N° 490 – Tome CXXX 16 Novembre 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, PAUL ARBELET, F.-W. BAIN (BHARATI *trad.*),
GEORGES BOHN, R. DE BURY, RENÉ CRUCHET, COMMANDANT G. G.,
INTÉRIM, PAUL MORISSE, LÉON MOUSSINAC, PAUL D'OLAN,
GEORGES PALANTE, CHARLES PAOLANTONI, A. PIERRE, C. PITOLLET, RACHILDE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

N° 490. — 16 NOVEMBRE 1918

R [illegible] T.	*La Crainte du Danger chez le Combattant*	193
Commandant G. G.	*Quelques Réflexions d'un Officier de troupe à propos d'un article et d'un ouvrage récents*	213
Léon Moussinac	*Poésies*	242
Charles Paolantoni	*Sur la Police* (suivi d'une réponse de M. Ernest Raynaud)	246
Paul d'Olan	*Les Rêves*, essai de psychologie idéaliste	265
F.-W. Bain (Bharati *trad.*)	*Un Doigt de la Lune*, conte hindou (5e à 13e journée)	281

REVUE DE LA QUINZAINE

Raghilde	*Les Romans*	307
Georges Palante	*Philosophie*	312
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	317
R. de Bury	*Les Journaux*	322
Intérim	*Théâtre*	327
Henri Albert	*Lettres allemandes*	332
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	336
Divers	*A l'Etranger* :	
	Allemagne (Henri Albert)	353
	Espagne (C. Pitollet)	358
	Turquie (A. Pierre)	363
	A travers la Presse (Paul Morisse)	366
Paul Arbelet	*Variétés : Stendhal à l'Odéon*	373
Mercure	*Publications récentes*	377
—	*Échos*	378

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Livres Recommandés

La France devant l'Allemagne, par G. Clemenceau. 6 »

Le Crime, par l'auteur de « J'accuse », en 3 volumes de chacun..... 7.50

Le Sort de l'Empire ottoman, par André Mandelstam. 12 »

Les Mémoires de l'Ambassadeur Gerard (Mes quatre années en Allemagne), par James W. Gerard, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Berlin..... 10 »

Pas d'illusions sur l'Allemagne, par Maurice Muret. 4.50

Avant 1914, Pendant et Après, par Anton Nystrom. 4.50

L'Allemagne de l'arrière, par Carl W. Ackerman.... 4 50

La reconstruction de l'Europe, par David Jayne Hill, ancien ambassadeur des Etats-Unis. 4.50

La Révolution russe, par Claude Anet..... 4.50

L'Allemagne et la prochaine guerre, par le Général F. von Bernhardi..... 7.50

La guerre et l'Humanité, par James M. Beck..... 5 »

La Responsabilité de la Hongrie dans la guerre mondiale, par G. Beck.... 4.50

L'Italie contre l'Allemagne, par G.-A. Borgese..... 4.50

Les campagnes d'Orient et les intérêts de l'Entente, par Charles Stiénon.... 7.50

Le Sionisme politique, par Baruch Hagani..... 4.50

La Politique et les Affaires, par Biard d'Aunet..... 4 50

Mes souvenirs de Prusse, par Poultney Bigelow..... 4.50

Biens et Intérêts français en Allemagne et en Alsace-Lorraine pendant la guerre, par F. Eccard..... 6 fr.

Villes et Villages français après la Guerre. Aménagement. Embellissement. Extension. Restauration, par Léon Rosenthal..... 4.50

Les Langues dans l'Europe nouvelle, par A. Meillet. 4.50

L'Industrie du fer, par Louis Férasson..... 4.50

Les Dangers mortels de la Révolution russe, par *** 4.50

Nos Alliés d'Extrême-Orient, par Auguste Gérard... 4.50

Pour en finir avec les sous-marins, par l'Amiral Degouy. 4.50

Lettres d'un vieil Américain à un Français, traduites par J.-L. Duplan..... 4.50

La guerre économique de demain, par Victor Boret. 4.50

L'Erreur française, par Lysis. 4.50

Où allons-nous ?, par Victor Cambon..... 4.50

Quand serons-nous en République ? par Jules Roche. 4.50

Il y a toujours des Pyrénées, par J. Laborde..... 4.50

Charles Péguy et les Cahiers de la quinzaine. par Daniel Halévy..... 4.50

Agir, par Edouard Herriot 4.50

Qualités à acquérir, par Louis de Launay..... 4.50

*

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... .50

Aurel
Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol..... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
Celle qui pleure..... 3.5
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Oliver Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F. A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes..... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume..... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

AVIS

En raison des difficultés du moment, accrues encore par la lenteur des communications, le manque provisoire en librairie d'un certain nombre de titres et l'inégalité des majorations de prix, le MERCVRE DE FRANCE, qui n'est d'ailleurs pas libraire *détaillant*, prie ses abonnés et clients de ne pas lui demander d'ouvrages publiés ailleurs que chez lui : *il ne peut fournir que ceux de son propre fonds.*

La Revue est expédiée **très exactement** *la veille de sa date de publication ; mais il arrive que l'encombrement des chemins de fer retarde le trafic postal de 24 heures et même davantage. En conséquence, nous prions nos abonnés de vouloir bien, le cas échéant, patienter un peu, et ne nous adresser de réclamation que trois ou quatre jours après le 1er et le 16.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

...on volont. mercr. 20 nov. 1918, 1 h., en l'étude Me DERAINE, not. à Vanves, 31, bd du Lycée. **PROPRTÉ à BOULOGNE-S.-SEINE**, *rue d'Arcel*, 2, à us. d'hôtel particulier. Cce 271 m. M. à pr. 50.000 f. Dem. permis. visiter à Me DERAINE, not.

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes » parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que « Les Marges ».

(Michel Puy : " La Vie ").

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que « Les Marges » n'en soient une.

(Henri Martineau : " Le Divan ").

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903 par M. Eugène MONTFORT

—

Cette revue, célèbre avant la guerre, a repris, en ces derniers mois, sa publication interrompue par la Guerre.

Depuis sa réapparition, elle a publié un délicieux petit roman posthume de Louis Codet : *César Capéran*, des dessins inédits de Gauguin, des poèmes de Maurice du Plessys, Julien Ochsé, Philippe Chabaneix, Vincent Muselli, Louis Piéchaud, etc., un conte de René Fauchois, une nouvelle d'Ernest Tisserand, des articles littéraires de Jean Viollis, Eugène Montfort, Marcel Coulon, Jules Bertaut, Pierre Lièvre, Paul Æschimann, etc., des chroniques de Jacques Morland, Fernand Divoire, Maurice des Ombiaux, Philoxène Bisson, etc., etc.

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français.

La collection des Marges est recherchée par les bibliophiles. Elle a fait prime dans plusieurs ventes récentes.

Les Marges se vendent de préférence par abonnement. L'abonnement d'un an : 15 francs. Tous les bureaux de poste reçoivent les abonnements pour *Les Marges* : 5, rue Chaptal, à Paris.

Les coopératives du front n'ont qu'à les commander aux Messageries Hachette, pour les recevoir régulièrement.

Il n'est pas envoyé de spécimen gratuit. On peut recevoir le dernier numéro paru en adressant un mandat d'un franc cinquante à l'Administration des Marges, 5, rue Chaptal, à Paris.

L'abonnement d'un an { **France.... 15 francs.** **Etranger.. 18 francs.**

Adresser toutes les commandes, aux Marges, 5, rue Chaptal, Paris (IX^e^)

LA CRAINTE DU DANGER
CHEZ LE COMBATTANT

—

Il n'est pas de sujet plus ancien, ni plus banal, que celui de la peur : il n'en est pas de plus délicat à étudier. La guerre, par suite de millions d'hommes mis en présence du danger, a permis à tous ceux qui s'intéressent à cette angoissante question de pouvoir, grâce aux innombrables faits dont ils ont été les témoins ou les acteurs, prendre toutes les observations qu'ils ont désiré. Aux armées depuis août 1914, j'ai pu collationner personnellement bien des documents d'indiscutable importance. Je les livrerai au public, tels qu'ils m'ont apparu, en toute bonne foi et simplicité.

I. — LA PEUR N'EST-ELLE QU'UN RÉFLEXE ?

Qu'est-ce que la peur? — C'est une des formes normales de l'émotion, l'émotion étant elle-même une réaction de la sensibilité intellectuelle ou plus exactement psychique.

L'émotion, comme chacun sait, peut être due aux causes les plus diverses, mais qui toutes, en réalité, se ramènent à une réaction sensible, agréable ou désagréable, physique ou morale, sensation élémentaire d'agrément ou de douleur, de joie ou de tristesse.

On a discuté à perte de vue sur l'origine des émotions, suivant qu'elle serait périphérique, — c'est-à-dire n'intéressant pas les centres supérieurs de l'intelligence, — ou, au contraire, essentiellement cérébrale ou psychique. Il semble bien qu'on ait opposé des termes qui ne sont pas comparables entre eux.

Evidemment, les sensations primitives peuvent être périphériques; elles l'ont même été toujours au début; mais tant qu'elles ont seules existé, il n'y avait point d'émotion à proprement parler. Les mouvements réflexes, qui se produisent par excitation de la patte dans la célèbre expérience de la grenouille décapitée, ne traduisent pas une émotion; il en est exactement de même des mouvements de défense qu'on constate par irritation de la plante du pied chez les sujets qui ont la moelle épinière complètement sectionnée; brusquement, sous l'effet du chatouillement, leurs orteils se ferment et leurs muscles des jambes et des cuisses se contractent; et cependant ils ne sentent rien, ils n'ont pas la moindre conscience des mouvements effectués; là non plus, il n'y a donc pas eu émotion.

Beaucoup de philosophes, et même de savants, ont pris l'habitude curieuse, dans l'étude des émotions, de s'appuyer sur des expériences chez l'animal pour en tirer des conclusions par rapport à l'homme. Je ne méconnais point le gros intérêt de ces expériences ou de ces hautes considérations; mais il est surprenant, quand on a l'homme lui-même dans l'âge de l'enfance à sa disposition, qu'on ne l'utilise pas davantage : les observations faites à son sujet n'en paraîtront, en effet, que bien plus légitimes.

Comme je l'ai rappelé en 1911 (1), l'homme à la naissance est un être à réactions réflexes. Toute la périphérie de son corps réagit aux excitations du dehors : air, piqûre, attouchements, chatouillements, température, etc. Ainsi s'expliquent le cri, l'éternuement, la succion. Si on chatouille ou pique l'intérieur d'une main, elle se ferme; si cette excitation porte sur l'abdomen, les jambes ou la face, ou toute autre partie du corps, elle provoque immédiatement des mouvements de flexion des membres inférieurs et la flexion brusque de la tête en arrière. Mais il ne s'agit alors que de simples réflexes. De même les organes des sens sont en état de recevoir les diverses sensations; mais ces sensations ne provoquent, à cette époque de la vie, que des réactions purement réflexes. C'est d'abord la fermeture presque continuelle des paupières à la lumière du jour. Même constatation pour l'ouïe : dès l'instant de la naissance, contrairement à l'opinion de Preyer, ainsi que je l'ai prouvé, l'être réagit vivement par un tressaillement

(1) Voir l'*Année psychologique*, XVII, pp. 48-63.

général avec clignement brusque des yeux à un claquement de mains frappé un peu fort près des oreilles. De même une substance sapide posée sur la langue provoque un réflexe de moue ou de succion, tandis qu'une substance à odeur plus ou moins subtile placée sous le nez est susceptible de provoquer un réflexe de reniflement. C'est exactement la même chose qui a lieu pour le toucher : quand on met un objet quelconque dans la main d'un nouveau-né, il la ferme automatiquement par pur réflexe.

En conclusion, on peut dire que, chez l'homme à la naissance, l'œil réagit à la lumière, mais ne voit pas; que l'oreille réagit au son, mais n'entend pas; que la langue réagit aux substances gustatives, mais ne goûte pas; que le nez réagit aux odeurs, mais ne sent pas; que la main réagit en présence d'un objet qu'on lui donne à saisir, mais n'a pas la sensation subjective du tact; que tout le corps enfin réagit aux excitations élémentaires de plaisir et de douleur, mais ne les reconnaît pas encore comme telles.

La table rase qu'est l'homme dès sa naissance va commencer à s'incruster peu à peu des menus faits de l'expérience chaque jour plus perfectionnée. L'être purement réflexe de la première heure va progressivement faire fonctionner les facultés les plus simples de son intelligence. Petit à petit, il apprendra à se servir de ses yeux, de son ouïe, de son goût et de son odorat, de son toucher. Dès les premières semaines, il reconnaîtra le sein de sa nourrice, son pouce et ses doigts, un hochet, la voix de sa mère, un sifflet, un chatouillement ou un pincement; il acceptera son biberon s'il est sucré, il le refusera s'il ne lui retrouve pas sa saveur habituelle. Et selon que la sensation reconnue lui rappellera un souvenir de plaisir ou de douleur, il réagira par des rires ou des cris — même des pleurs — qui traduiront ses diverses émotions.

Parmi ces émotions, la peur figure en première place; comme elles, en conséquence, elle est une réaction essentiellement supérieure ou psychique, puisqu'elle nécessite une reconnaissance de sensation, et, plus spécialement, de sensation désagréable ou douloureuse.

Pour être reconnue, il faut évidemment que la sensation ait été perçue à un moment donné de l'existence; il est forcé qu'elle ait été périphérique; mais si elle était toujours restée

exclusivement périphérique sans être fixée par la mémoire, elle n'aurait jamais été reconnue comme telle; elle serait demeurée réflexe et n'aurait point provoqué d'émotion.

D'autre part, reconnaître une sensation qu'on a éprouvée, c'est aussi ne pas reconnaître une sensation qui se produit pour la première fois. Et cette surprise est encore un élément d'ordre purement intellectuel qui joue un rôle capital dans la peur.

Ce sont ces différents phénomènes que nous allons étudier en considérant successivement dans l'émotion de la peur :

1° Les phénomènes physiques facilement constatables;

2° Les phénomènes psychiques dans lesquels l'élément anxieux (1) est prépondérant;

3° Le rôle particulier de la surprise.

II. — LES PHÉNOMÈNES PHYSIQUES DE LA PEUR

Voici un sujet pris de peur. Les phénomènes physiques qu'il présente trahissent immédiatement son trouble. Le cri initial, assez rare chez l'homme, par rapport à la femme ou l'enfant, existe cependant. Il est communément accompagné d'un mouvement ou d'un ensemble de mouvements de défense ayant pour effet de mettre l'individu à l'abri du danger; c'est un véritable acte de fuite. Le visage, parcouru tout d'abord d'une rougeur subite, ne tarde pas à devenir pâle; les yeux sont brillants, inquiets, ayant une expression étrange, due pour beaucoup à la dilatation plus ou moins large, mais généralement modérée, des pupilles; les lèvres, souvent parcourues d'une sorte de frémissement fibrillaire, se plissent légèrement au-dessus des commissures, tandis que les narines se dilatent et que les mouvements respiratoires s'accélèrent et prennent un rythme de type inspiratoire, irrégulier, parfois haletant; le pouls est petit, rapide, variable; des sueurs perlent sur le front plus ou moins livide; de la bouche entr'ouverte sort une voix blanche, cassée, trémulante, entrecoupée; il semble au sujet que c'est un autre que lui qui parle; la langue

(1) La doctrine actuellement classique établit une distinction entre l'anxiété, phénomène psychique, et l'angoisse, phénomène physique, ou encore bulbaire. Le bon sens saisit mal cette distinction. Pour nous, l'anxiété et l'angoisse sont toutes deux d'origine psychique, l'anxiété étant un phénomène plus généralisé et moins violent que l'angoisse, laquelle se localise plus particulièrement à la gorge et provoque une sensation affreuse d'étranglement.

est pâteuse, le palais sec, et la salive, presque tarie, est déglutie avec difficulté dans le pharynx contracté ; les mains sont agitées d'un tremblement menu et les jambes, à demi fléchies sur les genoux, animées de trépidation, vacillent à chaque instant sur leurs bases incertaines.

Si on demande au sujet de dire ce qu'il éprouve, il est souvent fort embarrassé. C'est une sensation d'étranglement à la gorge, un phénomène d'angor qui l'étouffe et l'oppresse ; c'est comme une barre thoracique rétro-mamelonnaire, surtout forte dans la région cardiaque, qui l'étreint ; c'est comme un poids épigastrique, un serrement, ou une ceinture abdominale qui compriment ou pressent les intestins, la vessie et le bas ventre. Le cœur bat à grands coups et parfois à tout rompre, se répercutant au niveau des tempes et surtout dans les oreilles qui tintent et bourdonnent. Les extrémités sont glacées ; derrière la nuque, gagnant les épaules, descendant dans le dos jusqu'aux lombes, le froid traîtreusement s'insinue et pénètre, causant la chair de poule, provoquant le frisson. La pollakiurie est habituelle, la diarrhée fréquente.

La soif est ardente, mais les liquides passent mal, même de travers. Quant aux aliments, c'est souvent pire. Il n'est personne, saisi au milieu de son repas par l'annonce d'un danger imminent ou son apparition réelle, à qui il ne soit arrivé de ne pouvoir avaler, qu'avec les plus grandes difficultés, le morceau de pain ou de viande qu'il avait, à ce moment, dans la bouche ; il le mâche et remâche, mastique, tourne et retourne dans tous les sens à l'intérieur du palais ; mais les mouvements de déglutition, malgré les efforts les plus louables, renouvelés avec ténacité, ne peuvent toujours réussir à lui faire dépasser le voile ; aussi, faute de ne pouvoir l'avaler, finit-il souvent, en désespoir de cause, par le cracher.

D'autres manifestations ont été observées, mais elles sont surtout fonction des individus. Les uns, incapables de réaction vive, affaissés, inertes, tapis dans un coin de tranchée ou au fond d'un trou d'obus, demeurent muets, comme pétrifiés ; les autres, plus actifs et violents, vont et viennent, se démènent et gesticulent, font un bruit de tous les diables, crient à tort et à travers, cherchent à s'étourdir en étourdissant les autres et, histoire de se donner du cran, menacent de brûler la cervelle à tous ceux qui les entourent. On peut considérer

ces réactions en plus ou en moins comme presque normales, à condition qu'elles ne durent pas et que la volonté puisse les réprimer suffisamment pour dominer la sensibilité un instant défaillante.

Ces divers phénomènes laissent après eux, l'orage passé, une immense lassitude, de la douleur de tête et une tendance invincible au sommeil. Ce sommeil, du reste, est bien souvent agité et troublé, durant quelques jours, par des rêves et des cauchemars plus ou moins terrifiants.

III. — L'ÉLÉMENT ANXIEUX ET L'ANGOISSE DE L'INCONNU

Les phénomènes que nous venons de passer en revue sont ceux qui caractérisent les réactions les plus extérieures et les plus vulgaires de la peur. Considérés en eux-mêmes, ils n'ont rien de psychique, car, ainsi que nous l'avons montré, les réactions purement réflexes peuvent, à première vue, leur ressembler à s'y méprendre. C'est ainsi que Mosso, dans un mémoire bien connu, a pu écrire :

> Tout ce qu'il y a de plus caractéristique dans les phénomènes de la peur, les palpitations, l'oppression, la pâleur, le cri, la fuite, le tremblement, sont des mouvements réflexes.

Ce n'est cependant qu'une apparence. A y regarder de près, en effet, ces réactions ne constituent nullement la peur. Chacun de nous peut offrir ces réactions et cependant il n'aura pas nécessairement peur. Le premier choc extérieur qui a pu provoquer de telles réactions nous a simplement instruits *a posteriori* du danger que nous aurions couru, si nous n'avions pas réagi par réflexe. Nous savons depuis, par expérience, qu'un réflexe ou qu'une série de réflexes, dont nous ne sommes pas les maîtres, nous mettent à l'abri d'un danger possible. C'est la perspective de ce danger possible qui nous émeut, ce n'est pas la réaction réflexe causée par le danger lui-même. La peur est donc secondaire au choc périphérique. Il s'agit bien, comme dans toutes les émotions, d'un phénomène essentiellement psychique, qu'il nous faut maintenant dissocier en ses éléments propres, en partant toujours des faits observés. Il y a lieu d'envisager l'état d'esprit avant le danger, pendant le danger et après le danger.

AVANT LE DANGER. — Avant le danger, la crainte, plus ou moins accompagnée d'anxiété, constitue le phénomène primordial; mais ce sont là des termes vagues. Ce qu'il est important de rechercher, ce sont les particularités de cette crainte spéciale, de la peur du combattant.

Au premier abord, il semble que la crainte de la mort en soit l'élément essentiel. Mais si on interroge les poilus, on s'aperçoit vite que la question n'est pas aussi simple. A côté de la mort, redoutée par les uns, il y a, pour les autres, les blessures, l'appréhension d'être fait prisonnier, la séparation d'avec les siens, la perspective de souffrances physiques et aussi morales, une sensation de désadaptation. Et quand on veut préciser, dans ces raisons multiples, l'idée fondamentale qui les relie les unes avec les autres, on constate l'inquiétude, l'angoisse de l'inconnu. La mort elle-même n'est pas aussi pénible que la crainte de la mort et l'idée qu'on se fait d'elle. Il n'est pas douteux que si on pouvait mourir deux fois, on craindrait moins la mort, en règle générale, la deuxième fois. Nous avons une tendance à nous représenter de façon erronée, et généralement en plus mal, les choses susceptibles de nous faire souffrir, que nous ne connaissons pas; et ce qui est pénible, dans ce cas particulier, c'est moins cette représentation des douleurs de la guerre, serait-elle encore plus préjudiciable à la vie, que l'incertitude même de nos hypothèses à son sujet.

Ces faits expliquent pourquoi nos premières émotions du début de la campagne furent, par appréhension de l'inconnu, parmi les plus violentes et les plus douloureuses que nous ayons jamais éprouvées.

A vrai dire, les carnets de campagne sont peu explicites sur ce point. L'examen intime de soi, dans ces périodes complexes, est délicat. Il faut ajouter que peu de gens sont capables de s'analyser. La plupart d'entre nous avons une tendance naturelle à rejeter en dehors de nous les sentiments désagréables que nous éprouvons, ou tout au moins à les expliquer par des raisons qui nous sont extérieures. D'autre part, on ne convient pas toujours des émotions ressenties. On n'aime pas beaucoup à parler de ce qui fait souffrir; on met une véritable coquetterie à cacher, même à nier les sensations qui paraissent diminuer la valeur morale, — telles la perte du sang-froid ou la peur; -

même de bonne foi, on explique les manifestations visibles que ces réactions émotives provoquent par d'autres causes que la vraie.

Cependant, sous les mouvements d'enthousiasme de la première heure, sous les accents vibrants du patriotisme le plus pur, sous les expressions d'indignation ou de haine farouche contre l'ennemi, même sous l'agrément que quelques caractères originaux pouvaient escompter d'une vie aventureuse, la crainte, l'appréhension apparaissaient, au fond de soi, à certaines secondes. La calme ordonnance de l'existence quotidienne, la tradition, la règle établie, voire la routine, en un mot ce qui assure la tranquillité de l'âme par suite de la limitation de l'incertitude du lendemain au minimum possible, — tout était bouleversé. « Qu'allait-on devenir? » Voilà au fond ce que chacun pensait et ce qui le troublait. Il en résultait, même chez les mieux trempés, cet état anxieux particulier qui se caractérise essentiellement par de la constriction pharyngée, thoracique ou abdominale, de la nervosité, de l'irritabilité, de l'instabilité, de la distraction, quelques palpitations, du tremblement, un sommeil léger et agité.

Les préparatifs, les achats divers, l'habillement et l'équipement, les chevaux, les voitures réglementaires ou surtout de réquisition, le confectionnement de la cantine, la nourriture, la solde, les camarades, que sais-je? Tout était objet de préoccupation plus ou moins avouée. Et derrière le flegme et la réserve des uns, comme derrière la vivacité ou même l'exubérante gaieté des autres, on devinait aisément une certaine anxiété. Puis ce fut la séparation d'avec les siens, l'embarquement, le départ vers une gare régulatrice lointaine et ignorée, la marche lente du train, les repas sur les banquettes, le sommeil inquiet et cahoté. Or, en tout ceci, ce qui dominait, c'était toujours le malaise causé par la méconnaissance de l'avenir, c'est-à-dire l'appréhension de l'inconnu.

Nous débarquons avec notre ambulance, le 17 août 1914, près de Domrémy, vers midi; aussitôt après déjeuner, vers les 13 heures 1/2, on se met en marche; nous étions tous heureux, après plus de 36 heures de train, de nous dérouiller les jambes. Et puis, c'était la première étape... vers la victoire prochaine sans doute. Soudain, en haut d'une longue côte, en lisière d'un bois touffu, il nous sembla vaguement, dans le lointain, entendre le bruit du canon. C'était cer-

tainement une illusion; en tous les cas, le danger était nul, car nous étions à 75 ou 80 kilomètres de la ligne de feu. Néanmoins, nous éprouvâmes une réelle émotion : le visage pâlit légèrement ; le cœur battit à grands coups ; un peu d'angoisse nous prit à la gorge, tandis qu'il nous semblait que nos jambes pliaient et que nos mains tremblaient imperceptiblement.

Tous les officiers et soldats, à quelque armée qu'ils appartiennent, ont éprouvé des émotions analogues, dues principalement à la crainte de l'inconnu. Ces réactions émotives sont basées sur des idées imaginaires tellement erronées et différentes de la réalité, que les premières balles qui nous sifflent aux oreilles ou les premiers obus qui éclatent près de nous provoquent presque toujours un soulagement réel. « Ce n'est donc que ça ! » — « C'est tout ça la guerre ! Je croyais que c'était bien autre chose » : telles sont les appréciations communes de la plupart de ceux qui ont reçu le baptême du feu.

Depuis la guerre même, les récits des journaux, ou même de ceux qui reviennent du front, ne réussissent presque jamais à donner le sens exact de la réalité. Il semble aussi que l'imagination de ceux qui lisent ou écoutent soit obligée de suppléer à l'absence de l'expérience par une interprétation d'une fantaisie absolument invraisemblable. Les écrivains, même de grand talent, les psychologues les plus avertis, les hommes du plus robuste bon sens et du plus clair jugement, qui n'ont pas eux-mêmes vécu la guerre, n'arrivent point à se la représenter telle qu'elle est.

Les exemples abondent de ces faits. En voici quelques-uns recueillis parmi de nombreuses observations personnelles :

Paul L., 23 ans, aide-major, deux fois cité, raconte ce qui suit : — Au début de la guerre, je n'avais qu'un seul désir, qu'une seule envie : partir sur le front. Mobilisé dans un hôpital complémentaire d'une ville du centre, avec la classe 1914, je ne fus dirigé dans la zone des armées que quelque temps après, en 1915. J'avais donc eu tout le loisir de me forger une idée de ce que pouvait être la guerre, d'après le récit de ceux qui en revenaient. Cette idée était loin d'être nette, et surtout exacte.

J'allais souvent à la gare assister, en ma qualité d'infirmier, puis de médecin auxiliaire, à l'arrivée des trains de blessés. Ma curiosité et mon désir de plus en plus vif de partir sur le front me faisaient interroger blessés et personnel des trains sanitaires. Les récits des uns étaient d'une sobriété et d'une modestie remarquables ; mais

par d'autres fort souvent j'entendis raconter des histoires réellement impressionnantes; les trains sanitaires notamment étaient d'après eux si fréquemment bombardés, que je finissais par me demander si le poste n'était pas parmi les plus périlleux que l'on puisse confier à un médecin.

C'est avec une conception aussi fausse de ce qui se passait dans la zone des armées, qui était pour moi l'endroit « où l'on faisait la guerre », que je partis enfin sur le front. Après un voyage long et ennuyeux, le train de troupe où je me trouvais me débarqua dans un petit village d'Artois que je fus tout surpris de ne pas trouver en ruines.

Je déjeunai ce jour-là dans une ambulance cantonnée dans le même village, aimablement invité, avec d'autres médecins auxiliaires, par les médecins qui y étaient attachés; mais je dois avouer que la conversation que nous eûmes avec eux ne fut pas faite pour modifier les idées fausses que j'avais sur le rôle et les dangers des différents corps ou services de l'avant. Ils ne cessèrent de parler des marmitages subis par les ambulances, de la vie infernale et périlleuse qu'on y menait grâce aux Boches, etc. S'il en était ainsi dans les formations sanitaires, qu'est-ce que cela devait être dans les régiments?

Or, toute autre fut mon impression en arrivant au poste de secours du bataillon qui se trouvait en ligne et dont je devenais le médecin auxiliaire. Ici, pas de récits de guerre, ou si peu! Pas d'histoires héroïques racontées avec des mines plus ou moins sombres : de la gaieté, des chansons.

J'éprouvai une grande satisfaction de moi-même de pouvoir enfin me dire : « Je suis sur le front, dans les tranchées », d'autant que je m'en étais fait une idée terrible en comparaison; mais j'avoue que si j'étais inconscient ou plutôt mal conscient du danger, je ressentais tout au fond de moi-même une petite émotion en songeant que d'un moment à l'autre, je pouvais passer de vie à trépas. Cela fut surtout remarquable tant que le secteur resta relativement calme et que nous ne recevions que quelques obus quotidiens; mais lorsque vinrent les attaques, les mauvais jours, lorsqu'on fut obligé de vivre dans un véritable ouragan de feu, petit à petit l'adaptation devint complète.

—

Louis L., 24 ans, aide-major. — Le secteur dans lequel j'arrivais en 1915, en Champagne me produisit une surprise réelle. Je m'étais fait une fausse idée de la guerre; je croyais que c'était plus terrible que cela, que le danger était permanent et que la vigilance de l'ennemi ne permettait aucun mouvement de jour. J'étais étonné que

l'on puisse se promener en terrain découvert, à 1 kil. des Boches, sans être inquiété.

—

B., médecin auxiliaire, 28 ans, est versé en février 1915 dans un régiment d'infanterie.

J'avais, dit-il, une grande appréhension, car on m'avait dit pis que pendre de la vie régimentaire et je m'en étais fait sans doute une montagne. Je rejoins dans le secteur de la Fille Morte, je suis accueilli par des balles, mais en suis moins ému que je ne croyais : « Ce n'est pas très dangereux », pensais-je. Le poste de secours où j'arrive ensuite est peu confortable, mais il donne cependant meilleure impression que je ne m'y attendais. J'étais « trouillard » avant d'avoir rejoint. Dès mon contact avec la réalité, je me sentis absolument maître de moi.

—

G., 25 ans, médecin auxiliaire, en rejoignant un régiment colonial dans un secteur de Champagne dit :

En arrivant au cantonnement de repos, j'éprouvais une légère étreinte. Mais les premiers obus que j'entendis et qui passèrent au-dessus de ma tête, dans le village où je me trouvais, m'amusèrent follement. L'inquiétude dès cet instant était passée.

—

S., 27 ans, aide-major, décrit très justement les diverses impressions qu'il a éprouvées de la façon suivante :

On ne peut pas se défendre, en arrivant dans l'infanterie, des sentiments anxieux que l'on ressent ; et cette appréhension repose sur l'idée préconçue que l'on s'est faite de la rude vie du fantassin, dont on va partager les souffrances physiques ou morales. On a la sensation qu'on va jouer brutalement sa destinée.

A ces préoccupations il faut ajouter celles que cause tout changement : les regrets de quitter de bons camarades, les ennuis du déplacement, le pénible isolement de tout arrivant au milieu de physionomies inconnues, de caractères nouveaux.

Cette appréhension anxieuse se calme rapidement dès qu'on a pris contact avec le régiment.

Les expressions qui reviennent le plus souvent dans les récits des combattants, pour expliquer leur première impression, sont : « On n'a pas l'impression qu'on craignait d'avoir » ; on a « moins d'impression que l'appréhension le faisait prévoir ». — « C'est tout ça », « ce n'est que ça », « c'est rigolo ». — C'est une déception agréable, une « impression favorable ».

Certains sujets, il est vrai, assurent n'avoir jamais éprouvé

ces premières émotions. Mais si on les interroge de près, on s'aperçoit qu'ils avaient déjà fait leur éducation émotive dans des expéditions militaires antérieures; ou bien, doués d'une mentalité un peu spéciale, ils ne se sont fait aucune idée du danger possible, soit par manque d'expérience, soit par une confiance aveugle en leurs chefs, en eux-mêmes, en la beauté de leur cause, ou pour toute autre raison; ou bien l'idée qu'ils s'étaient faite de la guerre a correspondu exactement à la réalité. Voici, sur ce dernier point, un document des plus suggectifs dû au médecin aide-major C., deux fois cité :

Mon état psychologique de débutant? Un peu confus, parce que lointain. La seule impresssion générale qu'il m'en reste est qu'il était fort peu horréfié, sans comparaison avec l'impression d'horreur que me laissent les combats ultérieurs et les combats actuels. J'attribue ce fait à ce que, en ce temps-là, c'était la guerre de mouvement, c'est-à-dire :

1° La guerre telle que nous l'avions conçue, telle que la représentaient nos grandes manœuvres, telle que nous la faisions encore quinze jours auparavant, nous, régiments d'infanterie active. Donc élimination d'un des éléments de terreur qu'est tout ce qui est inconnu.

2° Nous étions chauffés à blanc par la succession d'événements récents qui avaient enflammé notre patriotisme enthousiaste. A ce moment avait éclaté tout ce qu'avaient concentré en nous d'idée de revanche et de haine du boche tous ceux qui avaient vécu les années terribles.

3° La guerre n'avait pas pris ce caractère d'atrocité qu'elle revêt aujourd'hui. L'artillerie, le plus souvent, se bornait au 77. Nos soldats disaient : « Qu'il était regrettable d'avoir oublié à la caserne le parapluie de l'escouade pour lutter contre ses effets. » C'était un peu vrai.

A ce sujet, un mot d'un gamin de l'Est d'une dizaine d'années, assis en haut du mur de sa ferme, les mains sous les fesses et balançant nonchalamment ses jambes, tandis que tout autour pleuvaient des 77 :

— Veux-tu te sauver, vilain drôle! lui crie un officier du régiment.

— Peuh! répond le gosse sans bouger, ce ne sont que des petits.

4° Enfin et surtout nos nerfs n'avaient pas encore connu ces fatigues formidables que leur imposent des heures et des journées successives de bombardement; ils étaient neufs et nous étions jeunes et vigoureux, ayant le *mens sana in corpore sano*.

C'était cette guerre du début, française au premier chef, allègre,

vivante et joyeuse qui chante encore au cœur de tous ceux qui l'ont faite; cette guerre qui, malgré ses misères inouïes et ses privations de toutes sortes, laissa notre moral entièrement intact. Car pas une minute elle n'engendra ce qui tue, autant que les projectiles : l'ennui.

J'ai tenu à rapporter tout au long cette dernière opinion. A vrai dire, elle a principalement un intérêt de comparaison entre la guerre du début et la guerre ultérieure. L'auteur n'a-t-il pas un peu oublié ses premières impressions? Déjà, le recul du temps semble les avoir poétisées. Elles sont trop belles pour être absolument justes. Y a-t-il beaucoup d'officiers de l'active qui aient songé à établir une comparaison aussi exacte entre les manœuvres de la période de paix et la guerre réelle? N'y avait-il pas en août 1914, même pour les plus avertis, sans parler de la perte désormais possible de la vie, une certaine part d'inconnu à supputer et, par suite, à défaut de terreur et d'angoisse, un peu d'émotion à surmonter, émotion qui s'évanouit d'ailleurs rapidement dès les premiers engagements? Admettons néanmoins la possibilité de cette absence de crainte ou d'appréhension : elle peut être considérée comme tout à fait exceptionnelle.

En règle générale, l'existence de cette appréhension est donc un fait banal chez le futur combattant, ainsi que nous croyons l'avoir nettement démontré.

Elle peut même prendre, chez certains sujets, tous les caractères d'un véritable état morbide. J'ai connu, entre autres, un brave préparateur de pharmacie qui, à l'intérieur, était la conscience professionnelle même, poussée jusqu'au scrupule. En apprenant qu'il était versé dans le service armé, il eut une véritable crise de désespoir par pure appréhension de ce qu'il supposait être la vie du front. Pendant plusieurs semaines, il mangea à peine, ne but presque plus, ne dormit point, ou fort mal. Il faillit même se suicider. J'ai su depuis qu'il s'était accoutumé à cette nouvelle existence, qu'il trouva bien moins dure qu'il ne se l'était figurée.

On sait que quelques déséquilibrés, placés dans les mêmes conditions, en ont fini avec la vie. Mais combien en retour qui, mis en présence des faits réels, en ont été agréablement surpris? C'est dans ce sens que MM. Huot et Voivenel ont pu dire, non sans finesse, que les dangers du front étaient encore

plus glorieux pour ceux de l'arrière dont l'imagination tend toujours à les grossir.

Voyons maintenant comment se comporte le combattant en présence du danger et comment il réagit contre l'appréhension que ce danger fait naître.

DANS LE DANGER. — L'appréciation de l'état de danger et de ses effets sur l'organisme n'est point aussi aisée qu'elle peut le paraître au premier abord. Car le danger n'est pas comparable à lui-même. Il y a à tenir compte de l'âge du sujet, de son expérience de la guerre, de son acclimatement, de l'état de l'individu au moment de l'action et aussi de cette action elle-même. La réaction émotive de la peur n'est nullement en rapport d'intensité avec l'intensité du danger. Il est de connaissance courante que des sujets ayant fait preuve d'un admirable sang-froid dans des circonstances extrêmement périlleuses, ont perdu soudain leur maîtrise de soi en présence de dangers infiniment moindres; il est d'observation assez fréquente à la guerre, par exemple, qu'un bombardement dense et serré, où les éclatements d'obus se touchent presque durant des heures, est susceptible de provoquer moins d'émotion anxieuse qu'un simple obus faisant explosion avec moins de bruit et à une distance plus grande que les précédents. Là encore ce qui domine, semble-t-il, c'est moins l'intensité du danger que la surprise que ce danger peut faire naître. Et nous voyons ainsi apparaître de nouveau cette *crainte de l'inconnu* sur laquelle nous insistions plus haut.

Cette question de la surprise soulève toutefois un problème délicat, sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Nous préférons pour l'instant faire abstraction de cet élément, admettre qu'il joue un rôle effacé dans les cas que nous allons envisager et qu'on peut considérer en trois phases successives :

1° Dans une première phase, nous assistons à une réaction inverse de celle constatée chez le sujet qui n'a pas encore vécu la guerre. Celui qui n'a pas connu le danger, mais qui cherche à se le représenter, a une tendance à le surestimer; celui qui le connaît et le côtoie tous les jours a, au contraire, une tendance à le sous-estimer. C'est la période des imprudences et de l'inexpérience. Un sujet jeune et ardent, une fois la pre-

mière appréhension vaincue et la constatation faite que la guerre est moins dure que l'idée effrayante qu'il s'en faisait, est plus allant, plus confiant en lui que les vieilles troupes expérimentées ; il est convaincu de son étoile. Il est comme ces brillants athlètes qui, tant qu'ils n'ont pas été touchés et n'ont pas eu la sensation « vécue » d'un accident avec ses conséquences plus ou moins fâcheuses, sont d'un brio étourdissant.

Sans doute, il se fera plus facilement prendre à un piège et il est plus accessible à l'émotion de la surprise ; mais n'est-ce pas un avantage réel, en retour, de ne pas trop se méfier, de ne pas être trop prudent? La prudence excessive mène à la réflexion prolongée et à l'incertitude du parti à prendre ; elle engendre le doute. Donc, il n'est pas absolument vrai de dire que les jeunes troupes ont plus peur que les vieilles troupes ; en réalité, elles ont moins peur par certains côtés et plus peur par certains autres. Ce qu'il faut dire, c'est que jeunes et vieilles troupes — à conditions morales et matérielles sensiblement comparables entre elles — seront susceptibles de se valoir, mais avec des qualités un peu différentes. L'art du bon général sera précisément de placer chacun où il est susceptible de donner le meilleur rendement, selon ses qualités particulières.

2° Plus le sujet avance en âge, en effet, et par suite en expérience, plus il a une tendance à surestimer le danger. Ici, ce n'est point comme avant de le connaître, époque à laquelle son imagination l'exagérait et le défigurait ; c'est, au contraire, en connaissance de cause. Qui a vécu longtemps dans le sérail en craint les détours tortueux. Le médecin expérimenté, qui sait les nombreuses complications susceptibles de venir se greffer sur une maladie donnée, a une tendance à en exagérer la gravité. De même le guerrier, longuement éprouvé, a une certaine tendance à grossir les accidents de la guerre. Voici un exemple entre mille autres :

J'interrogeais, en avril dernier, deux poilus qui venaient d'être blessés devant Grivesnes. Pour l'un, c'était sa première évacuation depuis août 1914 ; pour l'autre, depuis la même date, c'était la seconde, car il avait déjà été blessé antérieurement.

Tous les deux, cultivateurs naturellement, avaient un moral admirable. Calmes, tranquilles, sérieux, raisonnant avec un bon

sens placide et une parfaite lucidité d'esprit, ils me dirent, entre autres choses, « qu'ils ne parlaient même plus de la fin de la guerre ». Ils souhaitaient bien entendu, en leur for intérieur, que la terminaison soit le plus rapprochée possible ; mais ils ne fixaient plus la date et en avaient pris leur parti, — ce qui indique une fermeté d'âme peu commune pour des hommes ayant près de quatre ans de front dans le même régiment.

Or, sur les deux, celui qui avait été déjà blessé et dont la conduite dans les événements récents de la Somme dénotait une maîtrise incomparable de soi, convenait nettement que depuis sa première blessure, d'ailleurs sans gravité, « ce n'était plus comme avant ». Il fallait marcher, il marchait, et avec sang-froid, mais il sentait que sa confiance en lui n'était pas aussi grande qu'autrefois. Et il estimait que cette seconde blessure, également bénigne, allait encore la faire descendre un peu.

Chez certains, l'appréhension et la peur deviennent si violentes qu'ils entrent dans la catégorie morbide des obusophobes. Un caporal brancardier, plusieurs fois cité, homme de devoir et d'un cran merveilleux, devint, après sa troisième blessure, tellement émotif que dans les bombardements, même peu intenses, il était pris de tous les phénomènes objectifs de la peur avec une abominable angoisse et ne pouvait plus sortir de son trou. Les cas de ce genre sont assez fréquents ; on peut s'étonner qu'ils ne le soient pas davantage.

Quoi qu'on en dise, en effet, les troupes trop expérimentées, si elles connaissent et évitent mieux le danger, le craignent aussi davantage. La peur, contrairement à ce que certains prétendent, aurait une tendance à augmenter avec le temps. Il est notoire que les troupes durement éprouvées sortent moins bien des tranchées, ou, si l'on préfère, ont besoin d'un effort de volonté beaucoup plus énergique pour partir à l'instant du signal.

De même, on a prétendu que les poilus préféraient revenir dans un secteur qu'ils connaissaient. Oui, quand il s'agit d'un secteur calme; non, s'il s'agit d'un secteur qui a laissé des souvenirs pénibles. Les endroits où l'on a souffert ne sont jamais revus sans appréhension : c'est soumettre la force morale à une épreuve dangereuse et, de toute façon, la diminuer. Un chef évitera le plus possible de faire revenir ses légions exactement au même point où elles eurent à supporter

des épreuves cruelles. La crainte et la peur sont susceptibles de s'y développer plus facilement.

3° Pour étudier dans les meilleures conditions de vérité les réactions psychologiques du danger, nous ne devrons donc prendre pour type ni le sujet trop inexpérimenté, ni celui qui est trop expérimenté. Nous interrogerons celui qui est en pleine force physique et morale et qui juge le danger tel qu'il est, en homme équilibré, de parfait bon sens, sans l'exagérer ni le diminuer. Les renseignements qu'il nous fournira varieront selon qu'il monte au combat ou qu'il est en plein combat.

a) Au moment où *il se rend au combat*, qu'il connaît par expérience maintenant, la crainte, l'anxiété l'envahissent. Il n'a pas, comme jadis, cette crainte irraisonnée et douloureuse de l'inconnu immense ; mais il a cependant la crainte de ne pas revenir. Reverra-t-il sa femme, ses enfants, ses amis, sa terre, ses livres, son industrie, son commerce, en somme tout ce qui l'intéresse ? Fera-t-il comme tant d'autres, prématurément disparus, le grand voyage vers l'au-delà ? — Est-il en règle avec sa conscience ? — S'il pouvait n'être que blessé ? — Mais quelle blessure aura-il ? — Pourra-t-on seulement le soigner ? — Et s'il s'en va prisonnier chez les Boches ? Terrible perspective.

Ce sont les idées principales qui lui traversent l'esprit, tandis qu'il s'achemine vers les tranchées. Cependant, ces pensées ne se fixent pas dans son cerveau au point de l'obséder et de l'inquiéter réellement ; il connaît ces ruminations, il les a déjà faites bien des fois. Et comme les autres fois, il les chasse vite. Même à l'instant où il songe le plus à la mort, il se croit peu ou prou invulnérable ; c'est une réaction normale de la nature humaine. Au moment où le moribond est sur le point de succomber, il espère qu'il va guérir. C'est la loi générale. Il y a des exceptions, c'est vrai, mais ces exceptions confirment la règle qui, elle seule, nous intéresse.

Le pressentiment est lui-même à peu près sans valeur ; c'est un argument superficiel qui ne résiste pas à un examen sérieux. Même ceux qui disent avoir le pressentiment de leur mort, espèrent au fond d'eux-mêmes qu'ils se trompent. Et sur ceux qui arrivent à s'illusionner eux-mêmes en croyant fermement à cette certitude — ils sont très rares, — combien sont-ils ceux

auxquels les événements ont donné raison ? — Très peu. On cite toujours ceux qui ont gagné leur pari, mais on ne dit jamais combien de fois ils le perdirent avant de le gagner et on ne parle pas davantage de ceux qui l'ont toujours perdu.

Ainsi, quand on marche au combat, c'est la rumination pénible, la réadaptation à consolider. Ces phénomènes se renouvellent chaque fois qu'on remonte en ligne, ainsi qu'en font foi ces extraits d'autobiographies choisis parmi les plus caractéristiques ;

L'adaptation se perd, en partie tout au moins. Et, après une période de repos, au retour d'une permission par exemple, il est certain que l'on sent que l'on a moins de « cran » qu'après une longue et pénible période passée dans un secteur d'attaque. Mais viennent de gros marmitages, ce qu'on appelle « un coup dur », et très rapidement on se réadaptera au milieu, c'est-à-dire à la guerre. (Paul L.)

—

Au retour d'une permission, comme après mon évacuation pour blessure, je repris tout naturellement mes anciennes habitudes.

La réadaptation se fait plus tôt quand le régiment remonte en ligne dans un secteur agité ou pour attaquer, après un assez long séjour à l'arrière. Il s'agit alors d'une réadaptation au danger, qui se fait d'ailleurs très vite. (Ch. F., 5 citations.)

—

Au bout de quelques mois, le médecin est parfaitement « adapté » à la fois à sa nouvelle vie — qui ne va pas toujours sans de dures épreuves — et aussi au milieu qui l'entoure ; il peut alors, au moins pour une bonne partie, rentrer dans la catégorie du « poilu ».

Une fois l'adaptation faite, elle est définitive. Si l'on s'absente longtemps, il faudra bien à nouveau s'accoutumer au bruit des marmites ou au sifflement des balles. Cette accoutumance est du reste très rapide, si on l'a déjà obtenue une fois, car, dès son retour, celui qui revient « à son régiment » se trouve « comme le poisson dans l'eau ».

Les points de suspension créés par les permissions ou d'autres absences n'atteignent pas le fonds du sujet. On revient souvent à son corps avec le même entrain que celui avec lequel on en était parti...

Les veilles d'attaque sont toujours les instants les plus graves dans la vie du troupier ; c'est le moment où il sait que l'action dans laquelle il va risquer formidablement sa vie, va s'engager et il s'y prépare moralement. (J. F., aide-major, 4 citations dont une avec Légion d'honneur.)

—

Il existe une rééducation ; elle est indispensable chaque fois que l'on passe de la sécurité au danger, proportionnellement à la différence qui existe entre deux des états successifs. Insignifiante quand on passe du cantonnement de repos au secteur calme, elle déclanche une réaction très dure dès qu'il s'agit de passer du lointain arrière à l'attaque de la grande offensive. J'ai le souvenir très net et très pénible de la rééducation qui me fut nécessaire pour affronter l'offensive du 24 septembre 1915, présente à toutes les mémoires.

Cette rééducation se manifeste par une angoisse nette et forte, avant : « Sera-ce pire que ce que l'on a déjà vu ? » C'est le facteur inconnu. Cette angoisse persiste les deux ou trois premiers jours et, insensiblement, est remplacée par un stoïcisme procédant pour une part de cette atmosphère d'habitude. Un certain fatalisme s'y mêle et on est un peu dans cet état que signalait un prédicateur de Notre-Dame, quand il disait : « On sait qu'on mourra, mais on ne le croit pas. »

L'habitude de cette rééducation la rend chaque jour plus facile. Malheureusement les nerfs, chaque fois plus déprimés aussi, combattent ces bons effets. (J.-C., aide-major, 2 citations.)

—

Si l'esprit oublie très rapidement les heures douloureuses du passé, il se plie difficilement devant les sacrifices de l'avenir quand il a repris contact avec les douceurs de l'existence. Il y a, après chaque permission, une période de transition, de réadaptation très pénible à traverser. Si le retour de la permission coïncide avec le moment où l'on monte aux tranchées, cette réadaptation est encore plus dure. (S., médecin aide-major.)

Ainsi la veille de la montée en ligne est toujours la plus rude. Le médecin du régiment s'en aperçoit plus particulièrement à certains faits bien caractéristiques. Proportionnellement aux jours précédents, le taux des malades monte instantanément de quelques unités. C'est le moment aussi où les plus déficitaires de la volonté, à l'idée qu'ils vont revivre de nouvelles heures cruelles que leur moral déficient ne peut plus supporter, commettent des actes répréhensibles : les uns s'en vont en des fugues insensées que les médecins experts ont souvent à apprécier devant les conseils de guerre ; les autres, plus rarement, il est vrai, pratiquent la psychologie de Gribouille et se tuent par crainte d'être tués, préférant la certitude de la mort à son incertitude douloureuse. Il importe de remarquer qu'il s'agit là de faits nettement morbides, par suite exceptionnels,

surtout en France, en comparaison avec l'Allemagne où ils seraient infiniment plus fréquents. Mais ils sont pour nous extrêmement intéressants, en ce sens qu'ils soulignent, par leur existence même, la dureté angoissante de la période que nous venons d'envisager.

RENÉ CRUCHET,
Professeur agrégé à l'Université de Bordeaux.

(*A suivre.*)

QUELQUES RÉFLEXIONS D'UN OFFICIER DE TROUPE

A PROPOS

D'UN ARTICLE ET D'UN OUVRAGE RÉCENTS

—

L'article paru dans le *Mercure de France* du 16 mai 1918 sous le titre : *Les Etats-Majors et la troupe*, et sous la signature : Roger Maurice, a été lu, au front et ailleurs, avec un vif intérêt par tous ceux que passionnent les questions touchant de près ou de loin à la Grande Guerre. Cet article, tout à fait remarquable dans l'ensemble et parfaitement documenté, appelle cependant quelques réserves et je demande au lecteur la permission de lui soumettre les réflexions qu'il m'a inspirées.

Exposant les raisons de l'avance prise sur nous par les Allemands dans les diverses industries de la guerre de tranchées, à laquelle ils se sont mieux et plus vite adaptés que nous-mêmes, l'auteur de l'article exprime l'avis qu'ils ont dû cette avance à la minutie et à la ténacité avec lesquelles ils se sont préparés à l'attaque de nos forts d'arrêt et de nos places fortes de la Meuse et de l'Escaut, que le développement de leur plan offensif les amenait fatalement à assiéger.

Eh bien, et nous? Est-ce que l'offensive n'était pas à la base de notre doctrine de guerre et de toûs nos règlements militaires, l'offensive à outrance, forcenée? Et n'étions-nous pas amenés fatalement, nous aussi, dès lors que nos premières opérations offensives eussent été couronnées de succès (et elles l'ont été en partie), à attaquer de front les organisations défensives réputées très solides d'Alsace-Lorraine? Nous eussions donc été privés à ce moment des moyens et engins

nécessaires ? Cela s'est vu d'ailleurs à Morhange et à Sarrebourg.

La raison invoquée par Roger Maurice ne me paraît pas heureuse et ne saurait servir d'excuse en tous cas à l'imprévoyance de nos dirigeants d'avant-guerre.

Je partage en revanche l'opinion de l'auteur selon laquelle les Allemands ont, après la Marne, subi comme un pis-aller la guerre de tranchées plutôt qu'ils ne l'ont recherchée. Mais cela n'empêche qu'ils nous y aient contraints. Les Boches sont gens de précaution ; ils avaient, je ne dis pas prévu, mais envisagé l'éventuelle nécessité de ce genre de guerre. On peut être assuré que, même lorsque leur chevauchée « nach Paris » pouvait paraître le plus folle, le plus fantastique, il y avait chez eux des organes chargés d'étudier des positions d'arrêt, sinon de repli, et des spécialistes employés peut-être à les préparer. Je n'ose pas dire que ce travail était commencé dès avant la guerre, mais je n'en serais pas surpris; en tout cas, les reconnaissances sur la carte et sur le terrain étaient certainement faites depuis longtemps.

Roger Maurice cite l'ouvrage bien connu de Bernhardi dans lequel est exposée la théorie de la défensive de position rendue nécessaire, après une bataille décisive malheureuse, pour le parti vaincu. Il y a un autre ouvrage paru en Allemagne sous un tout petit volume et publié en France quelques années avant la guerre : *La Stratégie au XIX^e siècle*, par von Caemmerer (traduit par le lieutenant Tirlet et édité chez Fischbacher). On y trouve la théorie, à mon sens éminemment suggestive, de l'offensive limitée, telle qu'elle était conçue dès l'année 1859 déjà au Grand Etat-Major prussien et sur laquelle l'auteur de l'ouvrage en question s'étend longuement. Elle montre que les Allemands n'avaient pas attendu Bernhardi pour envisager le danger d'une offensive inconsidérée et donne lieu de penser que, s'ils ont pu enrager, après l'Yser, de l'échec de leurs plans ambitieux, ils n'ont pas été pour cela pris au dépourvu.

Rien n'est absolu à la guerre et tout y est affaire de circonstances et d'opportunité. Un élève maladroit peut se repentir d'une leçon bien apprise, mais appliquée sans discernement et trop à la lettre. Ainsi avons-nous vu, en 1916, l'armée germano-bulgare entreprendre une double offensive enveloppante contre notre Armée d'Orient si pauvre à ce moment en effectifs, si anémiée et si éprouvée par la maladie. Si la manœuvre ennemie n'offrait pas vers l'ouest un péril immédiat, il n'en était pas de même en Macédoine orientale, où les Bulgares arrivaient sur la Struma à 60 kilom. à peine de Salonique et n'au-

raient pas trouvé grand monde devant eux pour les arrêter s'ils avaient foncé davantage. Mais ils n'étaient que de médiocres élèves de leurs maîtres boches ; ceux-ci leur avaient enseigné l'art de fortifier le terrain et toute position conquise par eux était aussitôt mise en état de défense avant d'aller plus loin. Un tel excès de prudence leur a peut-être fait manquer une occasion qu'ils n'ont jamais retrouvée.

§

Parlant des trop graves erreurs commises de notre côté au début de la guerre et jusqu'à la seconde moitié de 1915, l'auteur constate que l'Etat-Major ne pouvait se décider à mettre en doute l'efficacité de nos méthodes d'avant-guerre et la valeur de nos anciens règlements infirmés chaque jour par des faits qui, sur le front, s'imposaient dans leur brutalité.

Faut-il s'en étonner? Les Etats-Majors étaient constitués par les officiers brevetés sortis de l'Ecole de Guerre. Roger Maurice brosse un tableau très sommaire de cette école « d'avant-guerre ». Sans doute il déplore qu'à leur sortie de l'Ecole de Guerre, les officiers d'Etat-Major eussent été trop souvent distraits de leur préparation militaire par leur besogne de bureaucrates. Sans doute aussi il déplore l'absence en France d'un Grand Etat-Major, semblable à celui que de Moltke avait créé en Allemagne, et auquel ne pouvait suppléer l'insuffisante et tardive « Ecole des élève-maréchaux » créée quatre ans avant la guerre sous le nom de « Centre des Hautes Etudes militaires ». Mais en dehors de ces deux causes, en a-t-il vu une troisième du mal qu'il signale, et non la moins importante à mon avis? Qu'était l'École de Guerre, je ne dis pas dans l'esprit de ses créateurs, mais à coup sûr dans celui d'un grand nombre de chefs et de professeurs? Un moule dans lequel devaient être trempés des caractères aussi souples et aussi malléables que possible. Cela afin, paraît-il, d'assurer et de réaliser l'unité de doctrine. Aussi, Roger Maurice ne l'ignore pas, les examens d'entrée à l'Ecole de Guerre faisaient-ils un appel à peu près exclusif à la mémoire, et encore, pour se présenter avec quelque chance de succès, fallait-il être préparé par un camarade frais émoulu de la maison et qui en insufflait au candidat le bon esprit aux dépens quelquefois de sa propre personnalité. Cela ne veut pas dire qu'il n'entrait pas de gens de haute valeur à l'Ecole de Guerre; nous en avons tous connus, et d'ailleurs les hommes de véritable valeur entrent partout quand ils le veulent. Mais ils n'en sortaient pas toujours dans les meilleurs rangs, témoin le vaillant

général Colin, tué l'hiver dernier à Monastir, et dont l'*Illustration* analysait, dans un numéro récent, sous la plume du commandant de Thomasson, l'œuvre magistrale.

Je me souviens pour ma part d'avoir été très impressionné, il y a quelques années, par l'amertume et le découragement dont témoignait en ma présence un officier du plus haut mérite et d'une intelligence exceptionnelle, à la suite d'un exercice sur la carte au cours duquel il avait exprimé une opinion différente de celle de son professeur à l'Ecole de Guerre et l'avait âprement défendue. Le Maître lui avait en fin de compte imposé brutalement silence et les notes de mon camarade aux examens de sortie s'en étaient ressenties.

Je n'étais pas moins impressionné, quelques mois avant la guerre, lorsqu'un général, qui passait alors pour très éminent, commentant devant nous les premiers articles du plus récent règlement sur le service en campagne, à la rédaction duquel il avait spécialement collaboré (c'était pour nous une primeur), concluait par ces mots : « Et maintenant, c'est fini. Telle est la doctrine, toute la doctrine. Nous n'admettons plus aucune discussion. » Le même général disait un jour, au cours d'une manœuvre de garnison, en un temps où la question de l'artillerie lourde soulevait en France des discussions passionnées, à un officier qui l'entretenait du procédé Malandrin, récemment découvert et mis en œuvre dans le canon de 75 pour réaliser la courbure de la trajectoire, et qui lui faisait remarquer que loin d'augmenter la portée du canon, ce procédé la diminuait notablement, de sorte que les obusiers allemands auraient beau jeu contre nos batteries : « Mon petit, quand on se battra à sept kilomètres, vous viendrez m'en reparler. » Effectivement, on s'est battu quelquefois à trente mètres, mais de plus loin aussi. Sans compter qu'en Lorraine, où je suis passé par la suite, les crêtes successives du terrain n'étaient jamais à moins de six à sept kilomètres l'une de l'autre, ce qui obligeait bien les deux artilleries à se battre à cette distance. Je me demande quelle impression avaient rapportée de ce pays les officiers d'Etat-major qui y avaient certainement fait des reconnaissances avant la guerre et quel fruit ils avaient retiré de l'enseignement de la géographie à l'Ecole de Guerre.

J'ignore complètement de quoi il retournait à la Kriegsacademie de Berlin, quelles méthodes y étaient enseignées et par quels procédés ; je ne sais si le dogme de l'unité de doctrine y était assez intangible et étroit pour couper les ailes à toute initiative. Mais je ne m'étonne pas, au souvenir des quelques faits que je viens de rappeler,

que nos perroquets dorés des Etat-Majors aient été si longtemps impuissants à oublier ou à modifier une leçon laborieusement apprise, non moins laborieusement assimilée peut-être, et qu'ils répétaient depuis des années.

J'ajoute que la nature des examens d'entrée et de sortie à l'Ecole de Guerre se prêtait à merveille au jeu du favoritisme. L'un des buts, cyniquement avoué quelquefois, de l'Ecole de Guerre était d'assurer l'avancement rapide de bons jeunes gens que le sort avait fait naître ou pénétrer dans un milieu de choix et dont les moyens n'étaient pas inférieurs aux exigences du concours de Saint-Cyr. Il ne fallait pas trop demander à ces bons jeunes gens, qui ne rechignaient pas au travail d'ailleurs, et le mieux dans ce sens était de ne mettre à l'épreuve qu'une mémoire soigneusement cultivée et de leur faire réciter une leçon bien apprise. La cote d'amour était là au surplus pour sauver la situation, si besoin en était.

§

Selon Roger Maurice, la guerre de tranchées n'était en 1914, pour le commandement et les Etat-Majors qu'une halte brève, et la reprise de la guerre de mouvement était escomptée aussi prompte que possible. Il explique par là en partie le défaut d'installation dont tout le monde se plaignait dans les tranchées et auquel personne ne remédiait.

C'est là, je le pense, une mauvaise raison et une piètre excuse. Cette halte n'eût-elle duré que quelques semaines, le devoir du commandement était d'éviter durant cette période, si courte fût-elle, des pertes inutiles. Les Allemands eux-mêmes ne doutaient peut-être pas du caractère provisoire de la guerre de tranchées (du moins nous l'ont-ils prouvé depuis); cela ne les a pas empêchés d'avoir presque dès le premier jour dans leurs taupinières tout le confort désirable et compatible avec les exigences de la guerre.

Et puis, il y aurait pas mal à redire sur les pronostics que pouvait faire, à la fin de 1914, notre Haut Commandement, et je crois que nous sommes trop mal informés encore pour savoir comment il augurait de l'avenir à cette époque. Certes, je ne jetterai jamais la pierre à quiconque se sera trompé dans cette guerre. J'ai eu l'occasion de le dire ailleurs : il n'y a pas eu, pas plus en Allemagne qu'en France, de prestigieux devin et il y avait vraiment trop de choses impossibles à prévoir. Rien d'anormal à ce que les facultés prophétiques de nos officiers d'Etat-Major aient été mises quelquefois à l'épreuve d'une façon peu heureuse. Mais ce qu'on était en droit de

leur demander, c'était une saine appréciation des faits passés et présents. L'opuscule : *Après six mois de guerre* (émanant de l'Etat-Major et publié chez Plon) et la brochure : *L'Usure adverse* (parue en 1916 sous le timbre du G. Q. G.), ne brillent pas sous ce rapport d'une éclatante lumière. N'ai-je pas moi-même entendu un de ces officiers d'Etat-Major, réputés du plus haut savoir, démontrer, à l'aide de graphiques ingénieux et impressionnants, qu'à l'automne 1916 les Allemands n'auraient plus un homme à envoyer au front, ni, bien entendu, un radis à se mettre sous la dent ?

Je suis donc très sceptique sur les idées qui pouvaient être admises à la fin de 1914 par le G. Q. G. touchant l'évolution de la guerre. Sans doute, il y a le fameux ordre du jour lancé vers Noël 1914, auquel Roger Maurice fait allusion. Mais on sait ce qu'en vaut l'aune et que, d'un ordre du jour, il y a à prendre et à laisser (1). J'ai à cette époque entendu quelques personnes bien informées déclarer ouvertement : « La paix sera signée sur les positions actuelles. » Elles ont pu et dû changer d'avis depuis lors.

La théorie de la guerre d'usure et la fameuse formule : « Je les grignote », prêtée au maréchal Joffre (mais dont on a pu, il est vrai, nier l'authenticité), justifieraient assez cette manière de voir. Il n'est pas défendu de supposer qu'après la Marne et l'Yser, et surtout après quelques expériences offensives coûteuses et meurtrières, certains de nos chefs aient été enclins à tout attendre de la pesée russe sur le front oriental et que, dans leur esprit, l'entrée des Russes à Berlin devait précéder celle de nos troupes à Strasbourg. Les événements de 1915 ont pu modifier cette opinion et hâter l'heure de notre offensive. Cela n'est, bien entendu, qu'une hypothèse très personnelle, qui n'est appuyée jusqu'à présent sur aucun document tombé dans le domaine public.

Ce n'est pas à dire que si l'une de ces offensives partielles, si souvent tentées à la fin de 1914 et dans la première moitié de 1915, avait réussi et que l'on ait pu en profiter pour faire la percée, l'Etat-Major n'eût pas été enchanté de saisir l'occasion. Mais je ne crois pas que les offensives de cette époque aient procédé uniquement d'un désir acharné de reprendre sans trêve la guerre de mouvement. Sans parler de la course effrénée au communiqué, que stigmatise Roger Maurice, le vieil adage suivant lequel il faut absolument

(1) Il y a aussi une circulaire parue à cette époque et dans laquelle il était prescrit, en vue de la reprise prochaine de l'offensive, de rechercher soigneusement les interprètes d'allemand.

« faire quelque chose » pour entretenir l'esprit offensif de la troupe, doit bien en avoir été en partie la raison.

Que dis-je? Pas seulement faire quelque chose pour entretenir l'esprit offensif du troupier, mais faire quelque chose... pour faire quelque chose ! Parce que l'on est en guerre et que la guerre n'est pas un repos!

N'avons-nous pas vu, souvent encore après 1914 et 1915, dans les secteurs les plus calmes, essayer des coups de main, que rien ne justifiait parfois, qui coûtaient très cher en vies humaines et en munitions et qui nous rapportaient ...., un prisonnier, quand ce n'était pas seulement un casque rouillé et une mitrailleuse hors d'usage?

Ne voyons-nous pas l'artillerie entreprendre chaque jour des tirs de destruction (formellement prescrits par le Règlement en période de stabilisation), qui nous valent de détruire une ou deux pièces de la batterie visée, mais qui exigent pour cela une dépense énorme de projectiles, de sorte qu'en fin de compte nous avons fait un marché de dupes, l'ennemi remplaçant le lendemain, sans difficultés, le matériel détérioré? Encore le procédé offre-t-il l'inconvénient de révéler à l'ennemi que nous connaissons ses positions de batterie, ce qui l'incite à en changer, nous met en plus fâcheuse posture pour repérer ses batteries au moment d'une offensive et dévoile les nôtres? Un aspirant d'aviation boche, fait prisonnier un jour dans un secteur, put indiquer sur la carte toutes nos positions de batterie. Comme on manifestait, de ce qu'il les connût si bien, une réelle stupéfaction : « Cela n'a rien d'étonnant, dit-il. Vous « pétaradez » tout le temps! » Le Boche, lui, sait se taire et ne rien faire quand il le faut. On a pu citer des batteries ennemies qui n'avaient pas tiré un coup de canon pendant six mois; les commandants de ces batteries-là n'avaient pas dû se trouver diminués, ni déshonorés pour cela! En revanche, un jour d'attaque, nous avions été tout surpris de recevoir des coups d'emplacements que nous croyions vides depuis longtemps et qui, nous le sûmes après l'attaque par des prisonniers, n'avaient jamais été abandonnés.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à faire à la guerre qu'à se tourner les pouces et à attendre le courrier et la prochaine permission, qu'il faille notamment laisser le Boche tirer tout à l'aise? Loin de moi une telle pensée. Mais il y a un juste milieu à tenir et l'on devrait, comme le Boche, savoir faire le mort à l'occasion, ce qui permettrait de réaliser par surcroît une économie appréciable.

§

Parlant toujours des attaques inconsidérées qui ont marqué les années 1914 et 1915, Roger Maurice évoque le degré fabuleux auquel, nul ne l'ignore et nos règlements en témoignent, était poussé en France le culte de l'offensive et la foi que l'infanterie vouait, à l'école de Dragomirof, dit-il, à la valeur de la seule baïonnette.

Qu'on veuille bien m'excuser à ce propos de citer une anecdote et un souvenir personnels.

Me préparant à l'Ecole de Guerre, quelques mois avant la guerre, et dirigé à cette fin, comme il convenait, par un camarade récemment sorti de l'Ecole et d'un dévouement à toute épreuve, j'avais à traiter un jour un thème tactique, bien connu de tous les candidats, dans lequel il s'agissait, avec un détachement de toutes armes, de couvrir vers le sud des débarquements opérés dans la région de Sarrebourg. J'avais tout naturellement, en bon novice que j'étais, installé mon détachement sur des positions qui me paraissaient bonnes et... j'attendais ! Ma solution fut jugée très mauvaise par mon camarade. Il fallait, selon lui, pousser mon détachement au-devant de l'ennemi et... attaquer! Comme je me récriais un peu et lui demandais ce que je ferais, si, avec quatre hommes et un caporal, je rencontrais une division : « Attaquez, me dit-il, attaquez toujours ! » Il ajoutait que, si je voulais obtenir une bonne note à l'examen, il fallait à tout prix prononcer dans le texte de ma rédaction le mot : attaque.

Je donne l'anecdote pour ce qu'elle vaut. Je n'ai pas manqué d'en savourer le souvenir, lorsqu'au mois d'août 1914 je passais, à la tête de ma batterie, sur le terrain même où se déroulait mon fameux thème tactique. Et je vous prie de croire que les détachements de couverture allemands qui nous attiraient, comme ils s'en sont vantés plus tard, dans la souricière de Lorraine, ne nous attaquaient pas et savaient pratiquer l'art d'utiliser le terrain.

Dans le même ordre d'idées, un général de division nous disait, six semaines avant la guerre, au Camp de Mailly: « Messieurs les artilleurs, vous faites beaucoup de bruit. C'est tout ce que je vous demande, car je n'ai aucune illusion sur le mal que vous causerez à l'ennemi (1). De cela, la baïonnette de mes fantassins se chargera ! »

Et deux mois après, à Gerbeviller, la veille du jour où le corps d'armée auquel j'appartenais devait entamer les opérations, un de

(1) Il est juste de dire que cette phrase souleva, après la conférence du général, un tollé véhément.

mes bons camarades, commandant un bataillon d'infanterie, me lisait : « Vous, les artilleurs, vous n'avez rien à faire. Je l'ai encore répété ce matin à mes hommes : à la baïonnette et à l'abordage pour embrocher le Boche ! » Il ne tenait plus le même langage, hélas ! lorsque, les larmes aux yeux, il me serrait la main, le 22 août.... sur la route du retour !

§

Traitant de la liaison entre l'infanterie et l'artillerie, si mal réalisée au début de la guerre, mais dont le besoin s'était affirmé dès les premières opérations, Roger Maurice écrit : « Le fantassin savait toute la nécessité de l'appui constant de l'artillerie, mais il en ignorait le moyen et le mécanisme. Il les apprit de l'artilleur, lequel comprit, en voyant de près la vie du fantassin, toute l'importance de son rôle et tout le réconfort que donnerait son aide. »

Cela vaut qu'on s'y arrête et nous touchons de près à l'une des plus fâcheuses lacunes de notre préparation à la guerre.

On a généralement incriminé les artilleurs du défaut de liaison des armes ; on leur a reproché de n'avoir pas voulu se mettre à la remorque de l'infanterie, et le reproche est en grande partie fondé.

Mais pas davantage n'avait-on fait l'éducation du fantassin avant la guerre et ne lui avait-on appris ce qu'il pouvait attendre d'une manière précise de l'artillerie, et dans quelles limites il était en droit de compter sur son concours. Sans doute, certains officiers d'infanterie assistaient-ils à nos écoles à feu, la plupart du temps en spectateurs, tenus un peu à l'écart, en invités auxquels on laissait faire parfois un tir facile pour leur permettre de dire qu'ils avaient tiré le canon, quand on ne les employait pas uniquement à la préparation des thèmes de manœuvre et à la figuration du dispositif ami ou ennemi.

Mais d'abord ces fantassins étaient trop peu nombreux et, pendant leur stage, les artilleurs s'effarouchaient de leur révéler la technique de l'arme. Jamais je n'ai entendu expliquer à un camarade de l'infanterie ce qu'était l'écart probable (combien d'artilleurs l'ignoraient eux-mêmes !). Le plus souvent, au contraire, l'artilleur jetait de la poudre aux yeux du fantassin ; il ne cherchait qu'à l'émerveiller de sa maëstria et à le convaincre qu'à tout coup il mettait dans le mille ! Aussi, sur le champ de tir, silhouettes de tirailleurs de voler en l'air, d'être criblées d'éclats et le tout à l'avenant ! Ce n'étaient que batteries détruites, état-majors volatilisés, colonnes d'infanterie ré-

duites en poussière(1), je ne dis pas : tranchées démolies, car, hélas ! on n'en parlait pas souvent, sinon quelquefois pour les proclamer intenables sous le feu, mais on n'osait pas avouer au fantassin qu'elles étaient à peu près indestructibles par le canon ou qu'en tous cas il fallait y mettre le temps et le prix.

Aussi avons-nous entendu pendant la guerre, de la bouche de camarades fantassins, des naïvetés lamentables. L'un d'eux me disait un jour qu'il ne comprenait pas pourquoi, lorsqu'un tir a été régié, tous les coups ne tombent pas dans la tranchée! Et son étonnement était partagé par un nombre appréciable de ses camarades. Un chef même, un très grand chef, étant venu assister d'un observatoire à un réglage de tir, s'impatientait des lenteurs du réglage et demandait à l'un de ses officiers d'Etat-Major pourquoi les artilleurs n'allaient pas plus vite. L'officier lui ayant répondu : « C'est fini, mon général. Ils ont la fourchette ! » — « La fourchette? dit le général. Qu'est-ce que c'est que ça? » (2).

En revanche, quelle reconnaissance ne nous témoignaient pas souvent les camarades auxquels nous allions dans les tranchées expliquer le mécanisme de nos tirs et auxquels nous disions en nous retirant : « Vous pouvez nous demander telle et telle chose. Un coup de téléphone, et vous serez servis (3)! » C'était, et c'est encore pour nous, la meilleure récompense de notre déplacement.

§

Roger Maurice parle, bien entendu, des abus de la paperasserie. C'est là, en effet, un défaut des Etats-Majors, et non l'un des moindres griefs qu'on leur fasse dans la troupe. Mais la troupe elle-même n'a rien à leur envier sous ce rapport, car si le papier vient le plus souvent d'en haut, il vient aussi fréquemment d'en bas.

La manie du papier procède avant tout de la peur des responsabilités et de la méfiance réciproque. On écrit... pour qu'il reste une trace, et une trace signée, de ce qui a été dit.

J'ai vu, de mes yeux vu, deux officiers supérieurs travaillant dans le même Poste de Commandement, table contre table, traiter par écrit des questions qui les intéressaient tous les deux et correspondre entre

(1) Ce qui d'ailleurs ne trompait pas tout le monde, témoin ce général cité plus haut et qui, lui, était tombé dans l'excès inverse dans son appréciation de l'efficacité de l'artillerie.

(2) Textuel et authentique.

(3) Il est vrai que la liaison des armes est infiniment plus facile à réaliser sur un front stabilisé que dans la guerre de mouvement, le champ de bataille étant devenu un clavier dont les touches sont familières à chacun des exécutants.

eux pour se demander l'un à l'autre les choses les plus futiles. Le premier écrivait le brouillon, le remettait à l'un de ses adjoints, lequel le faisait taper à la machine, puis le soumettait à la signature de son chef avant de porter la lettre à l'adjoint du second de ces officiers, auquel elle finissait par parvenir. Celui-ci à son tour, par le même mécanisme, répondait à son collègue. Cela a l'air d'une charge et n'a rien d'inventé!

J'ai encore, malgré mes efforts, à maintes reprises, toutes les peines du monde à obtenir de certains de mes subordonnés qu'ils ne m'assassinent pas de demandes et compte rendus inutiles. L'un d'eux mit la plus mauvaise grâce à admettre que cinq minutes de conversation valaient mieux que toute sa paperasse et que, le cas échéant, il n'avait qu'à m'appeler au téléphone pour me poser une question à laquelle je pouvais faire ainsi une réponse immédiate. Il s'est toujours refusé à procéder autrement que par message téléphonique, « afin, me disait-il très franchement, qu'il restât trace de ce qu'il me mandait » ! Il accusait d'ailleurs de cet état d'esprit quelques désagréments qu'il avait éprouvés de la part de certains chefs dans les corps de troupe où il avait servi auparavant.

Enfin je n'ai jamais réussi à faire appliquer, dans la correspondance officielle, la circulaire du général Galliéni prescrivant la suppression des mots et formules inutiles, tels que : « J'ai l'honneur de vous rendre compte », etc..., et l'espèce d'obstination que j'ai mise, pour mon compte personnel, à observer à la lettre les prescriptions de cette circulaire m'a valu, je le sais, la réprobation de certains chefs et a été tournée en ridicule par quelques-uns de mes subordonnés.

§

Roger Maurice essaie de déterminer la part de responsabilité qui revient à la troupe elle-même dans le manque de confortable des tranchées au début de la guerre et durant de longs mois encore après la stabilisation du front. Il incrimine à ce sujet la paresse et l'insouciance proverbiale du troupier.

Qu'il me permette de lui dire que c'est là encore une excuse inadmissible. La troupe est encadrée et il appartient à ses officiers et gradés de lui imposer le travail et d'en surveiller l'exécution. Il est juste de dire (ou plutôt de redire) que le dressage des officiers à cet égard était notoirement insuffisant et que, si quelques-uns n'avaient rien à apprendre des Boches, comme Roger Maurice le prouve par son exemple personnel, la plupart ignoraient le premier mot de la guerre de tranchées.

Je suis persuadé que livré à lui-même, le Boche ne serait pas moins paresseux et apathique que le soldat français, et je le vois fort bien fumant tout le jour sa pipe de porcelaine sous l'œil narquois du poilu en train de fabriquer ses bagues et briquets. Est-il rien de plus naturellement nonchalant, de plus « amorphe » que le musulman? Et cependant le soldat turc est un plus gros remueur de terre que le Boche, j'en appelle à tous ceux qui ont vu les tranchées des Dardanelles. Mais il y avait la « schlague » !

Quant à l'initiative naturelle et individuelle du soldat français, on ne saurait la nier. Mais là encore il ne faut rien exagérer. J'ai vu, aux Dardanelles précisément, le jour du débarquement, à un endroit où j'allais prendre avec deux pièces de canon une position avancée, une compagnie de fantassins entièrement privés depuis plusieurs heures d'officiers et de gradés; les malheureux étaient entassés dans un embryon de tranchée qui ne les protégeait même pas à la hauteur du genou. Ils n'avaient pas idée de mettre à profit une accalmie relative pour approfondir leur tranchée, ni même de placer leurs sacs sur le parapet, ce qui ne leur demandait qu'un effort minime! Je le leur ai fait observer très amicalement et ils se sont mis de bonne grâce à la besogne, cependant que, sur mon conseil, une partie d'entre eux allait occuper une autre tranchée sise à cinquante mètres à peine de la première et qu'ils ne songeaient pas utiliser pour décongestionner la première. Ce petit fait m'avait beaucoup frappé et je ne l'ai jamais oublié.

Un excellent commandant de compagnie de ma connaissance, qui, lui non plus, comme Roger Maurice, n'avait rien à apprendre des Boches, faisait piocher ses hommes en Woëvre dès les premiers jours d'août. Et si les hommes qu'il commandait (il venait d'arriver à la compagnie à la fin de juillet) lui en témoignaient d'abord quelque surprise, ils ne lui marchandaient pas leurs remerciements quelque temps après, lorsque, subissant un « marmitage » sérieux, le capitaine leur faisait toucher du doigt le profit qu'ils retiraient de leur travail. Ils ne rechignaient plus par la suite à la besogne.

Tout était donc affaire d'instruction et d'éducation, et il n'est pas juste d'incriminer à ce point de vue la paresse du troupier.

§

Parlant de la difficulté de faire assurer, au cours du combat, par des officiers d'état-major, la liaison entre la troupe et le commandement, Roger Maurice écrit : « La seule solution moderne consisterait à faire survoler l'attaque par un officier d'Etat-Major en avion.

Mais quiconque a exécuté quelques vols d'avions sait qu'on ne s'improvise pas observateur ; il faut un grand entraînement pour distinguer et débrouiller une situation au sol. De plus, il ne suffit pas de voir, il faut savoir transmettre ce qu'on a vu et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de brevetés entraînés à manipuler la T. S. F. (1). »

Cela est très exact, mais on peut observer qu'il n'est pas impossible d'acquérir cet entraînement et de se rendre familière cette manipulation. Ces deux conditions devraient être essentielles à remplir par les officiers d'Etat-Major, au moins un certain nombre d'entre eux.

§

Dans le même ordre d'idées, parlant du stage obligatoire imposé aux officiers d'Etat-Major dans les corps de troupe et dont il ne paraît pas être très chaud partisan, Roger Maurice écrit : « Cette mesure a fait plaisir à tout le monde, etc... Les officiers d'Etat-Major ont été ravis ; on leur refusait l'avancement lorsqu'ils étaient dans leurs bureaux! »

Ça, par exemple, je me demande où l'auteur est allé le chercher ! En fait d'avancement, dans les premiers temps de la guerre surtout, les officiers brevetés ont été royalement servis.

Certes, ils ont peut-être eu au début moins de citations que dans les corps de troupe [ils se sont rattrapés depuis (2)] ; théoriquement ils ne pouvaient bénéficier de l'avancement à titre temporaire. Mais ils prenaient pour eux tout le « solide », si j'ose dire, et se taillaient, pour la Légion d'Honneur et l'avancement à titre définitif, la part du lion. Et cela, non seulement dans cette période heureusement brève où l'avancement se distribuait aux Armées sans le contrôle du Ministre, mais même beaucoup plus tard. Il n'y a pour s'en convaincre et le constater, qu'à ouvrir l'*Officiel*! Pour m'en tenir à quelques promotions de l'Ecole Polytechnique, les choix les plus jeunes et les plus brillants sont échus pendant longtemps à des officiers brevetés.

Encore a-t-on trouvé rapidement le moyen de tourner la loi et de faire participer les officiers d'Etat-Major à l'avancement à titre temporaire. On nommait (et on nomme encore) commandants à titre

(1) Le procédé de transmission par T. S. F. n'est pas le seul en usage. L'emploi de messages lestés et de croquis est également recommandé.

(2) Il est rare, pour peu qu'il appartienne à une grande unité, qu'un officier d'Etat-Major soit cité à un échelon moindre que l'ordre de l'armée, seule citation qui confère le droit à une annuité et figure dans les états de services, la seule par conséquent dont il soit tenu compte pour l'avancement.

temporaire des capitaines brevetés (1) que l'on envoie prendre pendant trois mois le commandement d'un bataillon ou d'un groupe, qui n'est même pas toujours au feu et que l'officier n'aura connu, à son retour dans les bureaux, qu'au repos ou dans un centre d'instruction. Quelquefois l'officier n'exerce son commandement que sur le papier. On en a vu pour lesquels on ne prenait même pas cette précaution et que l'on nommait à titre temporaire dans leur service; mais cela, une circulaire du Ministre y a mis un terme.

Bien entendu, je ne contredis pas les affirmations de Roger Maurice touchant l'aptitude et la conduite au feu des officiers brevetés, et je ne mets pas en doute leur magnifique courage. J'en appelle à la mémoire de l'un des plus brillants d'entre eux, le colonel Girodon, qui fut chef d'Etat-Major du général Gouraud, que l'on vit aux Dardanelles monter le premier à l'assaut et qui fut depuis héroïquement tué sur la Somme comme général, et à tant d'autres! Je ne doute pas non plus de la réelle satisfaction qu'ont éprouvée beaucoup d'officiers brevetés à servir effectivement dans la troupe et à sortir de leurs bureaux, où les retenait souvent l'égoïste indolence d'un grand chef qui les jugeait ou les proclamait indispensables.

§

« L'art (ou la science) de la guerre a évolué », écrit Roger Maurice. Et plus loin : « S'il est vrai, aujourd'hui comme au temps de Frédéric, que « vaincre, c'est avancer », la proposition négative « reculer, c'est être vaincu » est fausse, témoin le repli des Allemands dans la région Noyon-Péronne en mars 1917. »

Que de réflexions cette phrase ne suggère-t-elle pas?

Est-il interdit de se demander, par exemple, si nous n'aurions pas pu à Verdun nous inspirer de ces principes?

Certes, le sujet est trop vaste à traiter et je n'aurais à le faire aucune compétence.

Certes, aussi, le patrimoine de gloire du soldat français s'est accru à Verdun de sa plus belle page. Mais n'était-il pas déjà riche à foison? Qui sait en revanche s'il n'aurait pas mieux valu à cette époque éviter de lourdes pertes et réserver notre plein effort pour l'offensive de la Somme?

On épiloguera probablement sur ce sujet à perte de vue après la guerre. Tout ce que l'on peut dire aujourd'hui, croyons-nous, tout

(1) Et des capitaines n'ayant jamais servi que dans un Etat-Major, n'ayant pas fait par conséquent avec ce grade les trois mois de stage dans la troupe prescrits par la loi.

ce qu'il n'est pas défendu de penser, c'est que la méthode allemande à Verdun étant basée, comme la nôtre, sur l'emploi intensif de l'artillerie lourde et cette arme ayant une portée limitée, il n'était peut-être pas impossible d'imposer à l'ennemi de longues et laborieuses préparations successives, tout en lui faisant subir des pertes sensibles, et que pendant ce temps, même au prix de l'abandon d'un terrain si chèrement disputé et gardé, nous aurions pu mieux à loisir mettre au point nos opérations sur la Somme et les rendre décisives. Ce n'est là de ma part et pour le moment qu'une timide hypothèse. Je ne serais pas surpris que les historiens de l'avenir s'y arrêtassent davantage (1). Certes, encore une fois, ils ne marchanderont pas au sublime courage de nos soldats l'hommage ému et reconnaissant que le présent leur a déjà décerné. Mais ils n'accueilleront pas sans réserves l'affirmation officielle, reprise par M. Joseph Reinach dans la *Revue de Paris* (*L'Année de Verdun*, février 1918), selon laquelle les maréchaux Joffre et Haig ont pu attaquer sur la Somme, le 1er juillet 1916, à la date précise qu'ils avaient arrêtée à la veille même de l'offensive préventive des Allemands sur Verdun; ils se demanderont si, en dépit de cette offensive, les Alliés ont réellement joui d'autant de liberté pour leurs créations ou leurs restaurations, s'ils n'ont pas disposé de moins de temps pour mener à bien l'acroissement de leurs moyens et si leurs réserves ont été aussi peu entamées que le dit, dans la *Revue de Paris* encore, le général Fonville (15 septembre 1916). Il y a là un problème qui mérite un examen approfondi et que l'on pourra aborder lorsque, toutes passions éteintes, les questions de personnes ne seront plus en jeu et que le souci légitime d'exalter l'honneur national ne s'opposera plus, dans une certaine mesure, à l'étude impartiale des événements.

§

Je m'excuse de ces réflexions que l'auteur de l'article : « Les Etats Majors et la troupe », si remarquable dans l'ensemble, je le répète, me pardonnera volontiers au nom de la libre et loyale discussion.

Je voudrais, profitant de l'hospitalité que veut bien m'offrir dans

(1) On a dit et écrit que le maréchal Joffre avait envisagé et même prescrit l'abandon de Verdun et qu'il n'avait cédé, pour revenir sur cette décision, qu'à la pression du général de Castelnau. Il sera de longtemps impossible de connaître la part de vérité offerte par cette version. Si son exactitude est proclamée par l'Histoire, l'appréciation de la mesure dans laquelle le maréchal Joffre eût ménagé nos réserves et en eût assuré par la suite une meilleure utilisation que dans la fournaise de Verdun donnera lieu, elle aussi, à de nombreuses polémiques.

ses colonnes le *Mercure de France*, dire quelques mots d'une chronique de Jean Norel, savant et délicat écrivain militaire dont les lecteurs du *Mercure* ont souvent apprécié le charme et la maîtrise, chronique parue dans ce même numéro du 16 mai 1918 et consacrée à l'ouvrage récent du général Palat (Pierre Lehaucout, historien de la guerre de 1870) : « La Grande Guerre sur le front occidental. »

Jean Norel, examinant, après le général Palat, quelles étaient, à la veille des hostilités, les doctrines stratégiques en honneur tant en France qu'en Allemagne, insiste, avec une complaisance qu'il ne dissimule pas, sur les idées exprimées par le colonel de Grandmaison dans une brochure qui eut son heure de célébrité et souleva des discussions passionnées à l'époque où elle fut publiée (1).

J'ai lu dès son apparition la brochure du colonel de Grandmaison. Je dois avouer très franchement que je n'y ai pas compris un traître mot. Ecrite dans un style très concis, un peu obscur et alambiqué, elle ne s'adressait évidemment pas à un officier aussi jeune et aussi peu initié que je l'étais à la Science de la Stratégie. J'imagine que les commentaires dont le Colonel dut entourer l'exposé de ses idées au Centre des Hautes Etudes militaires ont contribué à les rendre intelligibles à ses auditeurs, comme aussi elles l'ont paru sans doute aux écrivains militaires, plus savants et plus qualifiés que moi, qui les ont commentées.

Pour mon compte, il m'a toujours semblé, peut-être à tort, que toutes ces discussions si fort en honneur avant la guerre sur les questions épineuses de l'avant-garde générale, des détachements de toutes armes, des flancs-gardes, etc., ne laissaient pas d'être académiques et entachées d'un certain byzantinisme.

Est-il vrai, comme l'écrit Jean Norel, que deux systèmes de guerre se soient opposés l'un à l'autre à deux époques successives de notre histoire : Guerre offensive d'une part, guerre de revanche, dit même Jean Norel (mais je ne retiendrai pas l'expression (2)), de

(1) Jean Norel écrit qu'il veut préserver de toute attaque la mémoire du colonel de Grandmaison, tué sur l'Aisne comme commandant de Corps d'armée. C'est là un pieux souci et une noble pensée. Qu'il soit assuré que cette mémoire restera environnée du profond respect et de l'ardente reconnaissance de tous les officiers. Mais l'œuvre du colonel est entrée avec lui dans l'Histoire et ne saurait à ce titre échapper à l'examen impartial de chacun.

(2) Elle justifierait, aux yeux des neutres, la menace que les armements ennemis faisaient peser sur la France et même, dans une certaine mesure, la théorie de la guerre préventive que préconisaient outre-Rhin de nombreux publicistes, militaires et autres, et qui était peut-être à l'origine de l'agression allemande. Car, si nous avions réellement préparé, à un moment donné, la guerre de revanche, les Allemands n'eussent point été forcés en 1914 de savoir.... ni à fortiori d'admettre que nous n'y pensions plus! N'a-t-on pas écrit, en France même, (et la thèse

l'autre, guerre défensive ou tout au moins organisation d'une contre-offensive destinée à parer à l'offensive formidable que les milieux militaires savaient devoir être dirigée contre nous et dont le déclanchement ne dépendait plus que d'une question d'heure ?

Je ne le crois pas, jusqu'à plus ample informé. Tout ce qui est tombé jusqu'ici dans le domaine public, joint à quelques éléments d'appréciation personnels, me donne lieu de penser que l'offensive pure était à la base de notre doctrine stratégique comme de nos procédés tactiques (1), et qu'à tout le moins, ce que prévoyait notre Haut-Commandement, ce n'était peut-être pas la défensive inerte de l'adversaire, mais la bataille de rencontre. Certes il escomptait, pour la mener à bien et en sortir victorieux, l'habileté et la supériorité de la manœuvre et croyait avoir trouvé, dans le dispositif supposé de l'ennemi, le défaut de la cuirasse. Mais, s'il est vrai de dire, avec Jean Norel, qu'il importait de frapper avec toutes les forces réunies, vite et fort, au point sensible, cela n'implique pas que la manœuvre dût avoir, dans la pensée de nos chefs, le caractère d'une simple parade: elle procédait avant tout de l'esprit offensif. On n'attendait pas, pour agir et mettre en mouvement ses forces, de savoir où était ce fameux point sensible, on s'en formait à priori une idée plus ou moins juste, et.... on marchait! Tant pis si l'on s'était trompé ! Triomphe de l'idée préconçue, la seule qui interdise d'imposer sa volonté à l'adversaire et oblige à subir la sienne, alors qu'on s'imagine faire le contraire !

En un mot, on ne se dit pas : Où est l'ennemi ? Quelles sont ses intentions ? avant d'organiser une parade que les stratèges appellent contre-offensive, on monte soi-même une offensive et l'on décide que l'ennemi agira de telle ou telle manière, parce qu'au fond on éprouve

est très soutenable ; le *Figaro* l'a défendue par la plume de M. Joseph Reinach, dans un article que je cite de mémoire (et dont je m'excuse pour cette raison de ne pas fournir la date exacte), qu'une guerre offensive pouvait être pour une nation la meilleure défense et passer à ce titre pour légitime? Si cela est vrai quelquefois, il est des circonstances où il n'est pas bon de le dire et des attitudes qui ne permettent pas de le penser. Gardons-nous donc d'évoquer mal à propos le désir de revanche dont nos pères ont pu être animés, si sacré qu'il doive nous paraître, ni d'y faire une allusion dont nos ennemis ne manqueraient pas de tirer parti !

(1) La théorie officielle de l'offensive à tout prix n'avait pas manqué de détracteurs en France à une certaine époque. Un ouvrage connu, paru chez Berger-Levrault sous le couvert de l'anonymat et consacré à l'étude du règlement de 1895 sur le Service en Campagne, est sur ce point d'une lecture éminemment suggestive. L'auteur analyse d'une manière approfondie les campagnes de Wellington en Espagne et en Belgique (1808 et 1815) et en tire des conclusions qui n'ont pas manqué de me frapper, lorsque j'ai lu cette étude, et auxquelles j'ai songé depuis la guerre avec amertume, car celui d'entre nous qui les eût soutenues en 1914 eût été honni de belle façon. (Il le serait peut-être encore aujourd'hui.) Et pourtant, déjà avant 1914, il y avait eu Tchataldja !

le secret désir qu'il en soit ainsi. La méthode est savante sans doute ; elle a failli nous coûter cher, mais il est juste de reconnaître qu'elle a en partie réussi aux Allemands (1). Tant il est vrai qu'en somme, à la guerre, le succès seul compte, qu'il justifie toutes les audaces, toutes les infractions à la règle du jeu (2), que la stratégie est moins une science qu'un art.... et que la chance est souvent le meilleur atout d'un général (3)! Vanité des formules, est bien tenté de proclamer un profane de mon espèce!

Que si nous reprenons, sur la foi de Jean Norel, les enseignements du colonel de Grandmaison et que nous en retenions la condamnation prononcée par lui des organes qu'il jugeait inutiles, avant-garde, flanc-garde, etc..., et dont il demandait tout au moins la réduction, il est permis de regretter que ses idées n'aient pas pénétré dans nos règlements d'une manière aussi incomplète que le dit Jean Norel et qu'au contraire notre Haut Commandement, ou du moins certains exécutants, aient paru s'en inspirer au début de la guerre. J'en veux pour preuve la surprise fameuse dont fut victime en Ardenne l'un de nos corps d'armée.

En tous cas, les notions de sûreté et de liberté d'action que les Maillard, les Langlois et les Foch avaient, avec une ténacité inlassable, inculquées à toute une génération d'officiers, et qu'ils avaient fini, si j'ose dire, par faire entrer « dans la peau » de chacun, sont restées souvent lettre morte au début de la campagne. Si, comme en Lorraine par exemple, quelques chefs avisés se souciaient bien de « reconnaître » l'ennemi et de renseigner, sur son attitude et ses intentions, le Haut Commandement, celui-ci n'en tenait parfois aucun compte en donnant l'ordre d'attaquer.... quand même, et de poursuivre des troupes qu'il croyait en pleine retraite, alors qu'elles nous attendaient sur de puissantes organisations défensives (4). Je constate le fait aujourd'hui avoué, sans vouloir en rapporter la cause formelle à l'influence exclusive de qui que ce soit.

Le moins que l'on puisse dire à ce point de vue de l'œuvre du colonel de Grandmaison, si l'on ne veut pas lui imputer la faute des

(1) Elle s'est retournée contre eux à la Marne. Mais le principal tort des Allemands à ce moment a peut-être été de mésestimer leur adversaire. Ils croyaient l'armée française en pleine décomposition et incapable du rétablissement stratégique qui a étonné et sauvé le monde.

(2) La célèbre campagne d'hiver de Turenne en Alsace fut considérée comme une « *tricherie* » par les Impériaux.

(3) La malchance n'excuse d'ailleurs pas les fautes grossières ni surtout l'obstination dans l'erreur.

(4) Cf. Ordre d'opérations de la 11e Armée pour le 19 août.

bévues commises par quelques chefs qui viendraient à l'invoquer pour excuse (1), c'est qu'ils ne l'avaient peut-être pas mieux comprise..... que moi-même! Mais cela prouverait qu'elle n'était décidément pas intelligible à tous et le Colonel encourrait tout de même de ce fait une certaine part de responsabilité, car ce qui se conçoit bien s'énonce clairement.

Si le but à poursuivre, comme l'écrit Jean Norel d'après le Colonel de Grandmaison, était d'attaquer l'ennemi, non pas avec de simples reconnaissances ou de fortes avant-gardes, mais avec toutes ses forces à la fois, dans un effort unique, l'expérience de la guerre a surabondamment montré depuis lors qu'une avant-garde judicieusement constituée n'eût pas été détruite pour avoir attiré sur elle une partie importante des forces ennemies avant l'arrivée du gros dont elle devait assurer la protection et le débouché. Tout l'art était d'utiliser, de fortifier le terrain, de mettre à profit la puissance de l'armement et de ne pas foncer en avant comme un étourneau. Cela semble aujourd'hui l'évidence même, et pourtant certains esprits (et non des moindres) le contestaient peu de temps avant la guerre. Peut-on en revanche oublier, dans le même ordre d'idées, le rôle joué par les arrière-gardes boches en 1917, lors du recul Hindenburg, et, dans un ordre d'idées voisin, la mission de couverture remplie de magistrale façon par la cavalerie de Marwitz au mois d'août 1914 en Belgique?

Je me souviens de l'exposé que nous faisait du plan de campagne français, aux premiers jours de la guerre en Lorraine, un de nos camarades appartenant à un Etat-Major d'Armée et que nous pouvions à bon droit considérer comme bien informé : « On va utiliser à plein rendement le réseau routier. Beaucoup de petites colonnes, et on attaque partout. Le coup de râteau! C'est très simple. » Et il invoquait précisément l'autorité du colonel de Grandmaison (2). Et nous autres, confiants, de voir déjà l'Alsace-Lorraine « râtissée », pour employer l'expression de mon camarade, et les mailles de notre filet enserrer les armées allemandes jusqu'à les couper de leurs communications sur le Rhin!

(1) « On s'engage partout et on voit. C'est ce qu'enseignent tous les cours de l'Ecole de Guerre », disait en ma présence, le soir d'un combat, un général, admirable soldat d'ailleurs, à un autre général qui lui reprochait d'avoir inconsidérément engagé tout son monde et éprouvé de lourdes pertes. Vieil adage, en effet, que l'on prête à Napoléon, mais qui ne vaut, comme tous les principes, que par la manière dont il est appliqué.

(2) L'exploitation intensive du réseau routier était en effet, si j'ai bonne mémoire, préconisé dans la brochure du Colonel de Grandmaison, non sans raison d'ailleurs. Seulement, là encore, il y avait la manière!

C'était très simple en effet, et cela me rappelle la réflexion authentique, mais douloureuse que me faisait l'an dernier le général Colin, dont j'évoquais plus haut la mémoire et qui m'honorait de son amitié et de sa confiance : « Vous ne pouvez vous imaginer, me disait-il, le caractère *puéril* des directives données par le G. Q. G. pour notre entrée en campagne. Il faut, pour trouver quelque chose d'approchant dans l'Histoire militaire, remonter aux Instructions de Mack en 1805. Encore, ajoutait-il, ces dernières leur étaient-elles supérieures ! » Je cite les paroles textuelles du vaillant soldat, doublé d'un probe et savant écrivain militaire, auquel le présent a déjà rendu justice et que l'avenir honorera davantage encore, j'en suis sûr (1). On ne peut douter qu'elles ne m'aient fortement impressionné et que je ne les aie, avec soin, et de la manière la plus précise, gravées dans ma mémoire.

D'un autre officier général, commandant une brigade au début de la guerre, je tiens que le seul ordre reçu par lui, avant de pénétrer dans le Luxembourg belge, était en substance le suivant : « On attaquera l'ennemi partout où on le rencontrera et on le battra. » On n'aurait su mieux dire et le général reconnaissait qu'on ne pouvait lui donner une mission plus précise, ni un ordre plus impératif. Le malheur, ajoutait-il, c'est qu'il fut battu par l'ennemi !

Quant à l'invasion par la Belgique, d'aucuns en faisaient bon marché.

J'avais pour colonel, lors de notre entrée en campagne, un chef très éminent qui venait justement de passer une année au Centre des Hautes Etudes militaires. J'imagine qu'il avait dû y entendre parler de la préparation à la guerre et qu'il avait reçu la bonne parole. Comme nous lui demandions assez anxieusement, le jour de la mobilisation, si à son avis les Allemands passeraient par la Belgique : « N'en doutez pas, répondit-il ; mais c'est tant mieux, car on leur ménage un coup dont ils se souviendront ! »

Un autre colonel, non moins distingué, qui avait occupé pendant longtemps de hautes fonctions à l'Etat-Major général, passait à ce titre pour être particulièrement bien informé de nos projets d'opérations et commandait au début de la guerre un régiment de la division à laquelle j'appartenais, nous disait le 8 août 1914, dans un petit

(1) Quelle tristesse de penser que, par la faute d'un stupide obus boche, le général Colin n'aura pas pu révéler, de son vivant, sur les origines de la Guerre, tous les mystères dont il détenait le secret. J'ignore s'il a pu laisser quelques mémoires à ce sujet, mais, dans les derniers temps de sa vie, il n'avait guère loisir d'écrire.

village de Lorraine, au milieu d'un cercle d'officiers dont je faisais partie : « Les Allemands envahissent la Belgique (nous venions d'apprendre l'attaque de Liége). Soyez tranquilles ; cela était prévu. Vous pouvez être assurés que toutes dispositions sont prises pour les en faire repentir. » Le même officier ajoutait qu'il ne prévoyait pas que l'ennemi pût engager en Belgique plus de onze corps d'armée, parce que, disait-il, il n'y avait que onze axes de marche possibles ! il faisait d'ailleurs le compte à peu près exact de ce que les Allemands devaient laisser devant les Russes et ne mésestimait pas, comme tant d'autres, la force ni la valeur de l'armée ennemie; mais il ne parlait pas des corps de réserve, auxquels il semble bien que personne n'ait songé dans les Etats-Majors, sauf le général Colin, ainsi qu'il me l'a affirmé lui-même avec quelques preuves à l'appui (en m'exprimant le regret de ce qu'on fût en haut lieu resté sourd à ses avertissements) et comme en témoignent certains passages prophétiques de son livre : *Les Transformations de la Guerre moderne.*

Tout cela est aujourd'hui du passé. Il n'est pas défendu, croyons-nous, d'en parler librement. Il ne s'agit évidemment pas de traiter le problème à fond. « Les générations qui créent l'histoire ne sauraient l'écrire », dit quelque part M. Gustave Le Bon (1) ; et j'imagine que les hommes qui auront vécu la guerre mourront, même s'ils ne meurent que de vieillesse, sans avoir connu toute la vérité sur les causes de nos premiers revers. Du moins est-il possible de poser quelques-unes des questions qui s'offrent dès maintenant aux investigations de l'Histoire et ont déjà sollicité l'attention d'un certain nombre de contemporains.

M. Gabriel Hanotaux a exposé, dans la *Revue des Deux Mondes* (l'Enigme de Charleroi), dans quelles limites restreintes le Grand Etat-Major français avait envisagé la violation de la neutralité belge par l'Allemagne, et pour quelles raisons selon lui. Mais il y a dans son étude bien des points obscurs, quelques autres contestables. Je m'étonne, par exemple, qu'il ait pu écrire que l'Angleterre ne serait peut-être pas intervenue militairement dans le conflit si l'aile droite de l'armée allemande n'était pas passée au nord de la Meuse (2), ou

(1) *Enseignements psychologiques de la guerre européenne.* « L'histoire, écrit aussi l'auteur, n'est impartiale que pour les morts. » Et encore, ajouterons-nous, pas toujours !

(2) En fait, en assurant à la France, dès le 2 août 1914, avant que ne soit connu par conséquent l'ultimatum allemand à la Belgique, le concours de la flotte britannique pour la protection de ses côtes et de sa flotte marchande (Livre jaune), l'Angleterre prenait parti. Ce point n'a pas souvent (et pour cause) été souligné. L'Histoire lui apportera peut-être une plus sérieuse attention et verra déjà sans

du moins que notre Haut Commandement (éclairé, j'aime à le croire, par notre diplomatie) avait quelques raisons de le supposer. C'est là une hypothèse dangereuse à formuler. L'invasion du territoire belge était un acte contraire au droit international, n'eût-elle affecté qu'un centimètre carré de terrain, et la théorie du chiffon de papier n'en eût pas été, dans ce cas et pour cela, moins odieuse.

M. Joseph Reinach, dans son livre : *la Guerre sur le front occidental*, a trop le souci de mettre à tout prix notre Haut Commandement d'avant-guerre à l'abri de la critique pour qu'on puisse tenir son jugement pour définitif. Il n'échappe d'ailleurs pas, lui non plus, à certaines hypothèses et déductions contestables, ce qui, dans le dessein que je lui prête, est assez naturel.

On ne saurait notamment le suivre dans l'essai de justification qu'il présente de l'orientation donnée aux forces françaises au début de la guerre. Certes, le problème était complexe et, dans l'ignorance où nous étions des projets véritables de l'ennemi, il fallait bien prévoir une concentration à deux fins (encore que la folle chimère de l'attaque brusquée, simple épouvantail à moineaux, n'ait hanté que le cerveau timoré de quelques stratèges peu enclins à la réflexion et celui de certains politiciens d'une bonne foi douteuse). Mais à tout prendre, il valait mieux pour notre Haut Commandement courir le risque d'erreur en adaptant le dispositif principal de nos troupes à l'invasion allemande en Belgique que de le tourner à priori face à l'Alsace-Lorraine; notre plan de campagne y eût gagné en souplesse, car si, contrairement à ce qui s'est passé dans la réalité, l'ennemi s'était présenté en force sur notre frontière de l'Est, dont la valeur défensive n'était pas négligeable, une variante à notre concentration eût été dans un sens plus facile à réaliser que celle qui nous fut imposée en 1914. D'autre part, les premiers succès des Allemands en Lorraine n'eussent pas eu pour la conduite ultérieure des opérations les conséquences fâcheuses de leurs succès en Belgique; ils n'eussent pas constitué pour la capitale une menace aussi foudroyante, ni compromis, comme l'a fait la perte de nos départements du Nord, la mise en œuvre de l'outillage national nécessaire à la reprise vigoureuse de l'offensive ; surtout ils ne nous eussent pas ravi la possibilité de la manœuvre.

On ne saurait non plus approuver ce que dit M. Joseph Reinach des obstacles rencontrés par nos troupes au mois d'août 1914 dans

doute, dans cette attitude de l'Angleterre, un abandon de la neutralité, ce qui du reste ne justifierait en rien l'invasion de la Belgique par les Allemands.

e Luxembourg belge ; l'excuse du terrain ne surgit pas du jour au endemain à la déclaration de guerre ; il est connu de tout temps et adaptation des procédés de combats aux difficultés qu'il présente loit avoir été prévue à l'avance.

Le général Malleterre, dans son court opuscule : *Un peu de umière* est à coup sûr moins indulgent pour notre Etat-Major ue ne l'est M. Joseph Reinach ; il souligne tout spécialement le ice du dispositif imposé à la V^e^ Armée dans la région de Charleroi Armée Lanrezac).

D'aucuns ont insinué que nos projets d'opérations étaient basés sur connaissance que nous croyions avoir de la concentration alle- mande, et cela sur la foi d'un faux document que nos ennemis nous uraient astucieusement fait tenir pour vrai (1). Simple racontar ans doute ; j'ai pourtant entendu des personnages autorisés lui ccorder quelque crédit.

D'autres ont émis la crainte que nous n'eussions pris des études faites sur la carte à la Kriegsacademie de Berlin pour l'épreuve défi- nitive des plans de nos adversaires. Cela ne semble guère plus érieux et ne mérite pas jusqu'à nouvel ordre d'être retenu.

On a prétendu aussi que les Allemands, inquiets du côté de l'An- gleterre, avaient un moment conçu le projet de passer par la Suisse le préférence à la Belgique, et l'on a voulu de ce fait absoudre notre Etat-Major de n'avoir pu (ou su) choisir entre deux alternatives pos- sibles, la violation de l'une au moins des deux neutralités étant à prévoir pour la seule raison (à défaut de quelques autres) que l'éten- due restreinte de la frontière franco-allemande ne permettait pas le déploiement des effectifs en présence. Mais l'hypothèse ne résiste pas à l'examen et prête même à sourire. Pour échapper à la compli- cation de se heurter à 100.000 Anglais (2), dont le débarquement devait à tout le moins prendre un certain temps, et à 70.000 Belges, dont il comptait bien troubler la mobilisation, l'Etat-Major allemand se serait imposé celle de passer sur le corps de 200.000 Helvètes, ex- cellents soldats, immédiatement équipés, parfaitement exercés et dé-

(1) Rapprocher cette version de la fameuse brochure publiée par la librairie Chapelot, quelques mois avant la guerre et sous le couvert de l'anonymat, sur la concentration allemande supposée. Mais ce n'est pas à elle que je fais allusion, car il a été reconnu que le plan livré à la curiosité publique par la librairie Chapelot était dû tout entier à un écrivain militaire dont l'anonymat avait d'ailleurs été facilement percé,

(2) Je ne traite pas ici la question navale. J'ai déjà dit plus haut que le concours de la flotte anglaise était acquis à la France avant la violation de la neutralité belge, et par ailleurs les visées allemandes sur Anvers suffisent à expliquer l'in- vasion de la Belgique.

cidés à combattre, et dans quel pays ! Il n'aurait pas gagné au change (1) ! Et tout cela, pour se trouver en fin de compte à deux cents lieues de Paris ! N'oublions pas que le plan allemand visait avant tout à l'écrasement rapide de la France (2) et que, pour ce motif, il ne faisait pas état de l'effort militaire possible de l'Angleterre, effort colossal qu'elle a accompli durant la guerre, mais dont personne en Europe ne la croyait capable et qu'elle-même était loin d'avoir prévu. Au reste, le colonel Feyler, dans la presse suisse et dans ses « Avant-propos stratégiques », n'a pas eu de peine à montrer que la manœuvre allemande en Belgique était presque tout entière écrite sur le terrain et sur la carte du réseau ferré ; les Allemands, observe-t-il, n'étaient pas gens à avoir construit leurs lignes de chemin de fer pour rien ni à improviser un plan de campagne à la dernière minute.

Je ne parle pas, bien entendu, de la légende, soigneusement entretenue, dans un but intéressé, par certains hommes politiques, qui représente l'Etat-Major allemand, après le vote de la loi de trois ans en France et à la suite du renforcement de notre couverture vers la frontière de l'Est, se résignant à l'invasion de la Belgique et provoquant ainsi l'intervention britannique dans la guerre. C'est du pur roman, et il faudra trouver autre chose pour absoudre de son imprévoyance notre Haût Commandement.

Le colonel Grouard, historien militaire assez peu connu du grand public, mais à qui l'avenir rendra un hommage mérité, n'apporte pas grand éclaircissement au débat dans les Extraits de son œuvre publiés au cours de la guerre par la Librairie Nationale, ni dans

(1) On a pu avancer à la vérité (M. Joseph Reinach, op. cit.) qu'après avoir lui-même tâté le terrain et s'être convaincu que la Suisse défendrait son territoire, l'Empereur d'Allemagne revint au plan belge. L'auteur n'indique pas la source de cette assertion. On peut douter qu'elle soit fondée et il n'est pas probable que le Kaiser ait conçu l'illusion que l'armée suisse resterait l'arme au pied et le regarderait passer. Mais le vrai peut parfois n'être pas vraisemblable. En tout cas, si la démarche signalée par M. Joseph Reinach a été faite et que le Gouvernement français en ait eu vent, je serais tenté d'y voir une feinte de nos ennemis, destinée à détourner l'attention de notre Etat-Major du côté où se présenterait le danger véritable.

(2) Il est courant de dire que la manœuvre montée par le Grand Etat-Major allemand a subi un long retard du fait de la résistance belge. M. Reinach (op. cit.) estime ce retard à seize jours. Cette assertion est inexacte et M. Hanotaux en a déjà fait justice (*L'Enigme de Charleroi*) ; la concentration allemande ne fut terminée que le 19 août et les armées s'ébranlèrent aussitôt. On sait où elles en étaient le 24 août ! Cela n'enlève rien à la gloire des défenseurs de Liége qui infligèrent tout au moins à l'avant-garde des armées de choc ennemies des pertes imprévues et sensibles ; le retard éprouvé dans leur marche par ces armées elles-mêmes est encore difficile à apprécier, mais son estimation ne doit pas être exagérée.

les nombreux articles que lui ont consacrés les *Tablettes des Deux-Charentes*. Si d'ailleurs il avait, dès le temps de paix, battu en brèche pas mal de théories officielles et tenu pour certaine la violation de la neutralité belge, lui-même, pas plus que le colonel Boucher dans ses brochures d'avant-guerre, n'avait prévu l'ampleur que prendrait la manœuvre débordante de l'aile droite allemande. La perspicacité de notre Etat-Major n'avait pas, nous l'avons déjà vu, été mise sur ce point en moindre défaut. Mais c'est moins, à mon sens, cette erreur de prévision dont il faille lui faire grief, que l'inconcevable entêtement dans lequel il s'est obstiné après coup, jusqu'au milieu du mois d'août, en se refusant à ajouter foi aux avertissements qui lui montraient de toutes parts la masse des corps d'armée ennemis pénétrant en Belgique jusqu'au delà de Visé et s'étendant vers l'ouest pour foncer sur le nord de la France (1). L'incertitude qui s'attarde échappe moins à la critique qu'une erreur, somme toute admissible quand elle ne heurte pas le bon sens (2).

En fin de compte, il y a, et il subsistera longtemps, à l'origine de la campagne, un mystérieux point d'interrogation que trop de gens sont intéressés à ne pas laisser lever de leur vivant.

Que d'encre non plus n'a pas déjà fait couler et ne fera pas couler encore le programme de la Marne ! De quelles polémiques n'est-il pas tous les jours l'occasion ! Que de légendes n'ont pas été contées, que de romans ne sommes-nous pas appelés à lire, nous et nos descendants ! Les versions officielles, en tous cas, qui ont été fournies, tant de la retraite de Charleroi que des batailles de la Marne et de leur genèse, sont loin d'être l'expression de la vérité historique et n'ont pas trompé tout le monde, témoin l'analyse subtile et pénétrante qu'en donne M. Gustave Le Bon dans son ouvrage déjà cité (3), d'autant plus attachante qu'on ne résiste pas à la tentation de lire entre les lignes.

(1) Le colonel A. (aujourd'hui général) était, au moment de la mobilisation, attaché à la Présidence de la République. Il fut dès le début envoyé en Belgique en mission spéciale et put renseigner très exactement le G. Q. G. sur les mouvements de l'ennemi. Tous ses rapports, m'a-t-il dit lui-même, furent longtemps traités de fable ! — Rapprocher ce témoignage de ceux déjà connus, et notamment de celui du *Times* publiant, dès le milieu du mois d'août, une carte des emplacements occupés par les corps d'armée allemands qui différait à peine de la réalité (cité par M. Gustave Le Bon : *Enseignements psychologiques de la guerre européenne*).

(2) On ne saurait par exemple, en toute justice, reprocher à l'Etat-Major français, comme d'aucuns l'ont fait, de ne pas avoir accordé un crédit absolu à l'ouvrage bien connu de Bernhardi : *La Guerre d'aujourd'hui*, dont il a été tant parlé depuis quatre ans. L'auteur était loin d'être persona grata à Berlin ni d'incarner la doctrine officielle. Ses théories soulèvent de fortes objections et, dans la réalité, les Allemands se sont notablement écartés du plan de campagne qu'il proposait.

(3) Le tirage élevé auquel s'est haussé l'ouvrage de M. Gustave Le Bon (*Ensei-*

On épiloguera longuement sur la fameuse directive du 25 août émanant du G. Q. G. français et de laquelle il apparaît bien qu'il faille torturer le texte pour y trouver, comme d'aucuns l'ont fait (et parmi eux M. Gabriel Hanotaux dans ses articles de la *Revue des Deux Mondes*), le germe de l'immortelle victoire et le plan même de la Marne. Le Haut Commandement connaissait-il, en émettant ces instructions du 25 août, la situation exacte, l'état moral et matériel de nos troupes, comme il les connut le 27 août, par exemple ? J'ai déjà entendu soutenir le contraire. Pouvait-il prévoir la direction de marche qu'allait prendre après Senlis l'armée de von Kluck, à la surprise générale ? A qui revient le mérite de l'avoir devinée et exploitée ? Le procès pendant entre les « Galliénistes » et les « Joffristes » n'est pas près d'être jugé.

Le rôle joué par le général Sarrail devant Verdun a-t-il été jusqu'à ce jour mis en aussi pleine lumière qu'il le mérite ? Sa manœuvre n'en sera pas moins appréciée par l'Histoire que celle des généraux Foch et Galliéni. Pour la première fois, croyons-nous, le comte de Souza et le major Haldane Macfall, dans leur ouvrage : *La Défaite Allemande*, édité en France à la librairie Perrin (1) et si original à plus d'un titre, présentent les opérations de la IIIe armée dans un cadre digne de l'étincelle de génie qui les a inspirées et de la vigueur avec laquelle elles ont été menées. L'*Illustration* leur a aussi, l'hiver dernier, consacré quelques pages du plus haut intérêt. D'ores et déjà, l'heureuse influence qu'a exercée sur l'issue des combats de septembre l'interprétation, audacieuse et hardie, réalisée par le général Sarrail des ordres qu'il avait reçus (l'auteur de l'article publié par l'*Illustration* n'ose pas prononcer le mot désobéissance, devant lequel ne reculait pas un jour, en ma présence, une personne bien placée pour connaître le secret des événements) ne saurait plus être contestée par aucun auteur soucieux de la vérité historique (2).

gnements psychologiques de la Guerre européenne) atteste son succès auprès du public et témoigne de l'intérêt qui s'attache à sa lecture. Il est permis pourtant d'exprimer un certain étonnement de ce que la Censure l'ait laissé paraître dans son texte intégral et n'en ait pas blanchi quelques chapitres, celui notamment où l'auteur traite des Responsabilités de la guerre. Il s'y rencontre des aperçus, qui ne sont peut-être pas inexacts au point de vue psychologique et dont beaucoup sont appuyés sur les Livres diplomatiques de toutes couleurs, mais qui heurtent sur bien des points les affirmations des discours officiels et risquent de troubler, d'une façon fâcheuse pour les exigences de l'heure présente, la conscience pointilleuse de ceux qui seraient tentés de les prendre trop au pied de la lettre. Quelle que soit d'ailleurs la vérité sur les causes réelles de la guerre, rien n'excuserait l'Empereur d'Allemagne, comme dit M. Gustave Le Bon, de l'avoir en fin de compte déclarée ni surtout de la mener avec une telle sauvagerie.

(1) Traduction de Michel Paliner.

(2) Si le général Sarrail abandonnait Verdun et se repliait sur la région de Toul,

Enfin, si tout le monde s'accorde à reconnaître que la victoire de la Marne a eu pour condition (d'autres disent pour cause essentielle) la résistance inébranlable des armées de l'Est qui barrèrent aux Allemands la trouée de Charmes et l'offensive victorieuse qui leur permit de les rejeter sur la Mortagne, que de divergences d'appréciation déjà sur la manière dont furent conçues et conduites ces batailles de Lorraine ! M. Gabriel Hanotaux n'en a pas plus tôt bâti, dans la *Revue des Deux Mondes*, un exposé méthodique et séduisant, qu'un écrivain militaire paraissant particulièrement bien informé et doué par surcroît d'un sens réel de la logique, renverse d'un coup d'épaule bref, mais énergique, et par une étude plus serrée des faits, l'édifice harmonieux élevé par l'éminent académicien à la gloire du général de Castelnau au détriment de celle du général Dubail. (*La Revue*, nos des 1er-15 janvier 1917. Commandant G. V.)

Les relations, jusqu'ici données par différents chefs et historiens de la première bataille des Flandres, offrent-elles de moins lointains rapports avec la réalité que celles de la Marne ? D'ores et déjà, les versions officielles présentent des divergences sensibles, et si Français, Anglais et Belges peuvent se partager la gloire acquise sur l'Yser, si les résultats, même chèrement acquis, sont indéniables et si les manœuvres et le tenace courage des Alliés ont à coup sûr conjuré le désastre de la ruée ennemie, la controverse est pour longtemps ouverte des deux côtés de la Manche, avant que soit décidé auquel, du général français ou du maréchal French, revient le mérite d'avoir pris l'initiative des opérations (1).

Il y aurait à redire aussi, pour en revenir à la chronique de Jean Norel dont j'ai été amené à parler, sur le sentiment de la surprise qu'il prête à l'Etat-Major allemand devant la décision d'entrer dans la guerre prise au dernier moment par le Gouvernement de Londres. C'est mal connaître les Allemands (et pour le bien combattre il faut apprécier son adversaire, sans pour cela le craindre ni l'admirer de parti pris) que de douter qu'ils n'eussent depuis longtemps réfléchi au problème nouveau que poserait devant eux l'intervention anglaise et songé (je ne dis pas : paré) à la situation aventurée dans laquelle le débarquement des forces britanniques pouvait mettre le flanc droit de leurs armées d'invasion. Cependant, s'il est vrai, comme le dit

l'offensive du général Foch combinée avec celle de la IIIe armée ne mettait pas les armées du kronprinz allemand et du duc de Wurtemberg dans le péril qu'elles ont couru.

(1) Comparer le *Bulletin des Armées* du 5 décembre 1914 et le rapport du maréchal French paru dans le *Times* du 1er décembre 1914.

Jean Norel, que le bon sens ait perdu à ce moment ses droits du côté des Alliés (l'allusion est facile à saisir) et que le défaut, signalé par lui et bien mis en relief, du dispositif adopté par l'Etat-Major allemand n'ait pas été mieux exploité par nous pour interrompre après le premier acte la pièce montée à grand frais par l'ennemi, pour employer l'image expressive de Jean Norel lui-même, on ne saurait assez le déplorer. Mais là encore il y a trop d'inconnues dans la question pour qu'on puisse espérer l'éclairer d'ici longtemps, sinon d'une pâle lueur, et la polémique, lorsqu'elle sera ouverte à ce sujet, ne sera pas près de s'éteindre. Quoi qu'il en soit d'ailleurs sur ce point spécial, le débarquement du maréchal French a pu s'effectuer sans encombre, mais ne semble pas avoir compromis le succès initial de la manœuvre allemande, et par la suite l'intervention tardive des Anglais à Anvers a plutôt failli mal tourner pour eux. Tels sont les deux seuls faits dont on soit à peu près sûr aujourd'hui ; le reste prêtera à d'infinies discussions.

Somme toute, pour nous en tenir aux événements qui ont marqué le début immédiat de la campagne, l'énigme de Charleroi est loin d'être résolue. L'Histoire parviendra-t-elle à l'élucider ? Il est permis d'en douter, à en juger par l'obscurité qui entoure encore tant de guerres antérieures et quelques autres énigmes, Leipzig et Waterloo, par exemple. Chacun au surplus ne manquera pas de se laisser aller à des hypothèses plus ou moins fantaisistes, qui finiront par s'imposer à son esprit comme l'expression de l'intégrale vérité. On se livrera à des joutes passionnées, qui n'avanceront à rien. Mais cela vaudra mieux, comme disait un de mes anciens chefs, que d'aller au café !

Je jette néanmoins, pour ma modeste part, ces notes hâtives aux historiens futurs et à tous ceux qui s'emploieront à déterminer les responsabilités d'une insuffisante préparation à la guerre et de fautes qui ont failli coûter la liberté à la France et au monde et que nous aurons mis plus de quatre ans à réparer. J'espère qu'ils voudront bien leur accorder quelque prix et leur réserver l'honneur de les accueillir et d'en retenir quelques-unes. Sans doute peut-on leur reprocher de faire état de souvenirs personnels et de propos entendus par moi. Mais on opposerait le même grief à tous les Mémoires et journaux de route publiés depuis quatre ans, et ils sont légion ! Il ne m'a pas été donné, jusqu'à présent du moins, de pénétrer dans les arcanes où gisent de mystérieuses pièces officielles que mes années de vieillesse, si les hasards de la guerre m'épargnent, se complairont

à compulser. D'ailleurs tels de ces témoignages oraux éclairent souvent davantage la physionomie d'une époque, en disent plus long sur la mentalité et les actes d'un chef que des documents authentiques, parfois corrigés par des sous-ordres et même (cela s'est vu) entièrement modifiés après coup; ils sont généralement plus caractéristiques, plus expressifs. A ce titre, la critique historique ne les a jamais négligés; elle le fera d'autant moins qu'il s'agira des hommes qui ont assumé la lourde tâche de la préparation et de la conduite de la guerre et qui ne sauraient par cela même échapper au jugement de l'Histoire.

Au surplus, je profite, pour griffonner ces notes, des loisirs que me procure un séjour forcé dans une ambulance lointaine; c'est l'excuse des erreurs que j'ai pu commettre et des hérésies qu'aux yeux des stratèges éminents, je n'aurai pas manqué de proférer. Cette circonstance me vaudra, je l'espère, l'indulgence de ceux qui auront bien voulu me lire, et Montaigne lui-même me louerait de ma bonne foi.

Armée d'Orient, le 20 juillet 1918.

COMMANDANT G. G.

POÉSIES

—

L'EAU

L'eau... O cette eau qui dort, qui passe ou qui surgit !
Cette eau des lacs et des étangs et des rivières
Et des cascades dans les clairières...
O ces écharpes de lumière,
Ces rayonnements vifs et prompts comme des cris
Et ces miroirs des fonts où des visages
Se contemplent depuis des âges et des âges,
Où tout le ciel s'est englouti
Avec son beau livre d'images,
Avec ses rires et ses rages
Et tout son infini !...

L'eau passe en majesté par les plaines tranquilles
Avec une langueur de femme au cœur changeant
Ou des gattés de jeune fille
En des robes d'éclat mouvant.
Dans les soirs d'or ou les matins d'argent,
Avec une perversité joyeuse,
Elle passe en baisers sur la chair des baigneuses
Et les incite aux jeux charmants...

L'eau surgissait jadis des bassins de Versailles
En fêtes folles de clartés.
L'eau s'est fanée et meurt ; et son rêve attristé,
Dans la prison des pierres qui s'écaillent,

Sous le linceul doré que lui jettent les bois,
Parmi le vent d'hiver qui mord, bafoue et raille,
S'enchante à peine encor du souvenir des rois.

L'eau fait la paresseuse sur le sable
Et bavarde, bavarde étrangement
Et puis chante, quand des amants
Passent, pour que son chant
Exalte en leur cœur triomphant
L'éternité de leurs serments
Et leur désir insatiable.

Aux splendeurs de midi, l'eau fait la sieste et dort.
Il ne faut pas aller encor
Lui demander le secret de ses rêves.
On dirait que ses yeux sont ouverts sur la mort...
On dirait que des doigts impudiques soulèvent,
Quelque part, je ne sais pas où, sur quelle grèves,
Les rideaux fermés de l'amour... L'eau dort, l'eau rêve....
Et prends bien garde, ô mon aimée.
Ne te penche pas trop, mais contemple. Il est tard.
L'heure semble comme pâmée;
Un cygne rôde encore au long des nénufars
Et là-bas, pour quelque départ
Vers la douceur d'un clair de lune, le poète
Trouve la barque toujours prête.
Ah ! en des temps lointains, plus tard,
Quand nous aurons vécu toutes les fêtes
Et connu le plaisir immense de l'essor
Et que nous serons las seulement en nos corps,
Oh ! comme il serait fou de se jeter du faîte
De notre joie, oh ! comme il serait beau,
Du haut de notre gloire,
Avant les déchéances noires,
De se jeter, un soir, au lustre des flambeaux,
Dans cet étang qui dort et qui ne bouge
Que des reflets du soleil rouge...

Et dormir là, tous deux, du lourd sommeil de l'eau,
Avec le ciel, dans le plus vaste des tombeaux !...

★

L'ABSENCE

Tu n'es plus là... je suis aveugle et je suis sourd.
J'ai refermé la porte ouverte sur la vie.
Le soleil est mort et la mer tarie...
Mes yeux sont crevés et mes doigts sont gourds
Et je n'ai pas droit à la paix de ceux qui prient.

Tu n'es plus là... je mange et respire et c'est tout !
A quoi bon les doux soirs et les clairs paysages ?
A quoi bon la chanson sauvage
Du vent d'automne à travers les bois roux ?
A quoi bon l'étang aux eaux vertes,
Sinon pour y jeter mon pauvre espoir inerte
Et blanc comme Narcisse au front si doux ?
A quoi bon les jardins en fête ?
A quoi bon tout cela qui me tourne la tête ?
Tu n'es plus là... et je suis fou
Et je suis bête !...

Pour sentir et pour admirer,
Pour goûter, pour voir, pour entendre,
Pour jouir et pour bien comprendre,
J'ai besoin de tes yeux, de tout ton corps paré...
Car je ne sens qu'à travers toi, car je n'écoute,
Car je ne puis avoir de désir vrai
Qu'à travers ta chair toute, toute ;
Et que ferai-je de la joie et du bonheur
Si je ne les goûte, en tourmente,
Dans ton cœur même, dans ton cœur
Magnifique et sacré, ô mon amante !
Tu n'es plus là !... L'absence est bien toute la mort.
Ou bien peut-être la mort même

Est-elle moins affreuse lorsqu'on aime !
Tu n'es plus là... quand donc l'essor
De nos âmes hors de la misère des choses,
La résurrection dernière de nos corps
Et la marche d'amour — aux rythmiques accords
Dans la lumière et dans les roses ?

LÉON MOUSSINAC.

SUR LA POLICE [1]

—

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

L'article *La Préfecture de police*, publié, sous la signature de M. Ernest Raynaud, dans votre numéro du 1er juin dernier, contient sur les commissaires de police de la Sûreté générale et sur la Sûreté générale elle-même, quelques inexactitudes d'autant plus surprenantes que l'auteur fait preuve de réelles documentations historiques.

Votre courtoisie me permettra de protester, en mon nom et au nom de mes collègues, contre la singulière conception d'un rôle qu'on nous attribue et que l'auteur développe comme à plaisir dans les premières pages de votre revue.

Je désirerais, sans aucune idée de polémique, présenter en quelques traits la situation exacte des services de police dans l'ensemble de notre administration actuelle, ne retenant des critiques de M. Raynaud que celles qui me paraîtront plus spécialement de nature à nuire à la corporation des commissaires de police.

Nous ne nous préoccuperons donc pas de savoir si les poursuites signalées comme ayant été exercées contre le duc de Saint-Simon, contre le duc de Ribeauvillé ou contre le page de Mme de Chevreuse par le lieutenant de police du Grand Roi ne procédaient pas, comme beaucoup d'autres actes aujourd'hui cependant incriminés, d'un trop grand attachement aux idées politiques d'alors ou du désir de donner satisfaction à la Cour, que Saint-Simon n'aimait guère.

(1) L'Association des Commissaires de Police de France s'est émue de l'étude publiée par M. Ernest Raynaud dans notre livraison du 1er juin dernier sous le titre : *La Préfecture de Police*, et M. Charles Paolantoni, secrétaire général de l'association, nous demande de vouloir bien mettre sous les yeux du lecteur les quelques observations qu'on va lire. — N. D. L. R.

M. Ernest Raynaud témoigne de trop d'érudition pour ignorer que l'origine de l'institution des commissaires de police paraît aussi vieille que la civilisation. Cicéron ne se glorifia-t-il pas d'avoir débuté dans la vie publique par des fonctions de police : *Nunc sum designatus ædilis ; mihi totam urbem tuendam esse.* Les édiles romains, dit Delamare, étaient chargés d'inspecter les marchés, de vérifier la qualité des denrées mises en vente, de surveiller les tavernes, les logeurs, d'inscrire les courtisanes, etc... L'empereur Auguste supprima les édiles et créa les *curatores* qui furent chargés de la police des douze quartiers de la ville de Rome.

En Grèce, Epaminondas, Démosthène et Plutarque furent chargés d'attributions de police analogues à celles que Rome confiait à ses édiles ou à ses curatores.

Instituée d'abord sous la forme d'office héréditaire par l'édit de novembre 1699, la charge de commissaire de police fut finalement abolie par la loi du 4 août 1789. Divers décrets de 1790 et 1791 créèrent les commissaires de police à Paris et dans les départements ; un arrêté du 19 nivôse an VIII en donna la nomination au Premier Consul sur la proposition du ministre de la Police. Il en est ainsi de nos jours ; c'est le chef de l'Etat qui, sur présentation du ministre de l'Intérieur, nomme les commissaire de police.

Après avoir été confiée aux municipalités qui ne surent que créer l'anarchie — comme aujourd'hui dans les départements où l'Etat n'est pas intervenu, — la police dut être organisée sur des bases plus rationnelles. Par un décret du 2 thermidor an VII, Fouché, nommé ministre de la Police générale, succéda à l'inoffensif Bourguignon, héritier lui-même de quelques personnages dont l'histoire a eu peine à conserver le nom. Et à la suite du vote de la loi sur l'administration de la France, du 28 pluviôse an VIII, qui créa les préfets des départements, celui de police comme les autres, ainsi que les commissaires de police des villes de 5.000 habitants et plus, de Paris par conséquent, comme de Saint-Yrieix, Fouché organisa la préfecture de police le 7 nivôse an VIII.

Supprimé, reconstitué à diverses reprises, supprimé encore, le ministère de la Police vit le jour aux époques au cours desquelles l'unité de direction parut indispensable. Parfois, suppression ou création ne fut autre chose que la résultante d'influences dans lesquelles le souci de la sûreté nationale ne joua aucun rôle.

Mais de nos jours, pour en arriver à la situation présente, toutes les attributions du ministère de la Police ont été dévolues au ministre

de l'Intérieur qui a endossé la responsabilité de l'ordre et de la sécurité publique sur toute l'étendue du territoire français.

Ses premiers agents sont les préfets; et le fameux article 10 du Code d'instruction criminelle ne franchit pas seulement le seuil de la préfecture de police, il pénètre également dans tous les cabinets préfectoraux en conférant partout les mêmes pouvoirs.

Dégagée de la littérature dont elle fut trop souvent entourée, la fonction de préfet de police peut ainsi, croyons-nous, être aperçue sur le même plan que celle des autres préfets des départements français. Mais l'absence d'un commissaire central à Paris met le préfet de police dans une situation légèrement différente de celle de ses collègues, en ce sens qu'elle ajoute à ses attributions celles de ce commissaire central et le fait considérer comme agent de direction et comme agent d'exécution.

§

Examinons maintenant l'engrenage administratif par le moyen duquel ce préfet de police est mis en action.

Ainsi que les autres départements ministériels, celui de l'Intérieur est composé de services à peu près autonomes, à la tête de chacun desquels la loi prévoit un Directeur que l'usage recrute presque toujours parmi les préfets.

Il en est ainsi pour la police, pour l'administration départementale, le contrôle, l'assistance et l'hygiène publiques, etc., etc.

La partie du ministère de l'Intérieur qui s'occupe de la police s'appelle: « la Sûreté générale ». Le directeur de la Sûreté générale est donc un haut fonctionnaire délégué par le ministre de l'Intérieur à la surveillance et à la direction de la police dans tout le ressort territorial de ce dernier.

Et ceci n'est pas seulement une opinion personnelle. Manuels et auteurs divers sont d'accord à ce sujet. M. Chardon n'a pas inventé la conception de cette organisation, qui ne découle pas uniquement d'une situation de fait, mais de textes divers régissant notre propre administration. Allons au fond des choses. Qu'aucun respect religieux ne nous arrête brusquement aux portes des temples que l'on suppose pleins de mystère, alors qu'ils sont largement ouverts à tout le monde et à tous les progrès.

A quels doctes auteurs pourrions-nous demander, sans remonter aux époques lointaines, les précieux éléments de la confirmation indiscutable et précise de cette vérité ?

Un opuscule rédigé en 1913, sous le titre: *La Police en France*,

par M. Sauzet, sous-directeur au ministère de l'Intérieur, traite de la matière dans les termes suivants :

Tous les services de police sont, sans exception, placés sous l'autorité directe du ministre de l'Intérieur dont les pouvoirs sont exercés en fait par le directeur de la Sûreté générale.

Contrairement à une idée assez répandue, les services de la préfecture de police n'échappent point à cette règle et c'est le directeur de la Sûreté générale qui a mission de transmettre au préfet de police, comme à tous les autres préfets, les instructions ministérielles et d'exercer, en fait, le contrôle auquel sont soumis tous les actes administratifs concernant la police.

C'est ainsi que le directeur de la Sûreté générale examine les propositions budgétaires de la préfecture de police comme celles des préfectures du Rhône et des Bouches-du-Rhône, qu'il instruit et transmet au Conseil d'Etat les pourvois formés contre les décisions du préfet, qu'il examine et soumet à la signature du Président de la République les projets de décrets préparés par le préfet de police, etc....

Et pour le cas où les affirmations de ce fonctionnaire paraîtraient sujettes à caution comme émanant d'un chef de service du ministère de l'Intérieur (duquel les connaissances ne sauraient néanmoins être facilement révoquées, étant donné qu'une partie de ses attributions comporte précisément l'exécution des opérations énumérée), qu'à cela ne tienne, en étendant nos recherches nous sommes certains de parvenir à la découverte d'une plume plus orthodoxe. Un ouvrage paru en 1905 et rédigé par M. Lépine, par son directeur de cabinet, M. Henri Corne, et par M. Laurent, alors secrétaire général, nous fournira les indications que nous recherchons. On nous concédera même que nous ne pouvions guère, dans le choix de nos auteurs, faire une plus belle part aux affections de M. Raynaud. Dans ce livre qui a pour titre : *La Police*, nous lisons à la première partie, au chapitre premier :

Les attributions de police sont toutes concentrées au ministère de l'Intérieur. C'est du ministre de l'Intérieur que relèvent tous les préfets,.... et tous les fonctionnaires qui exercent les pouvoirs de police. La partie du ministère de l'Intérieur qui est chargée de la police est la direction de la Sûreté générale. C'est le directeur de la Sûreté générale qui est le représentant du ministre de l'Intérieur pour la direction et la surveillance de la police.

La *direction* et la *surveillance* de la police sont donc confiées, en fait, et suivant la propre expression d'auteurs très qualifiés et sans doute fort peu suspects de dénigrement systématique de la maison du boulevard du Palais, au directeur de la Sûreté générale aussi

bien pour le département de la Seine que pour celui des Alpes-Ma ritimes ou de la Mayenne.

C'est une première erreur de soutenir que la Sûreté général et la préfecture de police sont deux administrations différentes, puis que la préfecture de police ne représente qu'une des parties de l Sûreté générale. Erreur aussi le fait de paraître vouloir classer Fou ché et Savary parmi les préfets de police, alors que tous deux dir gèrent le ministère de la Police générale et non pas les services d département de la Seine seulement.

Erreur également... Mais passons vite, j'ai promis de ne touche qu'à quelques points.

En se mêlant de très près aux rouages de la préfecture de police M. Raynaud n'a pas, sommes-nous autorisés à croire, aperçu suffi samment le fonctionnement complet des services de sûreté du pay tout entier. Le coup d'œil d'ensemble, malgré d'exquises citations e de jolis récits, semble avoir manqué à sa documentation. Pour s importante qu'elle soit, la partie ne saurait jamais être prise pou le tout sans faire encourir le reproche de partialité et sans apporter en retour, de la part du lecteur, des appréciations exactes sur l'in suffisance de l'exposition.

Vivant au milieu des fonctionnaires de la police parisienne, il n' vu que les attributions de ceux-ci et n'a appris, sommes-nous fond à penser, de ce qui concerne les commissaires de police de la Sûret générale (1), que ce que les légendes qui circulent dans tous les couloir de certaines administrations ont pu lui apporter successivement tou les jours. Son esprit poétique s'est complu en de fantaisistes affir mations. Par sa force imaginative, il a attribué une valeur extraor dinaire à des choses qui n'en ont sans doute qu'une moyenne, et pa désir de contraste il a rabaissé trop considérablement l'intérêt indis cutable d'autres choses, qui, sans posséder des qualités superlatives renferment très certainement des avantages appréciables.

Avec un grand sérieux, il essaye de nous faire toucher du doigt les tentatives démoniaques de l'esprit dissolvant qui règnerait au minis tère de l'intérieur, sur l'esprit de devoir qui animerait tous les actes de la préfecture de police. Sournoisement, nous voyons partir de la place Beauvau, tantôt M. Puybaraud, tantôt M. Hennion, sous le domino du conspirateur, pour se rendre boulevard du Palais, où, imbus de machiavéliques doctrines, ils eurent mission, l'un après l'autre, de transformer totalement cette institution suivant les

(1) Pour nous servir du vocable de M. Raynaud.

ues spéciales à la ténébreuse politique du ministère de l'intérieur. Brrrou !

Cela fait très bien dans un drame. Mais pour une fois peut-être s réalités de la vie s'en éloignent-elles considérablement. Non, Monsieur Raynaud, non, le ministre de l'Intérieur et le directeur de la ûreté générale n'ont jamais eu besoin d'employer des procédés assi singuliers. La préfecture de police dépend d'eux ; ils lui transettent des instructions et lui imposent leurs directives. La loi leur nfère même le pouvoir de donner des ordres, et au besoin, en cas inexécution, de faire relever le préfet de police. Agents provocaurs, mouchards et complots leur sont donc d'une parfaite inutilité. royez-moi, la vérité vous demande de renoncer à l'évocation de mainations qui ne furent forgées que par des esprits amateurs d'aventres romanesques et où, sur la foi d'indications un peu trop supercielles et non vérifiées, vous avez cru pouvoir conduire la Sûreté énérale et ses commissaires de police. Notre vif désir de critique ous pousse parfois à négliger le souci de l'exactitude et de la vérité. 'amour de la convention ou plutôt du préjugé l'emporte sur le reste, le sentiment du vrai s'évanouit. Il est téméraire, même pour des sprits distingués, de s'engager dans les sentiers non parcourus sans voir au préalable fait appel à un bon guide.

J'ai essayé d'expliquer plus haut que la Sûreté générale était le entre de direction de la police en France. C'est elle qui présente à la gnature du Président de la République les décrets de nomination es commissaires de police de tout le pays, de Paris et du département de la Seine, comme de Lyon, de Nice, ou d'ailleurs. A-t-elle nerché à vous inculquer spécialement des directives politiques, avant u après votre nomination ? Non certainement. Mais il n'en serait as de même, d'après votre thèse, pour les commissaires de police es autres villes de France qui, suivant vous, seraient mis dans obligation de s'adonner, la nuit et le jour, avec des fausses barbes t des travestissements d'opéra-comique, à d'extraordinaires recherhes en vue de fins d'ordre purement politique.

Je vous remercie, pour ma part, de m'avoir appris que le courtage lectoral constituait la principale partie de ma mission. Je ne m'en uis pas aperçu jusqu'ici et je sais que mes collègues des autres ocalités françaises se trouvent dans le même cas. Si vous ne m'aviez as annoncé cette obligation de déguisement, voyez-vous, j'aurais raisemblement atteint la fin de ma carrière sans me douter un seul nstant de ce rôle spécial.

Et cependant, je suis placé dans un poste où l'organisme de po
est entièrement de nature municipale et se trouve par conséqu
dans l'une des conditions que vous considérez comme les meille
de la police démocratique. « Son principal objet (de la police), di
vous, est d'assurer l'ordre et la paix publique, non d'espionner
adversaires. » Quelles raisons vous font supposer de votre bur
que je passe mon temps à espionner ? Il est vrai que votre opin
sur la police organisée par les Communes ne se maintient pas p
loin puisque vous vous élevez avec ardeur contre la municipalisat
de la police parisienne sous prétexte qu'elle serait « trop soumise
influences électorales pour ne pas faire plier souvent l'intérêt géné
devant l'intérêt particulier ». Je n'aurais pas été fâché d'apercev
avec quelque clarté si, dans votre pensée, l'avantage doit incli
vers la police municipale ou vers la police d'Etat. Non sans cert
flottement, ce serait vers cette dernière, suivant l'expression que
viens de citer. Mais alors, c'est le réseau de police étendu sur tout
France et vous ne semblez pas vouloir en entendre parler. Vo
considérez les idées de M. Chardon comme des « illusions gé
reuses », vous déniez à la police un rôle moralisateur et vous ajou
aussitôt qu'elle « n'a d'autre mission que d'assurer l'ordre et de fa
respecter les lois ». Nous sommes tout à fait d'accord sur ce dern
point et je suis certain que M. Chardon est également de notre av
Il demande, comme nous, que les lois soient appliquées. Et comm
il n'y a personne, ou à peu près, pour les faire appliquer dans
neuf dixièmes des villes de France, il sollicite la désignation d'
personnel destiné à cette fin, mais vous vous opposez à l'institut
de ce que vous appelez une multitude de sous-agents... Sans agen
sans personnel, comment pourrait-on assurer l'exécution des pr
criptions légales ? Quel est-il, d'après vous, le système à employe
Car il ne peut y avoir de milieu : ou la police est organisée par
commune et dans ce cas-là elle est municipale, ou elle est install
par le pouvoir central et alors elle constitue une police d'Etat. Véri
de la Palice ? Oui, certes, mais il faut s'entendre parce que la poli
municipale qui paraît vous convenir à certaine page 391 ne va
plus rien à la page 408 où, après avoir exposé les arguments q
vous la font repousser, arguments qui d'ailleurs me paraissent to
à fait dirimants et que j'adopte pour ma part, vous déclarez aime
blement aux élus des assemblées locales : « Je n'entends pas accable
les Conseillers municipaux. J'entends marquer le vice radical d'u
système qui consisterait à concentrer aux mains d'un corps élu u

voir répressif destiné à s'exercer contre des gens que leur qualité
ecteurs assure de tout ménagement. » C'est exact. Dans ce cas,
t la police d'Etat qui s'impose avec ses « multiples sous-agents »
développement inouï de la Sûreté générale dont les mœurs sont,
rès vous, à reléguer dans les dépôts aux costumes désuets.
nez garde, les vieilles barbes de 1848 (il en reste) vous obser-
:... Que faites-vous des libertés communales ?

§

reconnais qu'aucun homme moyennement doué de raison ne
t, surtout après les néfastes résultats constatés depuis la guerre,
rononcer en faveur de la police municipale. Ceci n'est pas vrai se u-
ent à Paris, mais dans toutes les communes de la République. A
ualifiable insuffisance des agents communaux, au vice rédhibi-
du défaut total d'expérience professionnelle, la police organisée
les maires ajouta une insouciance dédaigneuse de ses devoirs élé-
ntaires. Le port des papiers de la Mairie devint la seule mission
garde-champêtre ou de l'agent de police. La surveillance des étran-
qui circulèrent avant la guerre et qui circulent encore aujour-
ui tout à leur aise, en se moquant complètement de notre règle-
ntation à leur égard, ne hanta pas beaucoup de ses soucis le chef que
oi de 1884 donna à la police municipale. Avant la guerre nos enne-
établirent, en divers points de notre territoire, des fortifications
tre nous, sans qu'un seul agent soit intervenu pour leur deman-
les raisons de leur singulier travail, sans que l'un des 36.000
res de France se soit douté de ses devoirs sous ce rapport (1).
uis les hostilités, elle a été incapable de rendre le moindre service
l a fallu la faire doubler par des agents auxiliaires prélevés dans
mée. Et, de plus, à ces vices capitaux, la police des maires, frap-
de l'impossibilité de suivre les affaires en dehors des limites
mmunales, laisse, entre les agglomérations habitées, des espaces
menses sans surveillance où tous les malfaiteurs de l'univers pour-
nt prendre leurs ébats sans avoir à craindre une mauvaise ren-
tre.

La forme ne saurait être, au surplus, considérée comme une fin
soi, mais seulement comme un moyen de fournir aux citoyens
nçais, à tous les citoyens français, la sécurité qui leur est due.
nutile de chercher la solution de tous les côtés, il n'y en a qu'une

1) Les maires sont chargés de trop d'attributions. Ils ne sont pas aptes à tout,
ne savent pas tout. La police générale est d'ailleurs une obligation de l'Etat et
pas un devoir municipal. On a eu tort de la confier aux maires.

et elle s'impose fortement : il faut l'intervention de la nation dan l'organisation générale de la police. C'est de l'unification seule qu découleront les résultats que la population attend impatiemmen d'un gouvernement attentif à ses devoirs et dégagé des superstition craintives que certains écrivains, voire certains législateurs, n surent pas toujours éviter. Un épanouissement d'idées et de citation diverses ne forme point un principe clair auquel on peut se référer Il ne représente qu'un mélange de pensées d'où naissent des contre sens élégants et des inconséquences nombreuses.

Contrairement aux opinions des contempteurs de la police géné rale, je suis persuadé qu'une organisation sérieuse de celle-ci n pourrait que donner un essor nouveau au pays, en défendant l'in térêt général aujourd'hui complètement sacrifié aux coteries diverses dans le domaine économique comme dans les autres. Une démocra tie n'a jamais rien eu à craindre d'une forte constitution de ses ser vices de sécurité et il est peut-être puéril d'essayer de l'effrayer ave l'épouvantail des lettres de cachet, des prisons d'Etat ou des tirade littéraires de Chateaubriand, de Portalis et de Courier, étant donn que de nos jours les lois sont faites par les représentants de la nation et que les ministres sont justiciables du parlement. Cessons de con fondre notre régime avec la monarchie. Les représentants du peupl contrôlent les actes du pouvoir exécutif avec une minutie qui ne permet guère, aujourd'hui, la pratique des abus signalés comme étant autrefois de la monnaie courante.

§

J'aurais été curieux d'assister à l'effarement de la victime d'un vol qui se serait présentée au cabinet de M. Raynaud pour y déposer une plainte, et à laquelle ce dernier se serait borné à attester que la police est une bien vilaine chose et que Courier assure qu'il faut préférer le voleur au gendarme.... On n'a pas toujours raison de vouloir tirer des conclusions d'ordre pratique de la haute spécula tion des idées.

L'Angleterre, l'Italie, les Etats-Unis possèdent des services de sûreté fort bien organisés et partout convenablement outillés. Sont ce donc des pays uniquement composés de caractères abâtardis, dé générés, de gens qui ne savent plus ce qu'ils désirent ? Je me permets même de conseiller à M. Raynaud d'aller faire un tour dans les lo calités françaises où, par la force des choses, hélas ! nos amis d'A mérique ont dû organiser eux-mêmes leur police. Il y verra sans doute d'abord que la seule admiration de la préfecture de police l'a

jusqu'ici empêché de se rendre un compte suffisamment exact des besoins de nos populations rurales, et il fera en même temps la connaissance d'une police démocratique, mais d'une police qui ne passe pas son temps à faire des discours et à inaugurer ou à maintenir des privilèges aux habitants de certaines villes. Il y verra que cette police n'a pas été habituée à traiter les habitants de Washington ou de New-York autrement que ceux de Chicago ou de Boston.

Au fait, nos concitoyens des grandes et petites villes françaises (autres que Paris) ne trouveraient-ils pas agréable de posséder une autorité de police qui, comme celle de la capitale, aurait, elle aussi, des moyens de « faire grâce » et la possibilité de permettre le rachat d'une première faute sans comparution devant les tribunaux? Les « enfants de famille et les gens de qualité » — et même les autres citoyens, à mon humble avis, aussi français et aussi intéressants que les fils de famille — résidant en province, méritent évidemment autant que ceux de Paris l'indulgence au premier écart. « La considération laissée aux gens, l'honneur rendu aux familles », ne militent nullement, à mon sens, en faveur du maintien de la préfecture de police, puisque n'importe quel autre chef de police peut aussi bien qu'un préfet accorder la faveur dont il s'agit, mais pourrait inciter les habitants des autres localités françaises à solliciter la concession des mêmes prérogatives. Et d'ailleurs si les préfectures de police sont bienfaisantes, on aurait tort de s'opposer à leur extension à Lyon, Marseille, Bordeaux, etc..... Peut-être, au fond, les habitants de ces villes n'ont-ils pas besoin, tout bien considéré, d'élever des réclamations de ce genre et d'aspirer a la constitution multipliée de ces coûteux organismes, car si M. Raynaud avait fait l'honneur à la province d'aller y exercer ses fonctions, nul doute que comme les autres collègues et comme le préfet de police il n'eût de sa propre autorité, et en vertu de pouvoirs où les considérations d'humanité ne cessent point de se confondre avec les obligations impératives tracées par les lois, accordé au coupable repentant, au « malheureux égaré par la passion, l'étourderie..... » la faveur d'une intervention plus ou moins rédemptrice.

Ses constatations lui auraient alors fait toucher du doigt que les indicateurs sont inutiles à une police bien organisée qui dédaigne aussi bien le concours de la lie de la population.

§

Bousculons enfin le pot de fleur dans lequel on cultive la légende tendant à accréditer que M. Hennion, qui fut commissaire de police

de la sûreté générale et qui paraît être considéré comme représentatif de l'esprit qui règne parmi les commissaires de police de cette maison, ne put, en arrivant à la tête de la préfecture de police, qu'y introduire une mentalité décevante, « des idées d'intrigues, des menées souterraines..... »

On en fournit la preuve en affirmant que l'affaire Duval doit lui être imputée comme l'une des conséquences de l'enseignement tortueux qu'il imposa. Et dans ce but on essaye de soutenir que jamais auparavant les services du boulevard du Palais ne se sont, jamais au grand jamais, adonnés à des investigations de ce genre.

Il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu. Vous souvient-il, Monsieur Raynaud, de certain journal : *la Ligue*, que notre honorable et spirituel ex-préfet de police, M. Andrieux, rédigeait vers 1885, et dont les articles furent depuis réunis en un délicieux recueil ? Vous souvient-il que M. Andrieux nous assurait, après l'humoristique histoire des gants gris-perle et de M. Mystère, « avoir eu des agents dans toutes les capitales de l'Europe et avoir ainsi pu donner au gouvernement des renseignements dont celui-ci aurait parfois reconnu l'intérêt » ?

Mais alors, M. Hennion n'est plus l'instigateur de ces pratiques, si pareilles pratiques furent en usage à la préfecture de police bien avant son arrivée? Elles ne vinrent donc point de l'esprit d'intrigues des commissaires de police de la Sûreté générale? C'est bien dommage. Et ce précédent n'éclaire-t-il pas brutalement toute la faiblesse de l'argumentation, pendant que M. Andrieux, en veine de révélations, nous fournit même le montant des sommes remises au préfet par le ministre de l'Intérieur sur les fonds secrets de l'époque?

D'ailleurs, M. Hennion qui, étant directeur de la Sûreté générale, avait pris l'habitude d'assister aux assemblées de notre association au cours desquelles, avec sa cordialité coutumière, il nous exprimait ses recommandations, M. Hennion était si féru de politique qu'il ne cessait de nous inviter « à ne jamais nous mêler aux luttes électorales ». Et cette objurgation revenait dans ses discours comme un *leit motiv*, à chaque réunion.

Malgré cela, M. Hennion ne faisait que de la politique et passait son temps à nous inculquer ses tendances...

Certaines fictions ne sont-elles pas souvent plus vraies que la vérité toute simple?

§

Ne voir que la préfecture de police, c'est apercevoir une impor-

tante partie de la police en France, celle du département de la Seine, mais c'est ne pas voir suffisamment toute la police. Et l'on peut ainsi risquer de porter des jugements entachés d'un particularime spécial lorsqu'on distribue, sur le seul examen d'un horizon aussi limité, la louange ou le blâme. L'emprise du milieu dans lequel chacun de nous a vécu et développé son esprit est extrêmement tenace. La suite des idées générales qu'on y a acquises régente nos préoccupations longtemps après, sinon toujours.

L'imagination est la folle du logis, d'après Montaigne, et Taine, qui a sans doute voulu nous conseiller de ne pas nous soumettre à ses sollicitations capricieuses sans un examen sérieux, nous propose la recherche du juste milieu par l'intermédiaire d'un jeu de bascule des opérations de l'esprit. « Deux procédés principaux, dit-il, sont employés par la nature pour produire les opérations que nous appelons connaissances : l'un qui consiste à créer en nous des illusions, l'autre qui consiste à les rectifier. »

Modestement placés à l'ombre de Taine, voulez-vous nous autoriser, Monsieur le Directeur, à espérer, par l'insertion des lignes qui précèdent, le redressement des erreurs commises à l'égard des fonctionnaires et de l'administration de la Sûreté générale?

Avec quoi, je vous prie de croire à l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

CHARLES PAOLANTONI,
Commissaire de Police du Raincy,
Secrétaire général de l'Association des Commissaires de Police de France.

P. S. — Les affirmations péjoratives dirigées contre nous, directement et à travers notre ancien collègue M. Hennion, nous ont d'autant plus surpris que nous considérons M. Raynaud comme un littérateur trop distingué pour songer, même un instant, à le classer parmi ces anciens fonctionnaires qui s'imaginent que les administrations marchent à contresens du moment où ils n'en font plus partie.

CH. P.

Après avoir pris communication de cette protestation, M. Ernest Raynaud nous a fait parvenir la réponse suivante :

Il y a beaucoup de choses dans l'intéressant mémoire de M. Paolantoni. On y trouve un exposé curieux des origines des commissaires de police, mais qui s'égare un peu dans la nuit des temps.

Sans doute nos modernes magistrats seront très flattés d'apprendre qu'ils peuvent s'adjoindre, pour aïeux, Epaminondas, Démosthène, Plutarque et Cicéron, mais c'est assez de nous en tenir aux origines récentes. On y trouve encore un éloquent plaidoyer en faveur de l'unification de la police, mais ce n'est pas à cela que j'ai à répondre présentement. Je vais tout de suite à ce qui me concerne; aux objections visant, d'une part, les faits que j'ai énoncés et, d'autre part, l'interprétation que je leur ai donnée. Je passerai vite sur l'interprétation différente que leur donne mon honorable contradicteur. Il n'y a là, chez lui, comme chez moi du reste, que la valeur d'une opinion. Au lecteur, qui a les pièces en main, de conclure. Pour ce qui est de la légende et des traditions de police de la Sûreté Générale; pour ce qui est du rôle « néfaste et dissolvant » joué à la Préfecture de Police par MM. Puybaraud et Hennion, je laisserai à l'Histoire le soin de nous départager. Il y a belle pièce que les « menées ténébreuses » de M. Puybaraud ont été mises à jour. Si M. Paolantoni veut prendre la peine de feuilleter la collection du *Soir*, il y trouvera matière à s'édifier. Encore le *Soir* ne disait ou ne savait-il pas tout. Pout ce qui est de M. Hennion, c'est, peut-être, s'aventurer que de nous le représenter comme un homme de droit fil et de saine doctrine. L'homme était un répertoire vivant de belles phrases de parade, oui, certes ! mais que se cachait-il derrière? J'opposerai à l'image que nous en offre M. Paolantoni celle d'un de ses propres collègues, d'un commissaire de la Sûreté Générale, M. Bourgeois qui doit savoir de quoi il retourne et qui nous dit :

C'est de la rue des Saussaies que s'est élevée la fortune extraordinaire de ce grand désorganisateur de la police. Ce bâtiment insalubre convenait bien à cet homme ambitieux pour édifier sa fortune dans l'intrigue. Il y avait là de quoi fricoter pour un bon fricoteur.

Voilà ce qu'on peut lire, écrit en toutes lettres, dans le journal *Police et Justice* (nº d'août 1918). Dans un autre numéro (juillet) on lit encore, après un exposé suggestif des tractations louches de politiciens, désorganisateurs de la défense nationale, mettant la main, pour des fins suspectes, sur les rouages administratifs :

Depuis dix ans M. Hennion était le protégé de ce clan abominable.

Mais comment M. Paolantoni serait-il disposé à recevoir les impressions d'un esprit chétif comme le mien puisqu'il se refuse à considérer valables celles d'esprits éminents comme Portalis ou Chateaubriand? Leur opinion le gêne. Il l'écarte d'un geste désinvolte en déclarant : « C'est de la littérature ! » On sait ce que cela veut dire. Il faut bien

avouer, monsieur et cher collègue, malgré toute l'estime que je vous dois et que je me plais à vous rendre, que vous vous montrez souvent plus préoccupé d'affirmer que de prouver et que la richesse de votre imagination vous emporte en bonds capricieux où les partisans d'une logique rigoureuse se montrent un peu déconcertés. Je doute du pouvoir moralisateur de la police. Vous, qui espérez d'elle l'avènement prochain de l'âge d'or, m'invitez, pour me confondre, à jeter les yeux sur les polices étrangères, installées en territoire français et à m'émerveiller de leurs exploits. Je regarde dans votre lorgnette et ne vois rien. J'attends vos preuves à l'appui. Aucune. Police démocratique. Un point, c'est tout. Mais si leur action bienfaisante s'est manifestée dans le sens démocratique, ce que j'ignore, s'est-elle exercée dans un sens moralisateur? Ont-elles endigué le flot de prostitution qui suit le passage des armées? Je ne doute pas qu'elles n'assistent, dans nos campagnes, à un regain d'idylles pastorales ; mais y ont-elles rétabli l'innocence et la sobriété premières? Ont-elles corrigé l'âpreté au gain de nos mercantis, la sécheresse de gosier des ivrognes? Ont-elles réussi à protéger leurs soldats de ce mal que je n'ose nommer et qui répand la terreur ?

J'ai insisté sur la plaie des indicateurs. Trop avisé pour me démentir au lendemain des scandales de l'affaire Duval, vous vous contentez d'écrire : « Une police bien organisée n'a pas besoin d'indicateurs. » C'est s'échapper par la tangente. Ce qui paraît vous avoir offusqué, c'est la supposition qu'ils soient pris dans la lie de la population. On ne les prend pas parmi les archevêques, vous répond M. Dumas, ni parmi les prix de vertu, ajoute M. Viviani; mais, si j'en crois M. Henri Chardon, ce n'est pas seulement des indicateurs que la police de province recrute dans la lie du peuple, c'est aussi et parfois ses propres agents. *(L'Organisation de la police*, Bossard édit., page 69). Etrange moyen d'implanter la Vertu! Vous croyez m'embarrasser en jouant sur le sens du mot : *Municipal* et me mettre en face d'une contradiction, parce que, partisan d'une police d'Etat, la seule efficace, je plaide la cause de la Préfecture de police, institution municipale; mais ce qui rend les polices munipales impuissantes, c'est qu'elles résident aux mains d'un maire élu. Le préfet de police, véritable maire de Paris, est nommé, lui, par l'Etat. Sa police municipale rentre donc dans le cadre d'une police d'Etat.

Mais j'ai hâte d'en venir à ce que vous appelez mes erreurs de fait, si nombreuses, paraît-il, que vous vous déchargez par des points

suspensifs de la peine de les énumérer toutes. Je ne parle pas de vos petites finesses de dialectique : celle, par exemple, qui consiste à m'accabler d'une boutade de Paul-Louis Courier dont je suis bien innocent ; mais me reprocher de n'avoir vu, dans l'ensemble de notre système policier, que la Préfecture de police où mon titre seul m'obligeait ; me reprocher d'avoir classé Fouché, Savary parmi les préfets de police, ce qui n'est pas ; me faire grief de n'avoir visé, à propos de l'article 10, que le Préfet de police, seul en cause, c'est peut-être, si ce n'est là le fruit d'une lecture trop hâtive, excusable chez un homme si absorbé que vous l'êtes, mésestimer la victoire et la poursuivre à trop bas prix.

Ma grande erreur, dites-vous, c'est d'avoir considéré la Préfecture de police et la Sûreté générale comme deux administrations différentes. Le préfet de police est le simple subordonné du directeur de la Sûreté générale. En théorie, peut-être, mais en fait? Si mon sentiment peut vous paraître suspect, laissez-moi prendre mes références chez M. Henri Chardon. Vous me concéderez qne je ne pouvais, à mon tour, faire une plus belle part à vos affections. Or, M. Chardon énonce :

> Le préfet de police, avec ses milliers d'agents, ses pouvoirs étendus, est un autre personnage que celui qui, théoriquement, semble son chef. Les relations des deux services sont de pure paperasserie. Dans l'ordre administratif, le préfet de police soutient qu'il ne relève pas du directeur de la S. G. (*L'Organisation de la police,* page 89.)

Ecoutez encore, vous qui ne craignez pas d'affirmer que la Sûreté Générale a la haute main sur la nomination des fonctionnaires de la Préfecture de police.

> Le préfet de police est un des rares fonctionnaires de France qui soit maître de son service. Il nomme ses agents DISCRÉTIONNAIREMENT. (C'est moi qui souligne à votre adresse.)

Si la Préfecture de police n'est qu'une dépendance de la Sûreté Générale, pourquoi M. Hennion se glorifiait-il, comme d'un avancement inespéré, du fait de succéder à son ancien subordonné? Sa nomination, fruit de basses complaisances, due à la protection d'nn clan abominable, nous dit M. Bourgeois, n'enregistrait donc qu'une rétrogradation?

Que reste-t-il, après cela, de votre affirmation que la Sûreté Générale n'a pas besoin d'user de stratagèmes pour introduire ses vues et son influence à la Préfecture de police et qu'elle n'a qu'à dicter ses ordres pour se faire obéir? Voit-on M. Lépine, lorsqu'elles contra-

riaient ses vues ou froissaient sa conscience, répondre *amen* aux suggestions des bureaux de la rue des Sausseais ? La citadelle résistait. On eut recours à la ruse. On y introduisit Puybaraud comme le cheval de Troie. L'affaire n'eût qu'un demi succès. Mais les voies étaient ouvertes à l'unificateur Hennion chargé de la destruction finale, et qui en résigna les restes au pouvoir de l'ennemi. Résultats, l'affaire Duval. Imaginations, dites-vous. Plût aux dieux qu'il n'en fût qu'ainsi.

En somme, j'aurais eu la fatuité de me croire sorti pas trop mal en point d'un si vigoureux assaut et nulle raison autre qu'un sentiment de courtoisie ne m'aurait incité à répondre au mémoire de M. Paolantoni, si ce mémoire ne se présentait sous forme d'une protestation collective de l'Association des Commissaires de police de France, qui se plaignent d'avoir été peints sous un faux jour, avec des couleurs de nature à leur nuire. Encore qu'il me revienne que tous ne se soient point formalisés aussi strictement de mes appréciations, la chose est d'importance et mérite de m'impressionner ; mais il ne peut s'agir ici que d'un malentendu. Je serais désolé d'avoir contristé, fût-ce à mal escient, une corporation de loyaux serviteurs, dévoués à la cause de l'Etat, chez qui je m'honore de compter de précieuses amitiés. Qu'ai-je dit de si préjudiciable et capable de piquer si fort leurs susceptibilités ?

J'ai écrit : « La différence des commissaires de la ville de Paris et de leurs collègues de la S. G. provient de ce qu'ils n'ont pas les mêmes devoirs. » Or, il ne saurait jamais y avoir dans le mot DEVOIR un sens péjoratif. J'ajoutais : « Les magistrats de quartier entendent demeurer respectueux des droits de Paris », et tout de suite, M. Paolantoni me donne raison en s'écriant : « Pardon ! Paris doit être rendu au droit commun et n'a pas plus de raison d'avoir sa police particulière que le dernier village de France. » Il souligne lui-même notre désaccord.

Direz-vous, M. Paolantoni, que j'aie insinué que vous passiez votre temps à de louches besognes de délation et d'espionnage ? « Je ne suis pas agent électoral et je ne mets pas de fausse barbe », vous écriez-vous dans un sursaut d'indignation qui vous fait honneur, mais vos aînés ne s'indignaient pas de ces choses quand M. Franchet était directeur général de la police. Lisez le rèquisitoire de M. Froment, chef de brigade du cabinet particulier du préfet. Vous y verrez fleurir, à la Sûreté générale, le régime de l'arbitraire et des persécutions, le régime du cabinet noir et des correspondances vio-

lées, le régime des suspects. C'est du passé, direz-vous. Nous avons eu, depuis, les blouses blanches de Pietri, les collusions avec les dames voilées de l'affaire Dreyfus, les « casseroles » du fort Chabrol et le cabinet noir de M. Puybaraud.

L'exemple de MM. Puybaraud, Hennion et Leymarie me donnait à penser que cette sorte de police n'avait pas complètement disparu de nos mœurs. Et je n'étais pas le seul à me fourvoyer dans cette créance.

M. Henri Chardon, qui n'est pas suspect de dénigrement systématique à votre endroit, ne dit-il pas :

> Après des régimes plus libéraux, le ministère de la police disparaît, mais le directeur de la Sûreté générale, qui lui survit, continue à représenter plus souvent le désir naturel aux souverains d'être défendus contre leurs adversaires et de les espionner, que la volonté d'assurer à la nation l'ordre social.

C'est à MM. Puybaraud, Hennion et Leymarie que je pensais, en écrivant, et non à vous ni à vos collègues, M. Paolantoni, qui ne sauriez incarner à vous seuls les services complexes de la Sûreté Générale. Et pourquoi vos collègues se considéreraient-ils spécialement visés par tout ce que j'ai pu relever de blâmable, l'histoire en main, à l'adresse d'un système de police oppressif? Ne brouillons pas les cartes, cher Monsieur, et ne faites pas dévier à la charge du présent tous les mauvais errements du passé. *Cuique suum.* Il en reste encore assez pour nous émouvoir. N'avons-nous pas les révélations de l'un des vôtres, M. Dupas, sur l'affaire Arton? N'oublions pas que le but de mon étude était d'opposer deux doctrines de police. Si l'une a mes préférences, je reconnais que l'autre a ses nécessités. Il faut bien qu'un gouvernement se garde et se défende. La police politique, à vrai dire, n'est blâmable que si elle se fait provocatrice ou vexatoire. Quiconque en est chargé, s'il le fait loyalement, avec scrupule et conscience, dans les limites de ses attributions légales, ne prend pas nécessairement figure de malfaiteur public.

J'ai bien peur de ne pas m'être fait suffisamment comprendre lorsque je vous entends m'objecter, pour innocenter M. Hennion, d'avoir introduit, chez nous, de mauvaises pratiques, le précédent du préfet Andrieux. « M. Andrieux, dites-vous, avait, pour le renseigner, des agents dans toutes les capitales de l'Europe. Il s'en vante dans ses mémoires. » Je ne pense pas que M. Andrieux eut raison de chasser sur les plates-bandes de la Sûreté Générale et de la police du Ministère des Affaires étrangères. Il y eût gagné de ne

point gaspiller le budget municipal, mais cela n'a aucun rapport.

Se renseigner n'est pas un crime. C'est même, pour un chef de police, un devoir. Surveiller les complots, fût-ce à l'étranger, des adversaires du régime, ce n'est point y mettre la main. Ce n'est pas envoyer des agents provocateurs dans les réunions publiques, susciter des émeutes, faire éclater des bombes dans les urinoirs, pour effrayer les esprits, comme le fit Puybaraud, et arracher aux hésitations du Parlement le vote de la fameuse loi de Sûreté Générale. Vous auriez pu mieux choisir, M. Paolantoni, dans les mémoires de M. Andrieux et me rappeler par exemple la bombe de Saint-Germain qui écorna la statue de M. Thiers mais si la préfecture de police ne s'était, antérieurement, jamais mêlée de ces petits-jeux, je n'aurais pas eu à féliciter les commissaires de police de la ville de Paris d'avoir réussi à s'en désolidariser et d'avoir refusé nettement, à Puybaraud et consorts l'appui de leur complicité.

Et si, mettant la majorité hors de cause, c'est trop encore que de croire, bien que je n'en aie rien dit, qu'un seul d'entre vous puisse être, aujourd'hui sollicité d'une mission suspecte, faites-moi la grâce d'avouer que je pèche en bonne compagnie, puisque M. Chardon m'apprend que « l'institution des commissaires spéciaux fut très mal vue par les élus qui leur reprochaient d'être, avant tout, un moyen de police politique et que, sur leurs pressantes instances, bon nombre de ces commissaires se virent déplacés et relégués aux postes-frontières ».

Ce n'est donc pas à moi seul que s'adresse la protestation de MM. les Commissaires de police de France, mais encore aux membres du Parlement.

Pour moi, je n'ai jamais contesté leurs qualités ni leurs vertus, déplorant, au contraire, qu'ayant le même rang dans la hiérarchie administrative que les commissaires de police de Paris et, souvent, *à mérite égal* (relisez mon étude, M. Paolantoni), la plupart fussent astreints à des salaires de famine.

Si j'ai bien compris (car M. Paolantoni, surtout pressé de faire valoir ses considérations personnelles s'abstient de préciser les termes exacts de leur protestation), MM. les commissaires de police de la Sûreté Générale ne veulent point passer pour s'infiltrer dans la vie politique de la nation et nous mandent, par la voix autorisée du secrétaire général de leur association, qu'ils se sont adaptés au caractère libéral de nos institutions démocratiques. Je suis heureux de leur donner acte de cette déclaration, les suppliant, en retour,

si ma plume a pu, involontairement, leur causer quelque ombrage, de m'en absoudre en faveur de l'occasion qu'ils y trouvent — je ne dirai pas de se réhabiliter dans l'opinion, car ce serait leur faire injure, — mais de mettre fin à un préjugé communément reçu, à une légende, qui courait dans la foule, à leur détriment. Ce n'est pas moi qui avais créé cette légende, legs tenace des temps anciens. Je me réjouis d'avoir ainsi aidé, bien qu'indirectement, à les en délivrer. A spécifier, toutefois, que cette protestation, pour si imposante et solennelle qu'elle se manifeste, ne saurait avoir d'effet rétroactif, détruire les enseignements de l'Histoire, ni infirmer les verdicts du Temps passé.

ERNEST RAYNAUD.

P. S. — Quant au *Post-Scriptum* de M. Paolantoni, loin de me désobliger, il me comble en laissant supposer, malgré sa forme dubitative, que j'aie, à la Préfecture de Police, un passé de direction effective à regretter. Il y a mieux. M. Paolantoni n'a pas pris garde, en voulant m'asséner ce coup de grâce, qu'il se blessait avec ses propres armes et qu'en se déclarant solidaire du « politicien » Hennion, de l'émule de Puybaraud, de l'homme du procès de la Haute-Cour, du Fort Chabrol et de l'affaire Dreyfus, du détracteur, dans les journaux à sa dévotion, des commissaires de police et des officiers de paix de la ville de Paris, du démolisseur de la Préfecture de Police, sa parole imprudente risquait de rouvrir, dans toute son ampleur, un différend qu'il voulait clore.

LES RÊVES

ESSAI DE PSYCHOLOGIE IDÉALISTE

—

Je rêve peu, ou du moins la plupart de mes rêves ne laissent pas dans ma mémoire de traces appréciables. Ils m'aident à dormir ; ils rafraîchissent mon esprit comme le vent léger de la montagne sur ma face. Et quand j'ouvre les yeux, il ne me reste que l'impression d'une lourdeur de sommeil, avec une confusion d'activité cérébrale, images cahotiques brouillées dans le noir de la conscience, et qui ne résistent point à la lumière de mon réveil.

Un très petit nombre ont seuls pu sortir de la nuit et vivre au fond de moi comme les acquisitions les plus chères de mon esprit, comme les poèmes favoris, les tableaux les plus regardés, la musique la plus écoutée. Ou plutôt ce sont des créations même de ma conscience, à laquelle ils sont attachés par des racines mystérieuses et profondes. Ils ont paru s'y épanouir d'un seul coup, s'y intégrer comme des éléments indissolubles, et ils sont devenus sources de vie spirituelle en perpétuant d'autres idées et d'autres images, inépuisablement.

Ces visions primitives se sont-elles altérées ? Ont-elles subi des modifications générales de mon moi ? Jour par jour je remonte dans ma mémoire jusqu'à leur naissance, et à n'importe quel moment de mon existence je les revois immuables, communes mesures de toutes mes autres sensations. Il est toujours hasardeux de vouloir fixer nos souvenirs en des traits définis. Comme toute notre conscience, ils vivent et se transforment, et le plus souvent leur altération nous échappe. Toutefois, j'ai pu isoler et examiner assez de traits objectifs de

ces rêves pour affirmer que leurs souvenirs n'ont point vari ou assez peu.

Les premiers remontent très haut, à l'aube même de m vie d'enfant, au moment où j'allais être capable de penser d'accumuler des images pour une vie intérieure. Je pouvai avoir six ans, guère plus. Je fis alors deux rêves dont je m souviens aussi vivement que si je les eusse faits la nuit der nière.

.... Il me sembla, la première fois, que je me réveillais dans la pièce où l'on avait arrangé ma chambre, au milie d'une obscurité grise qui permettait d'entrevoir les objets. J sentis de la fraîcheur sur mes épaules ; je me retournai. A lieu d'être contre le mur habituel, la tête de mon lit se trou vait devant le portique d'une de ces baraques que je regardai avec tant d'avidité, à la foire des Quinconces, formé de por tants où étaient peintes grossièrement des colonnes. Dans le intervalles apparaissait la campagne avec des bouquets d'ar bres qui semblaient écrasés dans le petit jour terne de l'aube Tout étonné, je me soulevai à demi et voulus passer mon poing dans le vide, entre deux colonnes. Mais je rencontrai le froi de la cloison invisible sous le triste décor, et me laissai re tomber du côté de la chambre. A quelques pas de mon lit, i y avait une large cheminée. A côté d'elle, à peine plus noir que l'ombre où elle était noyée, une forme humaine était as sise, sans qu'il me fût possible de rien distinguer de son cos tume ni de son aspect. Elle était courbée vers l'âtre sans feu et je devinai que, recroquevillée, elle tendait ses mains à la tiédeur des cendres. Longtemps je la regardai, les yeux fixes. Tout à coup, je ne sais si ce fut à la suite d'un mouvement involontaire que j'eusse fait, il me sembla qu'elle se mettait a bouger, que la tête se tournait vers moi, silencieusement, avec une lenteur infinie. J'avais l'impression que jamais il ne s'a chèverait, ce mouvement pourtant sensible, et que pendant une éternité cette tête continuerait de se tourner de mon côté. Et malgré tout je redoutais de voir enfin l'horrible face sans regard, plus noire que les ténèbres, que je pressentais effroya ble. Je m'enfouis sous les couvertures, et ne vis ni ne sentis plus rien.

Jamais je n'ai pu savoir si je fus halluciné alors, ou si vraiment j'avais rêvé. Mais cet effroi d'une nuit ne laissa en

noi nulle trace de frayeur. Même lorsque j'étais enfant, je cir-ulais sans nulle crainte en pleine obscurité, de chambre en hambre, ou bien dans les jardins, sans concevoir que l'on ût avoir peur de la nuit. Il m'arriva même plus tard de tra-erser ainsi des cimetières. J'éprouvais pour les pauvres morts ne immense pitié, mais je me sentais bien seul et, à peine istrait un moment, je continuais à suivre le fil de ma pensée.

Peu de temps après cette vision, songe ou hallucination, je s un rêve remarquable ; et ce coup-là, je fus bien sûr d'a-oir rêvé. Je me trouvai dans un dédale de ruelles incroya-lement étroites, telles que plus tard je n'en ai vu qu'à ênes, dans les quartiers qui montent depuis les quais jusqu'à via Balbi. C'était en pleine nuit ; mais un réverbère sus-endu au-dessus d'un carrefour étranglé répandait une lumière aunâtre. Entre les murailles, soudain, se glissèrent deux tro-nes truculentes. Des feutres sombres, chichement empana-hés l'un d'une plume rouge, l'autre d'une plume jaune, ecouvraient les visages où se détachaient les nez rutilants et es crins des moustaches tombantes. Les vêtements sordides rrivaient, amples et effilochés, jusque sur des bottes qui se raînaient pesamment. Les deux hommes s'avançaient en gro-nant une conversation que je n'entendais pas. J'étais dans eurs jambes, à peine si je leur venais au genou, et je levais a tête pour les mieux voir. Je n'avais aucune peur d'eux, et is ne firent pas autrement attention à moi. Ils semblaient ller à leurs affaires, tranquillement, et ils passèrent derrière n pan de mur. Je les regardai disparaître. J'étais possédé ar une curiosité intense. Non qu'il m'importât de savoir ce ui pouvait bien arriver, ni de connaître l'histoire de ces gens ; na curiosité était purement visuelle ; je m'emplissais les yeux le tout ce que je voyais. La scène en valait la peine. Pour donner une idée de l'âcreté de son pittoresque, il faut que je renvoie aux estampes de Callot ou aux satires de Mathurin Régnier. C'est ce que plus tard je trouvai qui s'en rapprochât davantage, car évidemment, avant sept ans, je ne pouvais con-naître ni les unes ni les autres. Mais ce qu'il y avait de plus admirable, c'était la qualité de la couleur. La belle lumière du réverbère se répandait en un large clair-obscur ; elle impré-gnait tout de son ocre vibrant ; elle semblait vivre, et je me sentais palpiter ardemment au milieu de cette couleur qui

avait une onctuosité, une profondeur, une morbidesse que reconnus plus tard dans la peinture de certains romantiqu français ou de quelques vénitiens. Car si j'arrivai par la sui à aimer passionnément l'âpreté claire de la pâte espagnole, fut toujours extrêmement sensible à la somptuosité vénitienn et devant un tableau de Giovanni Bellini, du Carpaccio, d Giorgione, ou de la dernière manière de Titien, je sens con fusément se réveiller en moi cette sensation du coloris qui m fut révélée pendant un de mes rêves d'enfant.

Souvent j'ai recherché les éléments qui eussent pu l'inspire mais sans rien trouver jamais. Car à la réflexion, je ne saurai attribuer le moindre effet aux gravures et aux chromos qu'i m'était donné de regarder à la maison, non plus qu'aux taba rinades de la foire où l'on me conduisait. Par la suite j'exami nai attentivement, et plusieurs fois, tous les tableaux de la galerie des anciens, au musée de l'Hôtel de Ville, mais aucun ne semble avoir le moindre rapport avec mon rêve. Comment d'ailleurs m'eût-il été possible, à cet âge, de dégager, même confusément, les éléments picturaux d'une toile au point d'en recevoir une aussi vive impression ? Et ne devons-nous point considérer le rêve comme de même nature que l'œuvre d'art ? L'un et l'autre sont le produit pur de l'activité mentale, ils s'épanouissent au terme d'un long travail de l'esprit ; et une impression esthétique définie ne saurait se répéter identique, non plus que se prolonger par un songe.

C'était donc la première œuvre libre de mon imagination, et elle marquait l'origine de toute la création d'images qui ne cessa depuis lors d'occuper le meilleur de ma conscience. Sans que j'y pensasse, ce rêve avait excité mes forces en les essayant, et j'en ressentais le bénéfice, comme après un exercice physique on ressent un bien-être de vigueur se répandre par tout le corps. Je traversai ainsi le reste de mon enfance et toute mon adolescence, sans être particulièrement sollicité par aucun rêve qui arrivât à se détacher parmi la masse terne de mes souvenirs nocturnes. Comme sur une eau grise flottent des images devenues confuses seulement par le peu d'importance que je leur accordai sur le moment, visages indifférents que je ne demandai plus à revoir, mais dont quelques traits que j'aurais pu croire morts à jamais ressortent parfois dans mes rêves actuels. Et je sens obscurément que par eux toutes mes

pensées se trouvent appareillées dans la même construction.

De temps à autre, les soirs où je suis écrasé de fatigue et que je sens le sommeil s'abattre sur moi, mes idées se brouillent tout à coup, et à travers leur dispersion, je vois apparaître une nuée d'images brillantes parmi lesquelles je ne me trouve nullement dépaysé. Si dans un sursaut je retourne à la conscience du demi-sommeil, je reconnais alors en deux ou trois d'entre elles des rêves lointains, qui peuvent remonter à plusieurs années, et dont il eût été impossible que je me souvinsse à l'état de veille. Un matin, je dus aller chez le dentiste et il m'endormit. Je repris où je l'avais laissée la suite de mes rêves de la nuit, et au réveil, il me sembla n'avoir fait qu'un sommeil, et avoir rêvé la courte matinée qui l'avait interrompu.

... Ainsi, lorsque je m'endors, toute une nappe de vie frémissante se met à s'agiter. A mon insu, je la portais en moi, mais ce n'est que par surprise qu'il m'est donné de projeter sur elle une mince lueur; et dans ce champ étroit, je vois, la durée d'un éclair, tout un tourbillon d'idées qui se mêlent et se combinent. Au-dessus de ce monde subconscient dont je ne perçois que de si faibles traces, se dressent les grandes colonnes lumineuses des rêves où intervient une part de volonté créatrice, et qui s'intègrent à l'ensemble de ma conscience. Chacun résume une période de ma vie, et je reconnais à beaucoup d'entre eux une profonde expression de symbole.

Ainsi au début de ma vie sentimentale je suis heureux que se place un rêve dont la fraîcheur idéale me fit sentir bien souvent son influence charmante. C'était par une belle nuit. Le bleu du ciel était profond. Je me trouvais au pied d'un talus dont l'herbe avait l'éclat d'une mosaïque. Ce paysage fragmentaire, qui valait surtout par ce qu'il évoquait, avait la solidité d'un Mantegna et le mystère d'un Gustave Moreau. Tout à coup j'entendis des cris harmonieux qui paraissaient exprimer toute la tendresse du moment. Ils résonnaient largement dans la tiédeur de l'air. Je levai les yeux pour voir qui les poussait, et j'aperçus au sommet du talus une jeune amazone revêtue d'un costume dont la somptueuse discrétion convenait au cadre qui l'entourait. Elle tenait une lance, et elle était assise avec grâce sur un cheval que je ne perçus point, parce qu'il n'avait dans la scène aucune importance idéale. Il était

supposé comme un détail accessoire qui ne pouvait être développé dans les grandes lignes de ce tableau synthétique. Après m'avoir regardé un instant depuis le haut du talus, la jeune femme s'avança vers moi par petits bonds légers, comme un oiseau. Elle fut bientôt tout contre moi, et je sentais palpiter son visage ardent de je ne sais quelle flamme intérieure. Il me paraissait translucide, impalpable, comme le visage d'une femme aimée lorsque nous sommes impatients de lire son âme par delà les traits matériels qui se fondent en une expression idéale. Tout disparut bientôt dans la lumière de ce regard, mais je ne pus jamais oublier l'élan de ce baiser profond.

Je recherchai en vain d'où m'était venue la vision de cette aimable figure. Je n'avais point encore lu l'Arioste, et la vigueur naïve du tableau ne me permit de l'apparenter à aucune œuvre picturale ou littéraire qu'alors j'eusse pu connaître.

Cette idylle romanesque a pour pendant un autre rêve que je fis à la même époque, celui qui fut le plus imprégné de réalité, et à vrai dire le seul cauchemar caractérisé que j'aie eu. Une femme réelle, qui plus que toutes m'apporta de funestes soucis, y joua seule un rôle. C'était pendant la période la plus douloureuse des affres où elle m'avait jeté. Une nuit, je dormais avec inquiétude. Tout à coup, je la sentis sur moi. Son genou m'oppressait la poitrine, et ses mains étaient nouées autour de mon cou. Nous étions visage contre visage. Elle était exaspérée et sa voix, sans timbre par l'habitude qu'elle avait de crier, lançait avec fureur des protestations d'amour qui me frappaient de coups cruels. Pour éluder toute explication, j'opposais un air fermé que la contrainte rendait pénible. Elle redoubla d'insistance, et lorsqu'elle vit enfin qu'elle ne pourrait ébranler mon indifférence voulue, en un clin d'œil tout son amour forcené se mua en une haine féroce, qui n'eut point à altérer les traits de son visage, tant ils en étaient déjà imprégnés. Seulement ses cheveux frémirent comme sur la tête d'une furie; sa clameur devint perçante, et ses doigts me serrèrent à m'étrangler. Je suffoquais; un cri vint à ma gorge, mais il ne put sortir, et dans l'effort que je fis pour le pousser, je m'éveillai. Je compris tout de suite que j'avais rêvé ; mais j'étais dans une telle agitation que pour me soulager je voulus lancer le cri qui m'étouffait. Péniblement je dus rassembler mon souffle pendant plusieurs secondes avant que ma voix

tentît sinistre dans la maison endormie. Plus que nul autre uit et que nul raisonnement, ce rêve valut pour m'éclairer sur a véritable nature de la femme qui m'y était apparue. J'étais rémuni contre tout retour d'illusion ; quoi qu'elle pût dire ou ire, je la dominais désormais ; elle n'arriva plus à m'en im- oser, et je demeurai le maître de nos relations.

Ce furent les deux seules fois où je rêvai de femmes. Bien ouvent j'ai pensé à celles que j'ai aimées et qui ainsi se trou- èrent mêlées à ma vie. Le souvenir de chacune m'émeut ncore, et quels qu'aient été nos rapports, je ne saurais contre ucune d'elles conserver nul ressentiment. Pendant que nous écûmes cœur à cœur, il y eut entre nous un échange constant 'idées et de sentiments par quoi notre conscience se trouva nodifiée. Je leur donnai, elles me donnèrent, et je sens qu'une art de toutes, plus ou moins grande, continue de vivre en noi par quelques idées, par des images qui reviennent à inter- alle, par des habitudes et des gestes qui restent fixés à ma ersonne, définitivement, en des traits ineffaçables désormais. Voilà pourquoi, malgré tout, je garde tant de reconnaissance leur jeunesse qui persiste en moi avec l'effet de tous les moments que je vécus. Mais au temps où j'avais plein le cœur d'elles, il ne m'arriva jamais de rêver à aucune.

Un matin, à Florence, après le sommeil léger d'une nuit de printemps, je m'éveillai avec un entrain inaccoutumé. Je me sentais heureux de vivre, et d'ouvrir les yeux dans le oleil gai qui pénétrait dans la chambre. Tout de suite m'ap- arut l'image caressante d'une jeune femme dont la vivacité rançaise m'avait touché la veille, parmi l'amabilité fanée d'un es salons qui conservent là-bas le vieil usage des conver- ations littéraires. Je fus plus joyeux, et je lui souris comme e soir précédent nous nous étions souris, en nous rapprochant d'instinct, dans ce milieu qui pour nous avait des grâces exo- tiques. Cette image, qui m'apparaissait si douce en ce premier moment d'amour, ne devait plus m'abandonner pendant des emaines. Elle me hanta avec la violence d'une passion accrue par des traits d'un romantisme dont l'Italie est encore si pro- digue. Aucune autre pensée ne pouvait tenir devant elle ni m'en distraire un seul instant. Ce fut alors que je connus les insomnies les plus cruelles. A peine si je pouvais m'assoupir. Je m'éveillais en pleine nuit ; à l'aube, je fuyais vers Settignano

ou Fiesole, sur les routes où dans le matin gris les roulie
poussaient leurs attelages multicolores, et j'attendais l'heu
de pouvoir me présenter chez l'ami à qui seul j'avais con
ma peine.

J'ai pensé bien souvent depuis à ces nuits tristes, et je r
connus qu'une idée qui nous occupe fortement ne saurait app
raître dans nos rêves. C'est un sujet d'une réalité trop pre
sante pour qu'il puisse se mêler aux jeux par quoi notre son
meil se trouve vivifié. Si elle est trop obsédante pour ne poi
nous abandonner, elle ne permet point à la liberté de l'imag
nation de s'emparer d'elle pour la récréation instinctive d
rêve; elle ne souffre même pas que nous l'écartions par le rep
et elle se présente, brutale, pour nous réveiller et nous pouss
à la solution du problème redoutable qu'elle nous pose.

Une fois, dans ma jeunesse, j'étais allé à un enterremen
et j'en étais revenu possédé par l'idée de la mort. Ce n'éta
pas de la terreur, mais la méditation la plus absolue sur la f
dernière qui occupait ma pensée encore pleine d'inexpérienc
Jamais je ne sentis plus vivement combien sa fatalité est mêl
à notre chair où elle s'insinue jour par jour depuis le premi
moment de notre vie. A la fin de cette journée noire j'esp
rais pouvoir chasser l'importune et oublier dans le sommei
Mais l'angoisse de la grande question continuait de me po
séder et, quoi que je pusse faire pour m'endormir, elle me tira
à veiller par la lutte des raisonnements qui n'arrivaient p
à se résoudre. Je dus me lever, et pour échapper à mon iso
lement, je pris des livres. Je terminai la nuit en lisant le Do
Juan de Molière et quelques chapitres de Montaigne.

Le sommeil ne souffre donc point l'état de réflexion. Pa
fois il semble pourtant que nous rêvions à des choses do
nous avons intérêt à nous souvenir pendant la veille. En sortan
le matin, je me munis de tel objet, ou bien dans la journé
j'écris une lettre à telle personne, et il me semble y avoir pens
en rêvant. Simple coïncidence, apparemment. J'ai certai
nement rêvé à l'objet que je dois prendre, ou à la personne
qui je dois écrire, mais il n'y a aucun lien entre ces rêve
confus et les motifs de mon action le lendemain. On peu
observer, dans la veille, des faits exactement semblables
L'autre jour, il m'arriva de penser à un homme qui m'a beau
coup nui et dont je n'avais plus de nouvelles depuis de

nnnées. Je me dis qu'il devait être bien vieux. Le soir même, par une circonstance imprévue, j'eus entre les mains un journal de la région lointaine où il habite, je l'ouvris, et j'y trouvai la nouvelle de sa mort. De tels faits peuvent émouvoir des esprits peu avertis ; mais ils proviennent de coïncidences très explicables. Dans une journée, des milliers d'idées viennent tournoyer à la surface de notre conscience comme des essaims de moucherons dans un rayon de soleil : souvenirs, réminiscences, réflexions. D'autre part, des milliers de petits faits viennent à nous depuis l'extérieur. Que deux ou trois relations puissent se produire, il n'y a rien là d'étonnant, et la plupart du temps nous n'y faisons pas attention. Certains cas qui nous paraissent curieux nous frappent seuls. Ainsi des rêves où l'économie de notre vie journalière semble trouver son compte.

Il n'est guère possible non plus que nous rêvions de façon purement abstraite, et sans que les images n'aient le principal, ou pour mieux dire l'unique rôle. Cependant je dois raconter un rêve assez curieux, et que je considère comme exceptionnel.

Je rêvais une fois que je lisais *Britannicus*. Je me rendais compte que je me trouvais dans ma chambre, à ma table de travail, mais, trop absorbé par ma lecture, je ne m'arrêtai pas à ces détails. Comme image, je voyais en tout et pour tout la page que j'étais en train de lire. C'était exactement la page de mon livre de classe; j'en reconnaissais la disposition et jusqu'aux caractères. Je lisais vers par vers, avec attention, le texte précis de la tragédie de Racine. Je n'avais jamais appris cette scène par cœur. Je me sentais d'ailleurs peu de goût pour cette convention académique et m'étonne encore d'avoir pu rêver à une œuvre qui m'avait peu retenu. Je dois dire pourtant que pendant l'année, nous l'avions longuement expliquée au lycée; mais ce fut pendant les vacances que je fis mon rêve, à un moment où mon esprit semblait assez peu occupé par un pareil sujet. Au cours de ma lecture, un étonnement persistait en moi; il était causé par deux scènes adventices que j'avais le sentiment d'avoir lues avant celle qui est réellement la première de la tragédie. C'étaient deux courtes scènes, d'un mouvement assez rapide, qui n'étaient remplies que par de la figuration pittoresque. Il est possible que cette idée m'ait été suggérée par les deux premières scènes du *Louis XI* de Casi-

mir Delavigne qui me revenaient inconsciemment. En tout cas ce sont elles qui indiquent le plus exactement ce que je pensais avoir lu. Quoi qu'il en soit, j'étais surpris par un début qui me semblait si peu racinien, et plus encore de mon ignorance de ce passage, que je lisais pour la première fois. Comment m'avait-il échappé jusqu'alors ? Voilà ce qui me préoccupait pendant que je lisais la véritable première scène, et mon rêve se dissipa avant que je pusse aller jusqu'au bout.

Il me parut toujours inexplicable d'avoir fait un tel rêve, et plus encore de ne jamais avoir rêvé à ce qui occupait le plus mon esprit. Dès ma jeunesse, deux grands sujets emplirent ma vie : l'Italie et la montagne, et ni l'une ni l'autre ne laissèrent dans mes rêves de traces appréciables.

A l'Italie, je ne rêvai bien qu'une seule fois, et ce fut avant de la connaître. Je vivais alors dans l'attente incertaine de mon premier séjour à Florence, l'endroit du monde qu'ensuite je devais le plus aimer. Il n'était pas sûr que je pusse faire ce voyage fougueusement désiré, et j'étais agité par les conversations de mes camarades qui revenaient de là-bas. Les descriptions qu'ils me faisaient et les anecdotes qu'ils racontaient rendaient vivantes toutes les lectures faites pour préparer mon voyage. Or, une nuit, je rêvai que je venais d'arriver à Florence. Je m'enfonçais avec fièvre dans le dédale ignoré de ses rues, et tout à coup, je me trouvai devant le Palais Vieux. C'était exactement lui, avec sa haute tour, ses créneaux, ses pierres dorées par le soleil, peut-être un peu plus tassé et un peu moins lumineux que dans la réalité. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que je le visse alors : j'avais tant regardé d'images qui le le représentaient ! Le plus surprenant, c'était d'étranges ornements de fer qui se hérissaient le long de la façade. Ils n'étaient pas nombreux et se répartissaient avec discrétion. Chacun était formé d'une applique d'où partaient des branches torses qui allaient en s'éloignant les unes des autres. Dans ma préparation hâtive, je ne m'étais attaché qu'à l'architecture et à la peinture, et ne devais acquérir que longtemps après ce sens du travail raffiné du métal dans lequel les artistes florentins n'ont jamais été égalés. Mais plus tard, je fus frappé en m'apercevant combien ces excroissances métalliques, que j'avais si librement plaquées sur la façade austère dessinée par Arnolfo del Cambio, étaient dans le caractère du monu-

ment et dans la lignée florentine. Leur barbarie nerveuse avait quelque chose d'étrusque, et l'ensemble demeurait d'une rigoureuse unité. Je restai longtemps à contempler ce que je voyais et, pour la première fois, j'éprouvai ce sentiment d'hyperesthésie que je connus assez souvent par la suite dans des sites alpins, et plus encore dans les villes toscanes, alors qu'en y arrivant j'y trouvais prodiguées plus de beautés que je n'en pusse pu imaginer. Je devais par la suite connaître à fond Florence, et aimer jusqu'aux moindres pierres d'elle; mais en nul endroit je ne m'y sens plus chez moi que sur cette place de la Signoria qu'un si intense désir m'avait fait deviner. Un jour, en compagnie d'un de mes amis de la municipalité florentine, je sortais du Palais où il m'avait fait visiter les belles salles médicéennes que ses collaborateurs et lui venaient d'arracher à leur moisissure séculaire. Nous traversâmes la place et restâmes un moment à regarder l'édifice. « Voyez comme il est beau, me dit-il; on dirait qu'il est vivant, qu'il va bouger. » De fait, la tour semblait incliner sa haute tête fière jusque vers nous, et tout à coup, il me sembla que tout l'ensemble tressaillait, et qu'aux pierres mortes se substituaient les pierres sensibles de mon rêve dont l'image, lentement, montait du sol et venait masquer la légèreté de la lumière florentine.

Si j'ai peu rêvé à l'Italie, je n'ai jamais rêvé à la montagne. Et cependant l'Alpe est le sujet qui le plus occupe ma pensée et ma vie. Je l'entrevois au bout de chacune de mes idées comme la cime neigeuse dans le fond du vallon. Les journées où j'ai fait quelque belle course, il arrive que le soir en m'endormant je crois que je vais enfin rêver à la montagne. Pendant que le sommeil vient, les images des sites que j'ai traversés arrivent à flots à mon esprit. Avec un bruit de train qui passe défilent devant mes yeux les eaux folles des torrents, les pierres, les escarpements, les rochers, la neige, les hautes cimes qui se mettent à tournoyer dans le ciel, qui s'inclinent jusqu'au vertige, et finissent par plonger dans le noir où s'apaise tout ce bruit et toute cette ivresse de lumière. Je suis livré au sommeil lourd des grandes fatigues, et je n'ai, le matin, nul sentiment d'avoir rêvé, et moins à la montagne qu'à tout autre chose.

Une fois seulement je fis un rêve dans la montagne, au gîte que j'avais gagné la veille d'une course. C'était dans mon val-

lon du Valjouffrey. Le soir, dans l'humble auberge, j'étais allé me coucher sans que l'hôtelier m'accompagnât. La maisou m'était familière. A bout d'un escalier de bois qui mériterait mieux le nom d'échelle, j'étais entré par une porte vitrée dans une petite pièce, mi-débarras mi-antichanbre, où une autre porte vitrée donnait dans la chambre qne je me jugeai destinée. La nuit, je rêvai que j'étais réveillé par une lueur rougeâtre qui apparaissait de l'intérieur à travers les deux portes. Celle de la chambre s'entr'ouvrit juste assez pour laisser passer un revolver braqué sur moi, au bout d'un bras qui paraissait ne devoir jamais finir de s'allonger, sous la manche sordide qui le revêtait. Aussitôt je me levai et, dans la pièce attenante, je trouvai trois bandits qui grimaçaient en complotant à mi-voix pour me dévaliser. De la voix et du geste, je les invectivai avec vigueur et les contraignis à lever les mains ; ce qui ne m'empêcha pas d'ailleurs de leur administrer une magistrale rossée. Toute la scène m'avait prodigieusement amusé. Elle m'amusait parce que dès le début j'avais eu très nettement conscience qu'il s'agissait d'un rêve ; et je me divertissais à me regarder rêver. Je savais que je dormais, dans quel endroit et dans quelles circonstances. Au fond de moi, je me disais même qu'il n'était pas mauvais de rêver ainsi, car je devais au réveil aller en montagne, et le bon sommeil que je faisais me promettait une course réussie et sans fatigue. Je prenais donc un intérêt souriant à voir se succéder les images de mon rêve,comme j'eusse lu un livre ou comme si j'avais assisté au déroulement d'un beau film. J'étais si tranquille, si maître de moi, que j'analysais à mesure toutes les transformations de ces images, et que j'essayais de retrouver leur origine en moi ou en dehors de moi. Pour plusieurs, je réussis. J'avais lu dans un journal italien, quelques jours auparavant, comment un voiturier avait été arrêté par trois bandits, sur une route des Apennins. Ces bandits, je les reconnaissais : de l'entrefilet lu distraitement, ils s'étaient logés dans un coin de ma mémoire sans que j'y prisse garde, et ils ressortaient maintenant devant moi, inexplicablement. La semaine précédente, je me trouvais au ciné en compagnie de mon ami Anselme. Le film tournait une histoire américaine où des gens à casquettes, dans une pièce basse, levaient les bras à l'irruption d'un policier qui venait les arrêter.« Handsup ! »

s'était écrié Anselme qui se pique de connaître l'anglais ; et dans mon rêve j'entendis à mon oreille son joyeux « hands up » qui devenait un commentaire ironique à la scène où j'étais mêlé. Je constatais aussi avec satisfaction que le rêve procédait suivant une manière d'un futurisme qui eût enchanté Marinetti et Settimelli. Les diverses images se mêlaient avec un rythme si rapide que je ne sais dire s'il y avait simultanéité ou simple juxtaposition. Je pouvais observer des *compénétrations d'espace ;* par exemple j'avais le don d'ubiquité, et me trouvais à la fois d'un côté et de l'autre de la porte vitrée. Pendant que le bras armé d'un revolver se tendait vers moi fantastiquement comme un serpent hésitant, je savais ce qui se passait derrière la porte entrebâillée, et j'avais déjà reconnu les trois bandits. Un seul détail me gênait ; c'était la lueur rouge qui léchait les carreaux et qui paraissait étrangère à tout le reste. Elle finit par m'obséder, par m'éblouir, et je me réveillai. Il y avait en effet une lumière dont le vacillement me parvenait à travers les vitres des deux portes. En même temps j'entendis les pas de l'hôtelier traîner sur les marches vers la moitié de l'escalier. « Où êtes-vous donc fourré, Monsieur ? me cria-t-il. Ce n'était pas la chambre qu'on avait préparée pour vous. Enfin ! Il faut vous lever, c'est l'heure. Le temps est beau et votre guide vous attend. » Je m'étais trompé de chambre, et l'hôte m'avait cherché un moment dans les pièces de l'étage inférieur.

Avais-je commencé mon rêve alors, pendant qu'il les parcourait, ou seulement lorsqu'il avait gravi l'escalier dont les craquements, sous les pas, martelaient mon sommeil de coups si désagréables lorsqu'on venait me réveiller les nuits où je devais partir en course? Il m'est impossible de le dire et de fixer ainsi la durée probable de mon rêve. Bien que rempli, j'ai l'impression qu'il fut extrêmement court, si vive y avait été l'alternance des images et des réminiscences. Mais son intensité lui avait donné dans ma conscience une importance qui le soustrayait au temps. Comment d'ailleurs circonscrire dans une durée définie un état de conscience qui n'était que l'irradiation de tant d'éléments antérieurs? La combinaison de toutes ces images éparses en une vision cohérente m'apparaissait comme une synthèse personnelle à laquelle s'était élevé mon esprit. Du hasard qui lui avait offert tous ces traits détachés

et plus morts que les pièces avant qu'elles ne soient alignées sur l'échiquier, il avait créé une action plus vivante que celle dont les figurines du jeu d'échec sont les signes irresponsables.

Mais jamais je ne sentis mieux ce caractère de synthèse spirituelle que dans mon plus beau rêve, que je fis alors que j'avais déjà commencé à rédiger ces notes. Et je m'excuse de quelques légères contradictions que ce récit semblera apporter à ce que j'ai dit précédemment.

C'était pendant une période trouble de ma vie, à la fin d'une triste journée, et d'une soirée plus triste encore. Je croyais n'avoir ressenti jamais pareil dégoût; j'avais la tête vide, et je me dérobais à toute pensée, craignant qu'elle ne m'apportât une amertume insurmontable. Je n'avais plus conscience que de mon corps et je le précipitai dans le sommeil avec la brutalité d'un acte purement physique. Mais vers le matin, autant que j'en pus juger, je fis un rêve. Je me trouvai sur une place élargie par la lumière et bordée de maisons rouges, toute irrégulière, à l'italienne. Bien que j'y retrouvasse inconsciemment des détails de Pontedera, de Ponsecco, de Pise même, et de toutes les petites villes de la vallée inférieure de l'Arno que j'avais dû récemment parcourir, je me reconnus précisément à Empoli, peut-être à cause de la grande lumière de midi sous laquelle j'y étais arrivé, et sûrement à cause du campanile de la Collégiale qui se dressait par-dessus tout. Le soleil était ardent. A côté de moi, une jeune femme qu'en une idéologie alpine composée dans la semaine je m'étais plu à faire parler, depuis le sommet d'une montagne, allait à mon pas en murmurant, la tête baissée, un émouvant secret qui attristait sa lèvre en une plainte d'enfant. Je jetai les yeux sur elle. Quelques cheveux blanchissaient parmi les bandeaux châtains qui encadraient chastement son visage, et sa jeunesse n'en recevait que plus d'éclat. Ses paroles ne m'arrivaient point distinctes, mais je n'avais pas besoin pour les comprendre d'en recevoir le sens abstrait. J'en buvais toute la mélancolie comme si j'eusse entendu la plus pénétrante des sonates. Elle s'exprimait d'ailleurs comme dans le petit essai poétique que j'avais composé sur elle, et je comprenais toute sa peine touchante; mais je lui en voulais amicalement de s'y abandonner. J'eusse voulu, sans aigreur, le lui reprocher, et lui faire lever la tête

pour qu'elle participât à la grande joie libre où je nageais. Car jamais je ne m'étais senti plus heureux. Nous nous avancions vers un enfoncement de la place où l'on respirait toute l'intimité qu'ont les coins tranquilles des petites villes monumentales de la Toscane. Le fronton baroque d'une église s'y dressait en pan coupé. A l'intérieur, elle était toute illuminée, et l'on y pressentait le mouvement des offices matinaux. Je la reconnus pour l'église de Sainte-Marie de la Visitation, à Parme, dans laquelle Fabrice del Dongo prononce l'homélie passionnée qui fait fléchir les résolutions de Clélia. La littérature stendhalienne absorbait alors presque toute mon activité, et ce passage de la *Chartreuse de Parme* me hantait. Dans mon rêve, d'ailleurs, je ne situais pas à Parme l'église que je voyais. A la veille seulement je reconnus indubitablement l'église de Sainte-Marie de la Visitation par la similitude absolue d'image et de sensation. En passant auprès des marches du parvis, nous entendîmes les clochettes qui tintaient pour l'élévation et nous nous inclinâmes. L'attitude recueillie que prit ma compagne était la meilleure conclusion qu'elle pût mettre à la fin de sa plainte solitaire, et c'était la transposition exacte des sentiments que j'avais voulu lui prêter. Cependant la tour de la collégiale planait dans un ciel d'un bleu éclatant. Jamais, à l'état de veille, ni en Sardaigne, ni en Toscane, ni sur les cimes neigeuses écrasées de soleil, je n'eus pareille sensation de lumière. Je m'abandonnai à l'irradiation qui se mit à tout consumer, et ce fut ainsi que je terminai mon rêve. Peut-être, à l'analyse, n'a-t-il duré que quelques secondes, mais c'est assurément le plus intense que j'aie fait. Je ne saurais trop insister sur son caractère de pure création poétique; ici, rien de proprement inconscient ni de pris au hasard, mais tous les éléments qui se reliaient avec tant de finesse étaient formés par les meilleures de mes conquêtes spirituelles.

Ce rêve empruntait aux circonstances une signification morale plus profonde. Au moment où il paraissait ne rester plus rien dans mon esprit, spontanément avait surgi ce qu'il y avait de meilleur en moi, cri vivant de la conscience en détresse, révolte de la liberté qui vint assainir ma vie troublée. Je ressentis immédiatement l'influence bienfaisante de ces images. Les jours suivants, elles donnèrent à ma pensée une énergie que depuis longtemps elle ne connaissait plus. Je me

sentais heureux de travailler; il me semblait que je vivai
d'une vie nouvelle, qu'auparavant j'avais été le jouet de chi
mères douloureuses dont j'étais séparé par ce brillant rideau

Plus que jamais les rêves m'apparurent comme la mesur
de mon activité mentale, jeux légers où mon esprit met
l'épreuve toute la multitude des images qui l'encombrent. I
laisse dans le noir les moins belles, et il combine les autre
en des créations qui peuvent devenir de nouveaux états de
conscience et des sources de vie spirituelle.

PAUL D'OLAN.

UN DOIGT DE LA LUNE

CONTE D'AMOUR INDOU

—

Ve JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique ma maîtresse ait deviné la question, t que maintenant quatre jours se soient écoulés, je te par- onne cependant pour le sourire qu'elle m'a adressé, tandis u'elle s'éloignait. Oh ! il a rayonné sur la tristesse de mon me comme un clair de lune illumine les clairières de la forêt ; t quand elle a disparu, les ténèbres ont régné à nouveau. Et si e n'avais le portrait, je serais un homme mort, avant le jour !

Et il passa la nuit dans un état d'impatience, contemplant e portrait. Puis, lorsque le soleil se leva, le Roi se leva aussi, t il passa la journée, grâce à Rasakosha et au jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la alle d'audience. Et là, ils virent la Princesse revêtue d'une upe d'un rouge pâle (1) et d'un gorgeret orné d'émeraudes, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses ornements. Et elle baissa les yeux quand elle aperçut le Roi, qui, avec des battements de cœur, s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait, jadis, un roi qui fit la guerre à un roi voisin, et il lui livra une grande bataille. Et il y avait dans son armée un Kshatria, qui, ayant combattu toute la journée, après avoir tué de sa propre main un grand nombre d'ennemis,

(1) Gaura ne peut signifier blanc, car dhavala arrive à une époque plus tardive.

se fatigua à la longue et s'évanouit de lassitude. Ce q
voyant, plusieurs parmi les ennemis fondirent de suite sur l
s'en rendirent maître et, après l'avoir déchiré d'innombrab
blessures, le laissèrent pour mort sur le sol. Mais quand
lune se leva, le Kshatria reprit ses sens, et revint pour ai
dire à la vie. Et il se traîna avec difficulté jusqu'au villa
voisin ; et alors ses forces l'abandonnèrent et, s'affaissant épu
à la porte d'une maison, il frappa un grand coup et tom
évanoui. Dans cette maison vivait une femme brahmane do
le mari était absent. Et elle était belle comme une fleur de ja
min et pure comme la neige, et son nom était Suvarnashila (
En entendant le coup dans le silence de la nuit, elle fut e
frayée ; mais elle regarda par une petite fenêtre ronde, et
dans le brillant clair de lune un homme inanimé, étendu à
porte. Elle pensa alors : « C'est peut-être un piège. Hélas ! l
voisins vantent ma beauté, et pour qui la beauté n'est-elle p
un objet de cupidité ? Ou, comment la beauté, telle une per
de prix, peut-elle être en sûreté, quand son gardien est a
loin ? » Puis elle regarda de nouveau, et vit un filet somb
qui ruisselait du corps sur le sol blanchâtre. Et son cœu
s'emplit de compassion, et elle pensa : « Sans doute, cet hom
me est blessé et peut-être même mourant ? Le péché le plu
grand (2) serait de le laisser mourir à ma porte. »

Alors elle appela une servante, sortit et transporta le bless
dans la maison, le pansa, le soigna, et le garda jusqu'à ce qu'
fût guéri. Alors le Kshatria la voyant journellement fut con
sumé par le rayonnement de sa beauté, et lui fit des propos
tions malhonnêtes. Mais elle se boucha les oreilles, ne voulan
point l'entendre, et dit : « Quoi ! voulez-vous récompenser le
bienfaits par la trahison et l'ingratitude ? Sachez que pour un
femme vertueuse, le mari est un dieu. Partez et laissez-mo
en paix. »

Voyant alors qu'il ne pouvait la dominer, le Kshatria lui dit
« C'est vous, et non point votre mari, qui êtes une divinité.
Votre beauté détournerait même un pieux ascète de ses aus
térités. Et après m'avoir sauvé la vie, voilà que vous me la
dérobez à nouveau. Et maintenant il me faut partir au plus

(1) Voir plus bas.
(2) C'est-à-dire que le prendre chez elle, son mari absent, serait déjà assez mal. Un Hindou de nos jours tuerait sa femme pour un péché moindre que celui-ci.

: autrement la passion me maîtriserait, car l'amour est s fort que la gratitude. » Il s'enfuit alors en hâte, mais c regret.

Mais quand le mari revint, la femme d'un certain barbier, ouse de sa beauté, alla au devant de lui et lui dit : « Heux ceux qui possèdent des trésors ! En votre absence, un re homme a porté votre joyau le plus précieux. » Le mari, liant de jalousie, entra chez lui et questionna sa femme. elle lui dit : « C'est vrai, mais écoute » ; et elle lui conta te l'histoire. Mais il ne voulut point la croire. Elle étendit main au-dessus du feu et dit : « Je prends le feu à témoin e je ne t'ai jamais été infidèle un seul instant, même en pen-. »

Le feu s'éleva et une flamme brillante effleura le plafond, et ux langues de feu sortirent et embrassèrent cette sainte, une la bouche et l'autre sur le cœur. Mais, aveuglé de jalousie de rage, le mari dit: « C'est là de l'imposture. » Et prenant n épée, il dit à sa femme : « Suis-moi. » Et elle répondit : Comme il vous plaira, Seigneur. » Il l'entraîna dans la forêt, la ligota à un arbre et lui coupa les mains, les pieds, le nez les seins, s'en alla, l'abandonnant. Et après quelque temps, e mourut seule dans la forêt, de froid, de douleur et d'éisement. Mais le Kshatria apprit ce qu'il avait provoqué. E ein de rage et de désespoir, il s'en fut chez le mari et lui dit :) insensé, sache que tu as assassiné une sainte; et si je savais que la vie te sera dorénavant une punition plus terble qu'aucune mort, je te tuerais sur le champ. Mais puis'il en est ainsi, vis et puisse ta faute te faire mourir sans s. »

Le mari, apprenant alors la vérité, et découvrant la vilenie et mensonge de la femme du barbier, fut saisi de remords. Et il abandonna le monde, et alla au bord du Gange expier n crime.

Et le Kshatria se tua avec son sabre.

— Et maintenant dites-moi, Princesse, pourquoi le sort ffige-t-il aux innocents des châtiments si terribles (1) ?

Et Rasakosha sa tut. La Princesse dit alors :

(1) A cette question terrifiante qui a intrigué les sages de toutes les époques, la rincesse répond aussi [illegible] d'autres.

« La délivrance peut être obtenue par d'autres que par ce
q ui en sont dignes. Et comment l'or peut-il (1) être éprou
si ce n'est par le feu? Ah! Suvarnashila résista à l'épreuve
prouva sa nature, et, sans aucun doute, elle est récompens
Car la mort elle-même est chose moins certaine que les con
quences de nos actions, fussent-elles des plus minimes.

Alors une voix (2) tomba du ciel et dit :

— Tu as bien dit, mon enfant !

Et la Princesse se leva et sortit, regardant le Roi avec
yeux brillants ; et le cœur du Roi la suivit. Et le Roi et Ra
kosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

VI• JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique la Princesse ait de nouveau répond
ta question, et que maintenant cinq jours soient perdus, je tep
donne de tout cœur pour cette larme qui brillait dans ses yeu
tandis qu'elle s'éloignait. Oh ! ce fut comme une goutte
rosée sur la fleur épanouie d'un lotus bleu. Et sans dou
n'était ce portrait, la vie me manquerait avant l'aurore.

Et il passa la nuit dans un état de stupeur, contemplant
portrait de sa maîtresse.

Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi, et passa
longues heures du jour sans difficulté, grâce à Rasakosha et
jardin. Et quand enfin le soleil se coucha, ils se dirigèrc
de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Pri
cesse, vêtue d'une jupe couleur de sang et d'un gorgeret or
d'opale, assise sur son trône, parée de sa couronne et de to
ses ornements. Et elle semblait chercher le Roi, quand il e
tra ; et le Roi s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné p
le charme de sa beauté. Rasakosha s'avança alors et, debo
devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y a avait trois Reines d'une beauté si inde
criptible, qu'un soir, à la lumière de la Lune, il était impos
ble de décider laquelle des quatre était vraiment l'astre.
une nuit, pendant la saison chaude, le Roi dormait sur

(1) Allusion au nom de Suvarnashila qui signifie « aussi pure que l'or ».
(2) Ceci est un phénomène fréquent dans les contes hindous et son appariti
dans l'*Ane d'or* d'Apulée prouve sans aucun doute que cette histoire est ori
naire de l'Inde.

rasse de son palais, en compagnie de ses Reines. Il s'éveilla dis qu'elles sommeillaient. Et, debout au clair de lune, il jissa son regard sur ses Reines endormies. Et il se dit : lombien variée est la forme que revêt la beauté féminine ! is je me demande laquelle de mes Reines est la plus belle, trois? » Il alla de l'une à l'autre, les observant attentivement. l'une des Reines reposait sur le dos, dans la lumière de la e, un bras au-dessus de la tête, un sein découvert et, de ps à autre, une légère brise agitait et soulevait son vête- nt en l'entr'ouvrant. Et une autre reposait à l'ombre d'un llis qui dessinait sur son corps des raies alternées d'ombre et lumière, pareilles à des courbes d'ébène et d'ivoire. Et la isième reposait tout à fait dans l'ombre ; seul, un rayon lumière tombait délicatement sur la conque de son oreille nue. Et le roi alla de l'une à l'autre toute la nuit, réfléchis- nt à cette difficulté, s'imaginant, avant d'arriver à une autre, e chacune des Reines était la plus belle. Et le soleil se leva nt qu'il ait pu en décider. Puis, lorsqu'après avoir accom- les rites quotidiens il allait s'asseoir sur son trône, son emier ministre, nommé Mayanetri (1), lui dit : « Oh ! Seigneur, urquoi vos yeux royaux sont-ils rougis par les veilles ? » Et Roi répondit : « Mayanetri, il me vint à l'esprit, la nuit rnière, la question suivante : De mes trois reines, quelle est plus belle? Et dans ma perplexité, je ne pus dormir, et intenant même je suis incapable de résoudre ce problème. » Mayanetri dit alors : « O Roi, sois heureux de posséder s Reines entre lesquelles il n'y ait aucune différence de beauté aucun sujet de jalousie. La vaine curiosité détruit le calme l'esprit et entraîne la mort. »

Mais le Roi dit : « Je suis déterminé, quel qu'en soit le prix, résoudre ce problème. »

Et voyant que le cœur du Roi s'acharnait à ce sujet, Maya- tri lui dit : « Roi, les ministres sont comme des cavaliers : cheval qu'ils ne peuvent dompter, ils doivent en tout cas le ider ; autrement il en adviendrait du mal pour les deux. uisqu'il vous est absolument nécessaire de décider laquelle entre nos Reines est la plus belle, écoutez-moi. Récemment, est arrivé dans notre capitale un jeune Brahmane, dissolu,

(1) Maître de diplomatie.

appelé Kantigraha (1), qui est renommé dans les trois mond comme un expert de la beauté féminine. Envoyez-le cherch montrez-lui les Reines, et il vous dira certainement laque est la plus belle. Car un cygne ne peut avec plus de soin sép rer le lait de l'eau (2) qu'il ne peut distinguer les nuances de beauté. »

Le Roi, fort satisfait, fit, en conséquence, venir Kantigra et, tandis qu'ils étaient en train de converser, le Roi fit pass successivement les trois Reines dans la salle. Et quand première Reine passa, le Brahmane semblait être cloué au so et quand la seconde Reine passa, il trembla légèrement ; quand la troisième Reine passa, il changea de couleur. quand elles furent parties, le Roi dit : « Brahmane, dis-m (car tu es un connaisseur) laquelle de mes Reines est la pl belle ? »

Kantigraha pensa : « Si je le dis au Roi, je puis lui d plaire, en négligeant sa favorite ; bien plus, les deux autr Reines l'apprendront sûrement et me feront empoisonner. Il s'inclina alors et dit : « Roi, il me faut du temps pour déc der ; donnez-moi jusqu'à demain. » Et le Roi le congédia Kantigraha s'en alla au plus vite, ayant l'intention de quitt la ville avant la tombée de la nuit; mais avec regrets pourtan car il se disait : « Je donnerais beaucoup pour posséder l'un de ces Brahmanes. »

Mais Mayanetri, qui pouvait lire au fond des cœurs, d'apr des signes extérieurs, dit au Roi : « Seigneur, ce Brahma veut se dérober, car il a peur ; il essaiera probablement d quitter la ville avant la nuit. Mais je puis vous dire ce qu faut faire pour découvrir quelle est son opinion ».

Et le Roi agit selon le conseil de son ministre et, découvra laquelle de ses reines était la plus belle, il la préféra. Si bie que les deux autres, jalouses, l'empoisonnèrent ; et le Ro l'apprenant, les mit à mort. Ainsi, par sa curiosité, il perd toutes ses Reines, comme l'avait prédit Mayanetri.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, que fit le Roi pou découvrir l'opinion de Kantigraha ?

(1) Signifiant à la fois un connaisseur et un friand de la beauté, avec allusion Rahu qui produit les éclipses en dévorant la Lune.

(2) Pouvoir fabuleux attribué aux cygnes dans la poésie sanscrite, et auquel il fait allusion.

Et Rasakosha se tut.

La Princesse dit alors :

— Pas n'était besoin de faire quoi que ce soit. La troisième ne était la plus belle, car la beauté de la première étonna Brahmane, celle de la seconde le frappa de révérence, mais e de la troisième lui toucha le cœur. Pourtant Mayanetri lut s'en assurer; et, connaissant le caractère de Kantigraha, ni fit envoyer par le Roi de fausses lettres, une de chaque ine, feignant l'amour, fixant un rendez-vous, mais toutes à même heure. Il supposait, naturellement, que Kantigraha irait z la Reine qu'il jugeait la plus belle, et serait pris par les des que le Roi aurait placés là pour veiller. Car les actions hommes sont des indications plus sûres de ce qui se passe ns leur cœur que leurs paroles.

Et quand la Reine eut parlé, elle se leva et sortit, regardant c regret le Roi, dont le cœur la suivit. Mais le Roi et sakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

VII^e JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique la Princesse se soit encore jouée de , et que maintenant six jours soient perdus, je te pardonne, ton histoire a fourni à ma bien-aimée l'occasion de faire euve de son extraordinaire intelligence. Oh ! elle a l'âme de ihaspati dans un corps de femme. Mais mon cœur a été turé par le regret que montrait son regard, tandis qu'elle loignait. Et même avec le portrait, je ne puis comprendre mment je vais endurer cette période de séparation ».

Il passa la nuit sans repos, contemplant le portrait. Et and le soleil se leva, le Roi se leva aussi, et réussit à passer journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin. Et quand le leil se coucha, ils de dirigèrent se nouveau vers la salle udience. Et là, ils virent la Princesse vêtue d'une jupe cou- r d'azur et d'un gorgeret orné de cristal, assise sur son ône, parée de sa couronne et de tous ses ornements. Et elle upira en apercevant le Roi, qui s'affaissa sur un lit de re- s, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Rasakosha vança alors, et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse (1), il y avait une fois un fripon qui avait perdu

1) S'il est un lecteur qui trouve que j'aurais dû omettre cette histoire, ou y faire

tout son bien en jouant avec d'autres fripons pareils à lui, qui était devenu ascète pour avoir un gagne-pain, en feignant la piété. Alors, il se couvrit le corps de cendres, noua ses cheveux en une touffe, se vêtit d'une loque jaune, mit un collier d'os et, avec un rosaire, erra çà et là dans le monde, mendiant et affectant, aussitôt qu'on le regardait, un acétisme mensonger.

Et un jour, tandis qu'il était assis au bord de la route, la fille du Roi passa sur un éléphant, et le vent souleva le rideau de son hadah, la dévoilant aux yeux du fourbe. Et il fut enflammé de la fièvre d'un si violent désir, qu'il poussa une exclamation et s'écria : « Le but de ma naissance est d'obtenir cette beauté. Mais comment cela peut-il se faire? » Après avoir profondément médité sur ce sujet pendant quelque temps, il alla vers un grand arbre, juste en dehors du palais et, comme une chauve-souris (1), s'y suspendit la tête en bas. Et il demeura ainsi pendant des heures, marmottant des prières. Et il fit cela tous les jours, si bien que les gens venaient en foule pour le voir. Et il fut dit au Roi qu'un ascète réputé était venu, et qu'il faisait pénitence dans un arbre, en face de son palais. Le Roi alors, enchanté et se trouvant très fortuné, alla le regarder; et de son arbre, l'ascète le bénit, la tête en bas. Alors le roi fut ravi, et envoya de la nourriture et d'autres offrandes au fripon.

Il arriva qu'un jour, la fille du roi, dont le nom était Hasamurti (2), vint à passer sur son éléphant et vit l'ascète suspendu à l'arbre comme une chauve-souris. Et ce spectacle l'amusa tellement, qu'elle se prit à rire bien haut, et l'ascète l'entendit, et, descendant de l'arbre, il alla trouver le Roi. Et, ayant pénétré jusqu'à lui, il lui dit : « O roi, votre fille s'est moquée de moi, et a troublé ainsi mes dévotions dans l'arbre. Autrefois, de nombreux et grands sages, irrités par le dédain ou la négligence, ont maudit les offenseurs et leur ont infligé de terribles punitions. Mais je suis patient, et j'épargnerai votre fille. Néanmoins, je suis sur le point de jeter un sort à

des coupures, je ne puis répondre que ceci : « Je souhaite à tous les partisans de la censure de ne pas avoir un sort plus terrible que celui de l'ascète dans l'histoire. »

(1) L'histoire se renouvelle. M. Rousselet, qui voyagea dans l'Inde vers 1860, mentionne dans son « Inde des Rajahs » un cas semblable. Il vit un saint homme, en Rajpoutana, qui s'était suspendu à l'arbre comme un jambon.

(2) C'est-à-dire « le rire incarné ».

tre royaume, de façon à ce qu'il ne tombe plus une goutte pluie pendant vingt ans. »

Le Roi était un simple d'esprit et, quand il eut entendu cela, en fut terriblement alarmé, et il supplia l'ascète si sérieuse-ent que ce fripon, prétendant être apaisé, dit : « Eh bien, ur cette fois-ci, je vais abandonner le dessein de maudire tre royaume. Mais, prenez garde : que cet incident ne se re-uvelle plus. » Alors, il retourna à son arbre, et le Roi répri-anda sa fille dans l'intimité.

Mais le lendemain même, la fille du Roi passa de nouveau vant l'arbre et, voyant l'ascète suspendu, malgré les pro-sses faites à son père, l'hilarité la saisit de nouveau, et elle plus fort et plus longtemps que la première fois. L'ascète tourna donc auprès du Roi, qui, pâle d'effroi, parvint avec fficulté et avec les plus plates excuses à apaiser sa fureur. il retourna à son arbre, et de nouveau le Roi réprimanda fille, qui promit de ne plus jamais l'offenser. Alors, pendant ux jours, on vit Hasamurti aller et venir par une autre route, ur éviter l'occasion d'offenser l'ascète. Mais au troisième ur, par oubli, elle passa de nouveau devant l'arbre et le vit spendu. Et subitement, comme inspirée par Shiva (1) lui-ème, elle partit d'un éclat de rire qui se prolongea comme elle était folle, même après qu'elle fut rentrée dans le palais. scète descendit de son arbre et alla auprès du Roi, et dit : Roi, assurément votre royaume est condamné, et votre e est possédée par un malin esprit. Car elle s'est encore mo-ée de moi, et bien plus que la première fois, et a retardé si les années de ma délivrance, en troublant mes médita-ns. C'est pourquoi préparez-vous à souffrir des excès de ma ngeance. » Et le Roi, alors, à bout de force : « Saint homme, y aurait-il vraiment aucun remède ? » L'ascète répondit : Dois-je donc être troublé dans mes dévotions? Non, il n'y a int de remède, votre fille est évidemment incurable. » Mais Roi reprit : « Ne peut-on rien faire pour la guérir? Ne con-issez-vous point de puissant charme pour triompher du l? »

Le fripon alors, intérieurement ravi, dit : « Eh bien, je

1) Atihasa « rire bruyant ». C'est un des noms de Shiva. Kalidasa (dans son *age*) compare les pics neigeux du Mont Kailas au rire de Shiva « roulé en le ». (Notez que, dans la poésie sanscrite, le rire est toujours blanc.)

ferai ceci par pitié pour vous. Je vais voir votre fille et pratiquer des incantations sur elle. Et si je puis chasser le mauvais esprit du rire importun qui la possède, tant mieux; sinon, il ne demeurera que la malédiction. »

Alors le Roi l'amena aux appartements de sa fille et dit à celle-ci : « Ma fille, votre rire incessant trouble le saint homme dans ses dévotions. Et maintenant, il est venu par pure pitié, pour exorciser ce démon du rire qui vous possède; autrement, mon royaume, maudit par lui, périra faute de pluie. » L'ascète dit alors : « Que tout le monde s'éloigne, et laissez-moi en particulier avec la fille du Roi. »

Mais le Roi prit l'ascète à part et lui dit : « Seigneur, ma fille ne peut rester seule avec aucun homme. » Et l'ascète répondit alors : « Ne craignez rien quant à moi. Je ne suis plus un homme, depuis bien des années; j'ai sacrifié ma virilité à celle qui habite le Mont Vindhya (1). »

Mais Hasamurti l'entendit et se dit : « Mon père est simple d'esprit et, sans aucun doute, cet homme a quelque dessein contre mon honneur. Il verra que je puis faire autre chose que rire. »

Et alors elle dit à son père : « Ne craignez rien, c'est un saint homme. »

Mais, secrètement, elle dit à ses suivantes de se tenir prêtes dans la chambre voisine. Quand l'ascète se trouva seul avec la fille du Roi, sa vile passion se réveilla à un tel degré qu'il pouvait à peine se contenir. Néanmoins, il traça un cercle d'une main tremblante et, y plaçant la fille du Roi, il marmotta pendant quelque temps, et dit alors : « Mon enfant, le ciel seul doit vous servir de vêtement (2), ou le charme faillira. Quittez vos habits. »

Mais Hasamurti répondit : « Seigneur vénéré, cela est impossible. » Il la saisit alors. Mais elle frappa des mains et ses suivantes accoururent, et le saisirent. Elle dit alors : « Regardez cet ascète, et voyez s'il est un homme, oui ou non. » Et elles obéirent, et dirent en riant : « Madame, il est bel et bien un homme ! »

Et Hasamurti dit : « Prenez ce couteau et privez-le de sa

(1) *Spado factus sum*. L' « habitante » est Parvati ou Dourga, l'autre moitié de Shiva au sens absolu du mot.

(2) Digambara, c'est-à-dire vous devez être tout à fait nue, ou à l'état de nature.

irilité. » Et ce qu'elle ordonna fut fait. Hasamurti lui dit lors : « Maintenant partez, car l'incantation est terminée, et, i vous le voulez, plaignez-vous au Roi, mon Père. J'ai des reuves pour vous condamner. »

Les suivantes libérèrent l'ascète. Mais à peine l'eurent-elles âché qu'il se mit à rire, et continua de rire jusqu'à ce qu'il ût rejoint le Roi. Et il dit : « O roi, ne m'arrêtez point, nous vons exécuté avec succès les incantations et, voyez, j'ai ttrapé le démon du rire et je l'emporte avec moi. » Et il partit n riant, la mort dans l'âme.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, pourquoi cet ascète ait-il ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse, fronçant alors légèrement les sourcils, répondit :

— Il rit dans la couardise de son âme, tout à la joie d'avoir échappé à ces suivantes, comme aux griffes de la mort, ne comptant pour rien l'échec de son projet et la perte de sa virilité, puisqu'on avait préservé sa vie. Car les lâches considèrent la perte de la vie comme le plus grand des maux ; mais les âmes élevées l'estiment comme l'un des moindres, et préfèrent mille fois la perdre plutôt que de renoncer à l'idéal qu'elles poursuivent.

Et quand elle eut dit cela, la Princesse regarda significativement le Roi, se leva, et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

VIIIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique ma bien-aimée ait répondu à la question et que sept de mes journées se soient déjà écoulées, je pardonne, non seulement pour son froncement de sourcils — il! il se jouait sur son visage comme les sombres rides à la surface d'un lac, — mais encore plus pour le sens de ses paroles. Car, assurément, elle voulait encourager ma cour. Oh! c'est un phénix de sagesse, et c'est justement sa sagesse qui la rend inaccessible. Le portrait même suffit à peine pour faire vivre son âme durant ces longues heures de séparation.

Et ainsi, il passa la nuit dans un état d'agitation, contemplant le portrait. Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi et

passa tant bien que mal la journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin.

Puis quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse vêtue d'une jupe couleur de safran et d'un gorgeret orné d'es carboucles, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et elle sourit au Roi comme il entrait, et aus sitôt il s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Rasakosha s'avança alors et, debou devant elle, commença de nouveau :

« Princesse, jadis vivait dans un certain pays un propriétaire brahmane, fort stupide, qui par inadvertance commit un péché mortel, et son conseiller spirituel lui dit que sa faute ne pouvait être effacée et son péché expié, qu'en passant le reste de sa vie à se baigner au bord du Gange.

Il transmit donc à son fils tous ses biens et partit, avec son bol et son bâton, en pèlerinage vers le Gange. Et après avoir voyagé pendant quelques jours, il arriva au bord d'un petit ruisseau de montagne dont les eaux durant l'été étaient entièrement à sec. Et il se dit : « Sans aucun doute, c'est le Gange sacré. » Il se fixa donc sur les bords de cette rivière, se baignant chaque jour dans le peu d'eau qu'il trouvait. Et ainsi il demeura là cinq années. Puis un jour, il passa par ce chemin un ascète Pashupata (1), et il dit au Brahmane : « Mon fils que fais-tu ici? » — « Révérend Père, je fais pénitence sur les bords du Gange pour expier une faute. » L'ascète dit alors : « Qu'a donc cette misérable flaque d'eau de commun avec le Gange ? » Et le Brahamne dit : « Ceci n'est donc point le Gange ? » Et l'ascète lui rit au visage et dit : « Vraiment vieux comme je le suis, je ne pensais guère que pareille sottise pût exister ! Pauvre homme, qui t'a trompé? Le Gange est à des centaines de lieues d'ici, et il ne ressemble pas plus ce misérable ruisseau que le Mont Méru à une fourmilière. » Le Brahmane dit alors : « Révérend Père, je vous suis bien obligé » ; et, prenant son bol et son bâton, il s'en alla jusqu'à ce qu'il arrivât à une large rivière. Il se réjouit beaucoup, disant : « Ceci doit être le Gange sacré. » Il s'installa donc sur la grève, et y demeura cinq ans, se baignant tous les jours dans

(1) Disciple particulier de Shiva.

ses eaux. Et un jour, il passa par ce chemin, un Kapalika (1), qui lui demanda : « Pourquoi demeures-tu ici, gaspillant un temps précieux auprès d'une rivière insignifiante, dépourvue de sainteté, au lieu d'aller au Gange ? » Le Brahmane fut confondu et dit : « Ce n'est donc point le Gange ? » Le Kapalika lui répondit alors : « Ceci le Gange ! Un chacal est-il un lion, ou un Chandala (2) un Brahmane ? Tu rêves ! »

Le Brahmane dit alors avec regret : « Digne Kapalika, je vous suis reconnaissant. Heureuse fut notre rencontre ! » Et prenant son bol et son bâton, il arriva enfin à la Narmada pensant : « Ici, enfin, est le Gange sacré. » Il était radieux et demeura sur ses rives pendant cinq années, se baignant quotidiennement dans ses eaux.

Mais un jour il aperçut, tout près sur la rive, un pèlerin comme lui qui jetait des fleurs dans la rivière et l'invoquait par son nom. Il alla auprès de lui et demanda : « Pèlerin, quel est le nom de cette rivière ? » Et le pèlerin répondit : « Est-il possible que tu ne connaisses point la sainte Narmada ? » Et le Brahmane soupira alors profondément et dit : « Pèlerin, vous m'avez ouvert les yeux. » Et il prit son bol et son bâton et continua sa route.

Mais il était maintenant très vieux et très faible, et cette longue pénitence avait affaibli son corps et épuisé ses forces. Et tandis que, fatigué, il marchait dans la chaleur du jour, sur le sol brûlant, le soleil tombant sur sa tête, comme la foudre d'Indra, le frappa de fièvre. Et pourtant il rassembla ses forces et continua à lutter, s'affaiblissant de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant aller plus loin, il tomba et s'étendit mourant sur le sol.

Mais, rassemblant toute son énergie avec un dernier et suprême effort, il se traîna jusque sur une colline, devant lui. Hélas ! là-bas coulait au loin le Gange majestueux, avec un nombre infini de pèlerins, faisant pénitence sur ses rives et se baignant dans son courant. Et dans son agonie il s'écria : « O rivière du Gange, ma mère, hélas ! hélas ! je t'ai cherchée toute ma vie, et maintenant, je meurs ici impuissant, en face de toi ! » Son cœur se brisa, et il ne put jamais atteindre ses

(1) Une autre secte des adorateurs de Shiva.
(2) La plus basse de toutes les castes, synonyme de tout ce qui est vil et impur comme « le chien juif » du moyen âge.

rives. Mais quand il parvint dans l'autre monde, Yama dit Chitragupta (1) : « Qu'y a-t-il contre lui ? » Et Chitragupt dit : « Je trouve contre lui un terrible péché, mais qu'il a ex pié par quinze années de pénitence au bord du Gange. » L Brahmane fut alors étonné et dit : « Seigneur, vous vou trompez, jamais je n'ai atteint le Gange. » Et Yama sourit.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, que signifiait le sou rire de Yama ?

Et Rasakosha se tut. Alors la Princesse dit :

— Yama est juste, et ne peut faire erreur, et Chitragupta n peut être trompé. Mais qu'est-ce que tout l'univers, sinon un illusion? Et de même qu'une pénitence, accomplie sur les bords mêmes du Gange avec de mauvaises pensées ne serait poin une vraie pénitence, de même la pénitence de ce pauvre e simple Brahmane, accomplie avec la conviction qu'il avai atteint le Gange, peut compter pour l'Etre Suprême comme vraiment accomplie. Car les hommes jugent d'après le témoi gnage trompeur des sens, mais les dieux jugent par le cœur.

Et quand la Princesse eut dit cela, elle se leva et sortit en souriant au Roi, dont le cœur la suivit. Et le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

IXe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, la Princesse est de nouveau victorieuse et maintenant huit jours sont écoulés. Cependant, grâce au sou rire qu'elle m'adressa en nous quittant, je te pardonne. Oh! il éclaira mon âme comme l'éblouissante blancheur d'un cygne royal, illuminé par le soleil sur le lac Manasa. Hélas ! le por trait même pourra à peine m'aider à vivre jusqu'au matin.

Et le Roi passa la nuit dans un état de perplexité, fixant avec tristesse le portrait. Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi et il passa la longue journée avec l'aide de Rasa kosha et du jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se diri gèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe purpurine et d'un gorgeret d'or bruni, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous

(1) Yama est le juge des morts et Chitragupta est son greffier, qui note toutes les actions de l'homme.

ses bijoux. Et elle regarda avec joie le Roi, qui s'affaissa su un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté Rasakosha s'avança alors et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois dans une ville un riche marchand qui possédait une très belle femme, et il tenait plus à elle qu'à la prunelle de ses yeux. Mais elle était de mœurs légères et marchait en une voie d'indépendance (1). Elle suivait les autres hommes du regard, et, devant la tentation, sa vertu était comme un brin d'herbe dans un embrasement de forêt. Et à cause de son grand amour pour elle, le marchand lui pardonnait toutes ses fautes, et elle l'en méprisait et s'en détachait d'autant plus. Et, un jour, regardant par la fenêtre, elle vit dans la rue un jeune et beau Rajpoute. Et éprise de passion, elle quitta aussitôt son mari et son foyer et se sauva avec le jeune homme. Mais quand il découvrit qu'elle était partie, son mari, le marchand, faillit mourir de désespoir. Mais la pensée qu'elle reviendrait un jour le soutenait. L'espoir seul retient en ce monde ceux que la séparation a rendus misérables.

Toutefois, du jour où elle l'avait quitté, toutes les autres choses devinrent haïssables à ses yeux. Et, négligeant son commerce, il tomba dans la misère et devint un objet de mépris et de risée pour ses amis ; et, laissant toute occupation et tout plaisir, il demeurait seul dans sa maison vide, ayant dans le cœur, jour et nuit, l'image de son épouse fugitive. Et ainsi il vécut trois années, dont chaque heure lui semblait dans la profondeur de son désespoir aussi longue qu'un Kalpa (2). Mais, elle, après avoir vécu quelque temps avec ce Rajpoute, s'en fatigua et le délaissa pour un second amant. Et elle le délaissa de nouveau pour un troisième, voletant de l'un à l'autre, comme une abeille de fleur en fleur. Et il arriva qu'une nuit, tandis qu'elle était avec le fils d'un marchand, celui-ci, dans la nouvelle ardeur de son admiration pour sa beauté, se pencha tout à coup pour baiser son pied. Mais, n'étant point prévenue de son intention, elle retira brusquement son pied, qui s'accrocha au bijou d'une boucle d'oreille du jeune homme et fut

(1) Une femme indépendante est, en sanscrit, le synonyme de courtisane.
(2) Période de temps fabuleuse et incalculable. (T.)

blessé. Et même quand la plaie fut guérie, la cicatrice demeura

Et un jour, trois ans après, son époux, le marchand, assi tout seul dans sa maison abandonnée, contemplait avec le yeux du cœur (1) l'image de sa femme, lorsqu'on frappa à l porte. Comme tous ses serviteurs l'avaient quitté depuis long temps, car il n'avait point d'argent à leur donner, il alla ouvri la porte lui-même. Et quand il l'eut ouverte, il regarda. Et là devant lui, se trouvait sa femme. Elle était épuisée et vieille, e la fleur de sa beauté était fanée, et elle était vêtue de haillon et couverte de la poussière du voyage. Et elle regarda so mari avec des yeux obscurcis par les larmes, la honte, la crainte et elle s'appuya contre la porte, exténuée de faim, de soif e de fatigue. Mais quand il la vit, son cœur s'arrêta, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et il poussa un cri d'étonnement et d joie, et la prenant dans ses bras il la porta à l'intérieur, et l déposa sur le lit qu'elle avait abandonné et déshonoré ; et i chercha de la nourriture et de l'eau, titubant dans le transport de sa joie ; il lava la poussière qui la recouvrait, et calma son anxiété et sa crainte, et ranima son cœur, et ne murmura aucun reproche, mais la bénit pour son retour, tout en riant et pleurant, et ce fut comme si elle ne l'avait jamais quitté, même en rêve. Et, comme il la soignait avec amour, frictionnant tout son corps pour calmer sa fatigue, ses yeux virent la cicatrice de la blessure qu'avait faite sur son pied le fils du marchand. Et, la touchant du doigt, il lui dit avec un sourire de compassion : « Pauvre pied blessé, il a enfin trouvé un lieu de repos ! » Mais elle le regarda silencieusement avec de grands yeux, et subitement se mit à rire, et sur le champ son cœur se brisa, et elle mourut. Et lui, quand il s'aperçut qu'elle était morte, tomba sur le sol à ses pieds, et mourut aussi.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, pourquoi le cœur de cette femme se brisa-t-il ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— Il se brisa de douleur ; car, quand elle vit que son mari, en retour de sa mauvaise conduite, ne lui témoignait que de la bonté, et quand elle se souvint dans quelle circonstance son pied avait été blessé, le repentir l'envahit tout à coup et l'inonda,

(1) Smara signifie « amour » et aussi « mémoire ».

ainsi qu'une vague trop puissante, et son cœur se fendit et se brisa, et elle mourut.

Et quand elle eut parlé, la Princesse se leva et sortit lentement, regardant avec regret le Roi, dont le cœur la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

Xe JOURNÉE

Alors le Roi dit à Rasakosha :

— Mon ami, neuf jours déjà ont fui, et je commence à avoir peur ; et sûrement je ne te pardonnerai jamais, si je perds ma bien-aimée. Car elle me regarde maintenant non comme auparavant, mais avec bonté, comme si elle aussi ressentait l'angoisse de la séparation. C'est pourquoi songe maintenant à quelque habile question à laquelle elle ne puisse répondre, tandis qu'avec le portrait je vais m'efforcer jusqu'au matin d'empêcher mon âme de quitter mon corps.

Et le Roi passa la nuit dans un état d'hésitation, perplexe, fixant le portrait. Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi et passa la journée tant bien que mal, à l'aide de Rasakosha et du jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe étincelante de blancheur et d'un gorgeret orné d'améthystes, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Elle regarda le Roi et soupira longuement, et le Roi s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté.

Rasakosha s'avança alors et, debout devant elle, commença de nouveau :

« Princesse (1), jadis vivait dans un village un lutteur aux cheveux fauves, qui avait dans sa maison un favori. Et un jour, en rentrant, il s'aperçut qu'il était sorti. Alors il courut dans la rue à sa recherche. Et, voyant un homme assis au coin d'une rue, il lui demanda : « Avez-vous vu mon favori ? » L'homme répondit : « A-t-il un ruban autour du cou ? » — « Oui », dit le lutteur. Et l'homme dit alors : « Il est allé de ce côté. » Alors

(1) Le but de cette habile historiette est défloré par sa traduction. Elle doit obliger la Princesse à dire : « Un singe. » Mais elle est trop rusée. Les cheveux « fauves » signifie littéralement : « couleur de singe ».

le lutteur continua sa route en s'informant de nouveau. quelqu'un dit : « Je l'ai vu se tenant sur ses deux jambes, e sayant de grimper sur ce mur. » Et un autre dit : « Et moi, l'ai vu à quatre pattes rampant le long du mur. » Et un tro sième dit : « Et moi, je l'ai vu à trois pattes se grattant la tê avec la quatrième. » Et allant plus loin il rencontra un bla chisseur qui lui dit : « Il est venu par ici et a fait des grim ces à son portrait réfléchi dans l'eau. » Et allant encore pl loin, il rencontra un marchand de fruits qui dit : « Je l'ai v assis sous cet arbre arrachant les plumes à un corbeau ensa glanté (1), et je lui ai donné une poignée de noisettes. » Pu continuant sa route, il rencontra deux hommes qui causaie ensemble, il les interrogea et l'un dit : « Je l'ai vu avec u autre de son espèce, se cherchant les poux dans sa chevel re (2). Et un autre dit : « Quelle était la couleur de sa chev lure ? » Le lutteur répondit : « La même que la mienne. Alors, l'autre répondit : « Il est là-bas dans l'arbre se bala çant sur une branche. »

— Et maintenant, Princesse, dites-moi quelle sorte de cré ture était le favori du lutteur ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse sourit alors et dit :

— Ce n'était pas un singe, mais un enfant. Peut-être mêm son propre fils.

Et quand elle eut dit cela, elle se leva et sortit, comme ave difficulté, regardant avec reproches le Roi, dont le cœur suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leu appartements.

XIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique la Princesse ait été encore invincib et que dix jours se soient écoulés, je t'aurais pourtant par donné, si l'histoire d'aujourd'hui n'avais été si brève. Car peine était-elle commencée, qu'elle était déjà terminée. E non seulement mes délices ont pris fin, mais tel un homm

(1) Le calembour est intraduisible ; cela veut aussi dire « relevant ses boucle ensanglantées : » Kakapaksha.

(2) Ceci est le point critique. Les mots signifient aussi : « Quelle était la cast de l'enfant ? » Se chercher les poux, applique à un enfant, ne surprendra pas qu conque a été aux Indes.

altéré qui n'a pas bu à sa soif, je n'en ai point goûté assez pour me suffire jusqu'à ce que je revoie ma bien-aimée. Tâche du moins de prolonger les histoires, sans cela je suis perdu. Car il me faut encore endurer une autre nuit de séparation avec le faible secours du portrait, qui perd journellement de son pouvoir, comparé à l'original.

Et ainsi le Roi passa la nuit dans un état de terreur, fixant le portrait. Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi et passa péniblement la journée, avec l'assistance de Rasakosha et du jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse vêtue d'une jupe couleur d'émeraude et d'un gorgeret orné de pierres de lune, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Elle regarda tendrement le Roi, qui s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait jadis en un certain pays un roi. Et il avait un chapelain qui fut saisi d'une passion coupable pour la femme d'un autre homme. Et c'était une femme sans vertu, qui lui rendit son amour. Mais à cause de l'attention jalouse de son époux, ils ne pouvaient trouver une occasion de rendez-vous secrets. A la fin, se trouvant dans l'impossibilité de visiter lui-même sa bien-aimée, le prêtre adopta le procédé suivant. Il feignit d'avoir une grande amitié pour le mari et l'entoura d'égards. Et, étant un adepte du Yoga, il cultivait la bienveillance de celui-ci en manifestant son pouvoir surnaturel. Et un jour, il dit : « Je puis entrer dans le corps d'autres personnes, grâce à mon art. Et je puis vous faire faire de même, si vous en avez quelque envie. » Et ce mari insensé, ne percevant point ses intentions, y consentit de suite. Alors, le prêtre l'emmena une nuit au cimetière, et là, au moyen de charmes et de pouvoirs magiques, il fit si bien que tous deux abandonnèrent leurs corps. Mais à peine le mari eut-il quitté le sien, que le prêtre y entra lui-même. Et, sans perdre un instant, se réjouissant du succès de son stratagème, il s'enfuit au plus vite à la maison de sa bien-aimée, sous la forme de son mari. Mais l'époux, se trouvant privé de son propre corps, s'écria : « Hélas ! Je suis perdu. » Mais n'ayant d'autre res-

source, il fut malgré lui obligé d'entrer dans le corps d prêtre, qui gisait privé d'âme près de lui. Et il sortit lent ment du cimetière, plein de douleur. Mais le hasard voul que son esprit étant occupé par d'autres réflexions, ses pie le dirigèrent, pour ainsi dire de leur propre gré, vers la maiso du prêtre dont il occupait le corps.

Pendant ce temps, sa femme, consumée par la fièvre du dés et incapable de suporter plus longtemps la séparation, sais l'occasion que lui offrit l'absence de son mari, et comme un Abhisarika (1) s'en alla à la maison de son amoureux, le Brah mane. Et il advint que, quand le prêtre arriva à sa maison elle n'y était pas. Et il demeura là, toute la nuit, maudis sant son sort et dévoré d'impatience. Mais elle, de son côté arriva à la maison du prêtre, juste avant que son mari dan le corps du brahmane n'y arrivât aussi. Et quand il entra, il fu étonné d'y voir sa propre femme. Mais elle, ne le reconnaissan point, le prenant pour son amoureux, courut au-devant d lui et, jetant les bras autour de son cou, s'écria : « Enfin, j te possède! » Et ce mari insensé fut si ravi, car sa femme l traitait froidement depuis longtemps, qu'il en oublia tout dan la joie du moment et il demeura la nuit entière avec elle jouissant de la compagnie de sa propre femme.

Puis au matin, elle se leva de bonne heure, tandis qu'i sommeillait encore, et retourna secrètement à son foyer. Et l prêtre de son côté, las d'attendre et de fort mauvaise humeur quitta la maison avant qu'elle n'y arrivât et retourna chez lui Et quand il fut là, il vit, à son grand étonnement, le mar dans son propre corps, étendu endormi sur son lit. Alors i l'éveilla et dit avec colère : « Que faites-vous dans mon lit? Et le mari répondit : « En vous sauvant avec mon corps, qu vouliez-vous faire? » Le prêtre répliqua : « En voilà assez, j'a souffert les tortures de l'enfer dans votre abominable corps et j'ai bien envie de le brûler. » Et le mari tremblant de peu lui dit alors humblement : « Je n'avais point d'autre corps que le vôtre pour me vêtir et j'avais froid. Rendez-moi le mien et reprenez le vôtre aussi vite que possible. » Alors le prêtr l'amena au cimetière et, par son pouvoir magique, chacun pu quitter le corps qu'il occupait et rentrer de nouveau dans l

(1) Expression très usitée en poésie sanscrite pour « une femme qui va de so plein gré rejoindre son amant ».

en. Mais à peine le mari fut-il dans son corps, qu'il s'éveilla, our ainsi dire, comme d'un rêve et se souvint de tout. Il écria : « Misérable Brahmane, c'était vous que ma femme mbrassait ! » Mais le prêtre répondit : « Qu'ai-je eu à faire vec votre femme ? » Mais fou de rage, l'époux le saisit et le raîna jusque chez les gardes du roi.

Et il chercha sa femme et conta toute l'histoire au juge, et it : « Punissez ces coupables, car ils m'ont dérobé mon hon- neur. » Le prêtre dit alors : « Je n'ai point touché votre femme. » t elle dit : « Oh ! de quoi vous plaignez-vous, n'était-ce point ous que j'embrassais (1) ? »

Mais le juge, embarrassé, ne savait que répondre.

— Maintenant, Princesse, décidez pour lui.

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— Le Prêtre s'est montré un fripon et a eu de mauvaises ntentions, et cependant il ne tombe pas sous le coup de la loi, ar il n'a pu mettre son plan à exécution. Et si la femme a ommis une faute, elle l'a faite sous les yeux et avec le consen- ement de son époux qui a approuvé son acte. Mais le mari qui a eu si peu de contrôle sur ses passions qu'il a pu aider t encourager sa femme à souiller son propre honneur, sa- hant bien ce qui en était, ne mérite que dérision et mépris, étant l'artisan de son propre malheur. Que tous trois soient donc renvoyés impunis.

Et quand la princesse eut parlé, elle se leva et sortit avec regret, et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

XIIe JOURNÉE

Le Roi dit à Rasakosha :

— Mon ami, quoique j'entende à peine tes histoires, car la beauté de ma bien-aimée me tient sous le charme et me bou- che les oreilles, il me semble cependant que son intelligence est surhumaine. Car jusqu'ici, tu n'as pas encore réussi à l'em- barrasser. Et maintenant onze de mes jours se sont écoulés et il n'en reste plus que dix ! Jamais je ne te pardonnerai si je la perds. Car jour après jour, son regard devient plus doux, et

(2) La façon dont elle apprit cela n'est point claire, à moins qu'elle ne l'ait enten- du raconter au juge.

le moment de la séparation de plus en plus terrible, et l'influence du portrait de moins en moins efficace pour me calmer pendant son absence. Et il est douteux que je puisse vivre jusqu'à demain.

Et le Roi passa la nuit dans un état de malaise, fixant le portrait. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi et passa la journée avec difficulté, à l'aide de Rasakosha et du jardin. Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe couleur de rose et d'un gorgeret orné d'œil de chat (1) assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses ornements. Et elle se pencha avec empressement pour voir entrer le Roi, qui s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme da sa beauté. Alors Rasakosha s'avança, et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois un éléphant royal, chef d'un troupeau des bois. Et il s'élançait à travers la forêt comme la foudre d'Indra, et une sueur divine tombait en fleuves le long de ses puissantes tempes, tandis qu'il brisait les buissons et les arbrisseaux dans sa course. Et ensuite, après s'être diverti à cœur joie, pareil à une montagne, il marchait lentement à travers les clairières, suivi de son troupeau. Et, arrivant à une fourmilière, il y enfonça ses défenses et souleva la terre. Et, allant plus loin, il se reposa dans un étang, il baigna ses flancs de l'eau claire recueillie par sa trompe et, plongeant ses défenses dans le sable, il s'appuya contre un des « Rois de la Forêt » (2), se balançant de ci de là, les yeux fermés, ses larges oreilles dressées et sa trompe allongée. Et l'ivoire de ses défeuses se détachait sur son grand corps bleuâtre, comme une double rangée de cygnes blancs se détachant sur un sombre nuage. Mais entre temps, les fourmis étaient révolutionnées par la destruction de leur monticule, destruction où plusieurs milliers d'entre elles avaient péri. Et elles dirent : « Eh quoi ! ce coquin d'éléphant doit-il nous faire disparaître ? » Et elles décidèrent de lui envoyer des délégués pour lui demander réparation. Et elles choisirent sept des plus sages d'entre elles. Et les ambassadrices allèrent jusqu'au tronc du grand arbre,

(1) On ne sait au juste ce que *gomeda* signifie.
(2) C'est-à-dire un grand arbre.

ontre lequel était appuyé le Roi des éléphants, et y grimpèrent en file pour atteindre le niveau de son oreille. Là, elles délivrèrent leur message, disant: « O roi des éléphants, les fourmis nous ont envoyées vous demander réparation pour avoir causé la mort d'un grand nombre d'entre elles. Sinon, il n'y a point d'autre ressource que la guerre. »

Mais quand l'éléphant eut entendu cela, il les regarda du coin de l'œil et vit la file des fourmis sur le tronc de l'arbre. Et il se dit : « Voilà qui est plaisant ; que peuvent faire ces misérables petites fourmis, à nous autres éléphants ? » Et prenant de l'eau dans sa trompe, il l'envoya en jet contre elles et les détruisit. Mais quand les fourmis virent la destruction de leurs ambassadrices, elles devinrent furieuses. Et, attendant la nuit, elles surgirent de terre en myriades innombrables, tandis que les éléphants dormaient, et rongèrent la plante des pieds aux jeunes et aux vieux (1). Puis, quand, au matin, les éléphants commencèrent à s'éveiller, ils s'aperçurent que leurs pieds étaient endoloris, qu'ils pouvaient à peine s'en servir; trompetant de rage et de douleur, ils s'élancèrent à travers la forêt, détruisant les fourmilières. Mais ils ne pouvaient atteindre les fourmis qui disparaissaient sous terre, et plus ils couraient, plus leurs pieds les faisaient souffrir; et voyant que tous leurs efforts étaient vains, ils se rendirent; et, craignant pour l'avenir, ils résolurent de conclure la paix avec les fourmis; mais ne pouvant en trouver aucune, ils envoyèrent chercher une souris, qui alla sous terre porter leur message. Mais elles répondirent : « Nous ne ferons point la paix avec les éléphants, à moins qu'ils ne nous livrent leur roi, qui doit être puni pour avoir tué nos ambassadrices. » Alors la souris retourna chez les éléphants et leur rapporta ces paroles. Et, voyant qu'il n'y avait point d'autre issue, ils se soumirent. Alors le Roi des éléphants vint tout seul dans la forêt, les oreilles basses, pour se livrer aux fourmis. Et elles dirent au shami (2) : « Enchaîne cet être malfaisant, ou nous allons ronger tes racines et te détruire. » Et la plante grimpante jeta ses lianes autour de l'éléphant, et l'enchaîna si étroitement qu'il ne pouvait faire un mouvement. Alors les

(1) L'auteur savait probablement que les pieds des éléphants sont très sensibles à la douleur. Quant à savoir si les fourmis, blanches ou autres, peuvent les blesser, c'est au zoologiste à en décider.

(2) Plante grimpante, réputée dans la poésie pour son extraordinaire ténacité.

fourmis sortirent par myriades, et le couvrirent de terre jus qu'à ce qu'il ressemblât à une montagne. Et les vers rongè rent sa chair, et il ne resta que ses os et ses défenses. Et le fourmis purent vivre en paix dans la forêt, tandis que les élé phants choisirent un autre roi.

— Et maintenant, Princesse, dites-moi quelle est la mora le (1) de ce conte.

Et Rasakosha se tut. La Princesse réfléchit alors un instan et dit :

— Même unis, les faibles ne sont pas toujours aussi puis sants que le plus fort. Car un éléphant est toujours un élé phant, et une fourmi rien qu'une fourmi. La puissance du plus fort doit être évaluée d'après sa faiblesse. Car si les élé phants avaient su cela, ils auraient protégé leurs pieds, ils se seraient ri de tout ce que les fourmis auraient pu leur faire. Car même un seul éléphant est plus fort que toutes les four mis de l'univers (2).

Et quand la princesse eut parlé, elle se leva et sortit lente ment, regardant tristement le Roi dont le cœur la suivit. Mai le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

XIIIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, à moins que je ne sois aveuglé par l'amour et l'égoïsme, la Princesse montre de favorables dispositions à mon égard. Mais, hélas, douze de mes jours sont écoulés et neuf seulement me restent. Oh ! fais attention, de peur que tu ne me perdes ma bien-aimée. Et maintenant même le portrait ne m'apporte plus de soulagement, car, de jour en jour, il lui ressemble moins. Il me regarde avec mépris, mais elle avec tendresse. Et même avec lui, je ne sais comment je vais en durer la séparation jusqu'au matin.

Et le Roi passa la nuit dans un état de lassitude, fixant le portrait. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi, passant les longues heures du jour avec l'aide de Rasakosha et du jardin. Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse vêtue

(1) Littéralement : quelle est l'erreur de conduite (Nitidosha) dans ce conte.
(2) La réponse de la Princesse est très intelligente, et il y a peu de personnes qui l'auraient trouvée.

l'une jupe orangée et d'un gorgeret garni de rubis, assise sur on trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et ce ut comme si une ombre s'effaçait de son visage quand elle perçut le Roi, qui s'affaisa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Rasakosha s'avança alors et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Il y avait une fois un chef de caravane qui traversait le grand désert. Et, tandis qu'il avançait, il leva soudain la tête et vit devant lui, dans le lointain, les murs d'une grande cité avec un beau lac d'un bleu divin. Et il fut émerveillé, et, le cœur enflammé du désir de savourer les délices de ce lac et de cette cité, il pressa ses chameaux dans cette direction. Mais il ne put l'atteindre, et soudain tout disparut et il se trouva seul dans le désert, avec le soleil et le sable, sans eau et sans cité. Alors il dit : « Ceci est une chose extraordinaire. Pour rien au monde je n'aurais voulu perdre cette cité ! » Et ses serviteurs lui dirent : « Seigneur, ceci est une illusion : c'est un mirage, il n'y a point de cité ni d'eau. » Mais il ne voulut point les croire. Et demeurant où il était, dans le désert, il attendit jusqu'au lendemain. Et à la même heure, il revit tout cela. Il monta son chameau le plus leste et, pendant des heures, il poursuivit sa vision, loin dans le désert, sans pouvoir jamais l'atteindre. Et, comme avant, tout disparut. Alors il abandonna son voyage et campa dans le désert. Et, jour après jour, il poursuivait cette admirable cité avec son lac, sans jamais parvenir à l'approcher. Mais plus il la poursuivait, plus le désir de l'atteindre s'emparait de lui, si bien qu'à la fin il oublia toute autre chose au monde. Cependant, à cause de sa négligence, ses affaires périclitèrent. Et en apprenant sa façon d'agir, ses parents vinrent à lui dans le désert et lui dirent : Mais, que faites-vous donc, quelle folie s'est emparée de vous ? Ne savez-vous point que ceci est un mirage et que vous gaspillez votre temps à poursuivre des fantômes, tandis que vos richesses se dispersent ? » Mais il répondit : « Quelle est la valeur des mots, comparée au témoignage des yeux ? Ne vois-je point la cité et ses eaux, tout comme je vous vois ? Comment serait-ce une illusion ? » Les parents se mirent alors en colère et dirent : « Insensé, c'est un mirage ! » Mais il répondit : « Si ce n'est rien, comment puis-je le voir ? Expli-

quez-le-moi ! » Mais ils ne le purent, l'injurièrent, se rirent de lui, et partirent, le laissant seul dans le désert. Et il demeura là, dépensant tout son bien en achetant des chameaux et chaque jour poursuivant la cité jusqu'à ce qu'elle eût disparu. — Et il continua ainsi jusqu'à ce que ses richesses fussent épuisées ; et ses chameaux moururent, et lui-même fut perdu et mourut dans le désert, et le soleil blanchit ses os. Cette aventure fit le tour du pays, et les gens dirent : « Qu'y a-t-il d'étrange à cela? Le soleil du désert l'avait rendu fou. » Mais ses parents dirent : « La peste soit du fou ! Il nous a ruinés avec sa folie ! » Et un certain ascète entendit l'histoire et rit en lui-même, disant : « *Trachy*, *trishy*, *vashy*, *vishy* (1) : le pot de terre dit au pot de terre glaise : « Honte à toi, misérable terre ! »

— Et maintenant, Princesse, dites-moi que voulait dire cet ascète ?

« La Princesse dit alors :

« Les parents de ce conducteur de caravane blâmaient sa folie, car il prenait le mirage pour la réalité, ne sachant point qu'ils étaient eux-mêmes tout aussi fous de prendre ce monde et ses biens périssables pour la réalité, et de poursuivre comme lui des fantômes. C'est pourquoi ils ressemblaient au pot de terre injuriant d'autres pots en terre glaise, parce qu'ils sont faits d'argile.

Et quand la Princesse eut parlé, elle se leva et sortit lentement, regardant le Roi avec tristesse ; et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournerent dans leurs appartements.

Mis en anglais
d'après un manuscrit sanscrit par
F. W BAIN.

Traduit de l'anglais par BHARATI.

(*A suivre.*)

(1) J'ai à peine modifié la consonnance originale qui signifie : « La soif de l'illusion est le fléau de l'humanité. »

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Edmond Cazal : *Voluptés de guerre*, Edition française illustrée, 4 fr. — Henri Bachelin : *Le serviteur*, E. Flammarion, 3.50. — Abel Hermant : *Histoires héroïques de mon ami Jean*, E. Flammarion, 3.50. — Claire et Charles Géniaux : *Le Cyprès*. Pierre Lafitte, 3.50. — Francisque Parn : *En suivant la flamme*, Calmann-Lévy, 3.50. — René Le Cœur : *Loulou et Loulou*, Renaissance du Livre, 3.50. — Léon de Tinseau : *Le secret de Lady Marie*, Calmann-Lévy, 3.50. — Gaston Derys : *La mariée malgré elle*, Albin Michel, 3.50. — J.-Joseph Renaud et Eloi Alary : *Les doigts qui parlent*, Renaissance du livre, 3.50. — G. de la Fouchardière et Adolphe Brisger : *L'homme qui réveille les morts*, Albin Michel, 4.50. — Pierre Valdagne : *Le cœur serré*, E. Flammarion, 3.50. — Jean-H. Prat : *Trois histoires macédoniennes*, Figuière, 2 fr. — Georges Villemier et Lise Andella : *Fleurs de Printemps et feuilles d'Automne*, Renard, 0,60. — Alfred Machard et Poulbot : *Le Massacre des innocents*, Edition française illustrée.

Voluptés de guerre, par Edmond Cazal. Ils sont rares les jeunes hommes de lettres qui attendent dix ans avant d'oser publier leur première œuvre. Et celui-ci, pour avoir sagement *étudié*, pensé, réfléchi, avant de se lancer dans l'aventure du livre imprimé, tombe dans le drame effroyable de la guerre. Il faudrait lui en vouloir à cause de son titre : *Voluptés de guerre !...* Mais que ceux qui sont sans péché lui jettent la première pierre, car c'est un courage vraiment plus noble de clamer la force de la vie en pleine mort que d'attacher le petit grelot des hypocrites renoncements patriotiques aux histoires fausses que l'on se croit en droit d'inventer sur l'art de tuer. Edmond Cazal a fait la guerre, l'a vécue et vue en artiste et nous ne pouvons pas lui reprocher de l'avoir sentie, j'allais dire : frissonner à travers son tempérament d'écrivain sain et probe... *Voluptés de guerre !* Sont-elles si coupables, ces visions d'un vivant qui s'attarde un instant dans la contemplation du géranium sous les obus, du feu allumé sur la lisière du bois dont le sombre mystère contient peut-être le nid de mitrailleuses prêt à cracher ses balles, et son enivrement de la solitude, sa sévère joie de se deviner plus grand d'être plus seul, sa découverte des vulgaires sensations que la notation d'art épure, manger, boire, dormir, se comparer à un corps immobile et se dire : je suis ! Est-ce qu'il n'y a pas là une recherche de vérités éternelles qui, pour être trop près de nous, n'en sont pas moins réelles, nos seuls sincères documents, nos parchemins de la noblesse humaine, de son droit incontestable à la vie intégrale, à la vie naturelle, sans les odieuses complications de la sentimentalité névrosée ou les ambitions des faiseurs de royaumes qui perfection-

nent jusqu'à la religion le besoin de tuer? Edmond Cazal écrit larg
et clair. Jamais la pensée ne s'embrouille en guirlandes inutiles autou
de la branche qu'il courbe en fleurs ou en fruits vers nos appétits d
lecteurs. Il ira loin, je pense, parce qu'il va droit. La page la plus lourd
de son livre : *l'Ivresse de tuer*, est cependant irreprochable par s
parfaite connaissance de l'animal humain. Il est incapable de pous
ser son étude jusqu'au sadisme. Il a *subi*, il n'a pas voulu. Et c'est
sur cette page qu'il faudrait pencher ceux qui rêvent de victoires veu
geresses ou de peine du talion. L'homme : « homo homini lupus »
« est un animal par nature et par structure ». Peut-être pour l'ame-
liorer ou seulement chercher à faire dominer une qualité sur ses
défauts serait-il plus simple de le préserver de l'idée de carnage...
dès lors qu'il n'a plus une faim de loup a apaiser. Pour se rendre
compte de l'état d'âme d'un nouvel écrivain, il faut le juger dans sa
manière d'étudier l'amour. Il y a de belles et bonnes vérités dans les
lettres à la Parisienne qui veut connaître les idées sur l'amour en
campagne. Chaque fois qu'un penseur intelligent s'approchera de
la nature, il en verra, religieusement, sa perfection et ne cherchera
certainement pas à en tirer des gestes de brutalité capables de l'avilis-
ser. La boue n'est pas malsaine si on ne s'y complaît point. Et voic
la dernière page du livre des *Voluptés de guerre*, ces dernière-
lignes qui en sont à la fois son excuse et sa haute morale : « Mais
je vis!... pour tous les hommes qui vivent dans l'ardente joie de sa
lumière et de sa chaleur, cet été puisse-t-il être le dernier des étés où
l'on tue. » Ainsi soit-il, Edmond Cazal, et que vos *Voluptés de
guerre* vous soient pardonnées, vous qui ne les avez point aimées au-
trement que pour l'artistique analyse que vous en avez faite.

Le Serviteur, par Henri Bachelin. En s'intéressant à son père
le héros de ce livre a voulu accomplir l'acte le plus glorieux qu'un
homme puisse oser, au moins en littérature. Il a essayé de relever
jusqu'à la hauteur de la plus belle des institutions la nécessité de
servir. *Le Serviteur*, c'est un paysan qui n'a même pas la liberté du
paysan, petit cultivateur de son bien, il est à la fois l'ouvrier et le
domestique, mais, loin des grandes villes corrompues, cet ouvrier, ce
gage, ce servant représente le plus utile, sinon le meilleur des ci-
toyens français. Conscient de toutes ses menues responsabilités, il ne
se plaint jamais de l'humilité de sa situation, il fauche le pré, coupe
le bois et nettoie les étables avec le même sentiment de justice reli-
gieuse que l'on doit éprouver en servant une messe. Il sonne les
cloches aussi pour nous indiquer qu'il est, lui, l'humble citoyen du
village, le maître de l'heure. C'est avec une légion de ces citoyens-là
qu'on sonne l'heure de la délivrance d'une race quand on fait la
guerre. Tout ce qui touche aux travaux de la campagne, les moindres
corvées que l'on passe toujours sous silence parce qu'elles ne donnent

pas d'allures pittoresques à un paysage ou à un état d'âme, est décrit avec une minutie délicate qui met en relief des phrases exquises comme un travail de bijouterie. Lisez le passage où le bon serviteur compte ses poules... car il existe certains renards qui ont deux mains. Ce livre est le bréviaire de ce que l'on voudrait appeler l'homme naturel et c'est aussi le portrait de l'homme de bien. Rien n'en trouble la fin... c'est le soir d'un beau jour. Et de quel amour ce fils, revenu des villes, revenu de beaucoup de choses, entourera la chère mémoire à laquelle il consacre ce beau monument! Si la bonté peut naître d'un état de servitude lâche et cependant volontaire, que ce soit chez les gens du monde asservis à des rites imbéciles et souvent meurtriers des intelligences, chez les gens de lettres seulement soucieux de leurs arrivismes grotesques et de leurs médiocres situations où il y a plus d'apparences que de réalités, mais que ce bon serviteur soit le grand élu à l'heure du jugement où ce pauvre arrivera les bras chargés de présents inestimables, bien capables d'enrichir toute une postérité.

Histoires héroïques de mon ami Jean, par Abel Hermant. Le petit garçon d'un antiquaire, habitué à changer souvent son lit d'épaule, tantôt l'ancien berceau de Marie-Antoinette, tantôt celui du roi de Rome... finit par aller sur le grand lit dur du camp où son père est mort le temps venu de le venger. Le pauvre Jean, si pacifique et si doux que les regards d'une jeune fille le font rougir, s'en va comme les autres, faire tout son devoir avec toute sa bonne volonté... et il meurt obscurément, dans une rivière qui coule au bas d'un parc de château, pour avoir voulu jouer un moment loin de la guerre à se reposer dans une autre perfidie, celle de l'eau enjôleuse. Cela n'est pas héroïque, mais c'est d'une fatalité plus terrible encore, car ceux qui restent ont tant de peine à l'admettre. La mort est partout... seulement la guerre semble faire avancer tous les destins.

Le Cyprès, par Claire et Charles Geniaux. On ne croirait pas volontiers, sans l'affirmation symbolique de l'auteur, que ce cyprès, arbre toujours vert mais si rigidement funèbre, est le portrait d'une jeune fille très vivante, très pieuse, joyeusement vulgaire parfois, puisqu'elle risque des mots d'argot et qu'elle possède un nez légèrement retroussé. Cette jeune personne habite Tunis où la guerre vient la trouver et la force à comprendre la beauté, un peu brutale, d'un jeune chef arabe. Elle a le scrupule de l'aimer parce que sa race n'est pas encore, le croit-elle, l'égale de la sienne, et, comme il en meurt, elle restera toujours le cyprès, la palme ondoyante et funèbre de son tombeau. Un mort étant souvent plus puissant dans le souvenir d'une femme vierge que toute la vie.

En suivant la flamme, par Francisque Parn, journal de

guerre d'un jeune pacifiste qui, peu à peu, en vient à ne pas nier l'évidence, c'est-à-dire qu'il faut se défendre lorsqu'on vous attaque. On rencontre, dans cette histoire, tous les soldats, fils des vieux grognards de l'empire, qui, tout en réclamant, jurant et sacrant, accomplissent comme les plus grands guerriers, leurs grands-pères, des prodiges d'endurance et de valeur. Plus ça change, et plus c'est la même chose. Il conviendrait même de cultiver l'esprit d'opposition dans le Français comme on cultivait le laurier des apothéoses.

Loulou et Loulou, par René Le Cœur. La vie mondaine sur la plage. Le bon mari qui est aussi l'homme léger, parce que l'occasion est trop souvent mise à sa portée. Le fils tout entouré de coton de l'éducation des pères jésuites, plein de tact et de fines hypocrisies, la mère, un peu naïve, croyant que tout l'amour peut se reposer sur l'art d'une coiffure et des ajustements. Arrive l'aventurière qui prend le père et le fils au filet de sa chevelure rousse, et c'en est fini de la vie confortable quoique parfaitement monotone. Le ménage s'effondre. Le fils demeure le seul trahi, parce que le seul très honnête ou trop naïf, mais il prendra sa revanche, espérons-le.

Le secret de Lady Marie, par Léon de Tinseau. Marivaudage élégant sur un secret, puisque l'amour se prouve toujours et finit par donner son parfum, car il n'est pas de sacrifice sans une fumée d'encens. Marie, qui s'est éloignée, a fui dans la plus lointaine légation de Chine pour ne pas attiser une jalousie, se fera religieuse de Saint-Vincent de Paul, dernière façon d'aimer ceux qu'elle ne peut oublier en priant pour eux.

La mariée malgré elle, par Gaston Derys. Très, trop spirituelle histoire de deux viveurs, plus très jeunes, et d'une petite main vertueuse qui consent à jouer le rôle d'une belle madame légitime. Il y aurait, je pense, un excellent scénario de vaudeville à tirer de ce livre. J'aime assez la tirade contre l'art munichois-cubiste, avec ou sans couplets de revue.

Les doigts qui parlent, par J.-Joseph Renaud et Eloy Alary. Une histoire de cinéma qu'on aurait eu à cœur d'écrire correctement, avec de ci de là des descriptions des environs d'Avranches que l'on aurait du plaisir à trouver dans un roman de haute psychologie. Les doigts qui parlent sont ceux qui battent, à propos, le rappel de certaines phrases, selon les dispositions ponctuées de l'appareil Morse.

L'homme qui réveille les morts, par G. de la Fouchardière et Rodolphe Bringer. Où il est prouvé qu'il ne faut pas jeter dans un public non averti des héros, même authentifiés par des siècles de gloire. Parce qu'un héros c'est surtout un Monsieur qui prend possession du milieu et influe sur lui. Napoléon revenu dans notre monde bouleversé ne peut rien pour le sauver, parce que, juste-

ment, il est noyé par la paperasse du milieu. Quant à Mme de Sévigné, en marraine de lettres, elle est merveilleusement placée pour s'apercevoir... qu'on préfère la moindre livre de chocolat à ses élucubrations spirituelles. Amusant conte philosophique propre à dissiper tous les cafards.

Le cœur serré, par Pierre Valdagne. De jolis tableaux parisiens, légèrement embués de larmes comme d'un verni encore frais. Une correction de mise, une grande éducation de la phrase et toujours un brin du parfum en vogue pour tourner la difficulté. Je n'ai pas trouvé dans ce livre un récit que j'avais lu dans un journal où l'on voyait des gens s'en aller pêle-mêle devant l'invasion et un bébé mourant de soif. A un temps d'arrêt, un poilu paysan ramenait une vache et la trayait pour désaltérer le gosse. C'était d'un ton de sévérité extraordinaire... et on en avait, oui, *le cœur serré*.

Trois histoires macédoniennes, par Jean H. Prat. Un récit de désertion, d'une grande sobriété de ton et d'un effet très sincère. Henri Baudier, le déserteur, est admis dans un pauvre village, loin des tranchées et de toutes les calamités de la guerre; mais la guerre, épidémie mondiale, vient le retrouver au moment même où il y pense le moins et, au lieu de se marier, il tombe dans la mort, on le fusille pour avoir sauvé trois soldats français, ses frères, qu'il fuyait en désertant. Des détails de vie rurale sont saisissants de réalité saine. Ce Baudier pense et parle peu, mais sa candeur, sa droiture lui font pardonner son acte de révolte d'un moment de souffrance exaspérée. Si proche de la vraie nature, un être est encore meilleur d'être plus animal.

Fleurs de printemps et feuilles d'automne, par Georges Villemier et Lise Andella. Un conte du moyen âge... Un page, un châtelain, des croisés. Quand on songe qu'on se battait déjà, comme toujours, et que les innocents étaient déjà les premières victimes de la situation anormale.

Le massacre des Innocents, par Alfred Machard et Poulbot. Petit cahier de la propagande où l'on voit une fillette sage tenant sa poupée s'envoler sous des ailes blanches jusqu'au ciel où des confitures lui seront servies. C'est sur ces cahiers-là que l'auteur applaudi de *M. Pinpin* et Poulbot font leurs devoirs de Français... et ils ont choisi là une arme redoutable entre toutes. Qui sait si, bientôt, ils ne forceront pas à pleurer une mère du peuple allemand qui finira par se dire : Quels sont donc ces conducteurs de peuple qui tuent les enfants pour apprendre à vivre aux hommes et leur enseigner la féroce loi du talion?

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

L. Dugas : *La Mémoire et l'Oubli*, 1 vol. in-16 de la Bibliothèque de Philosophie scientifique, 4 fr., Flammarion, 1917. — Ed. Abramowski : *Le Subconscient normal*, 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de la Philosophie contemporaine, 7 fr. 50, Alcan, 1918. — Memento.

En philosophie, il est rare qu'un problème soit isolé. Chacun d'eux rayonne en divers sens, se ramifie en plusieurs autres, comme il est le point de rencontre de multiples investigations. Mais il y a des problèmes centraux, des problèmes-confluents, si l'on peut dire, vers lesquels convergent toutes les questions d'un certain ordre. De ce nombre est le problème de la mémoire, lié au problème de l'inconscient et par là à l'affectivité et à la motricité tout entière. Naguère ce problème servait de prétexte à M. Bergson pour édifier toute une métapsychie spiritualiste. Voici que deux psychologues : M. Dugas, dans son livre : **la Mémoire et l'Oubli**, et M. Abramowski, dans son ouvrage sur **le Subconscient normal** reprennent ce même problème en dehors de tout parti-pris métaphysique déclaré, encore qu'en ces matières, et qu'on le veuille ou non, une certaine métaphysique soit toujours sous-entendue et comme sous-tendue aux résultat de l'analyse.

Ces deux psychologues diffèrent l'un de l'autre par le point de vue, par la méthode, comme par leur conception générale de la vie mentale. La méthode de M. Dugas est purement introspective ; ses maîtres favoris sont les analystes français : un Stendhal, un Sainte-Beuve, le romancier de *Volupté* dont il invoque le témoignage dans la description de la mémoire affective, etc. La méthode de M. Abramowski est la méthode des *tests* mentaux combinée avec l'analyse introspective des sujets. Le travail de M. Dugas est dominé par une conception rationaliste et personnaliste de la vie mentale qui se réfère à la distinction aristotélique de la *matière* et de la *forme*. Pour M. Dugas, mémoire = personnalité ; ce qui est en dehors de la personnalité n'appartient pas à la mémoire véritable. Ce que M. Dugas exclut de la mémoire : les états inintellectuels, la cryptomnésie, est précisément ce qu'il y a de plus important selon M. Abramowski ; non que M. Dugas méconnaisse ou omette ce problème ; il l'aborde dans son chapitre sur la *mémoire organique ou inconsciente* où il reconnaît l'existence d'un inconscient mnésique, d'une mémoire sensitive, d'une mémoire sans représentation, ou sans images, qui n'est pas sans analogie avec la cryptomnésie de M. Abramowski, avec ces « sentiments génériques » du passé qui constituent, d'après le psychologue polonais, le mode d'existence de l'oublié, en nous ; mais M. Dugas subordonne toujours cette mémoire inconsciente à la mémoire consciente et personnelle ; il la regarde comme

une mémoire inférieure, méritant plutôt le nom de suggestion ou d'hallucination que celui de mémoire ; tandis que l'hypothèse fondamentale de M. Abramowski, hypothèse dont il a trouvé les premiers linéaments dans les descriptions de l'image mentale données par un psychologue français, M. Philippe, dans son livre : *l'Image mentale* (1), est l'hypothèse de la *duplicité* du souvenir ; la décomposition du souvenir en deux éléments ; un élément non représentatif, de nature vague, indéterminée, quoique sûrement affective, qui est le « noyau central » du souvenir, et un élément représentatif constitué par les « couches additionnelles » développées autour du noyau affectif par le travail mental, son « vêtement » intellectuel grâce auquel il peut intervenir dans l'activité de la pensée. Dans ces couches, nous rencontrons des éléments qui proviennent de l'inférence, plus logiques que représentatifs, et aussi des éléments imaginatifs, qu'on rassemble de toutes parts pour combler les lacunes de la reproduction. Et d'après M. Abramowski, la partie non représentative est de beaucoup la partie la plus importante, la partie active et dynamique du souvenir. — M. Dugas, influencé peut-être par un souci pédagogique, considère volontiers la mémoire sous son aspect normal ou idéal, c'est-à-dire un, cohérent et systématique (p. 100), la mémoire telle qu'il serait souhaitable qu'elle fût au moins autant que la mémoire telle qu'elle est, avec ses anomalies, ses dissociations et ses dissolutions ; il porte dans le problème des idées de hiérarchie, de différence de dignité des fonctions mentales, préoccupations que répudierait un strict positivisme et qui semblent étrangères à M. Abramowski. Suivant ce dernier, la mémoire comporte une unité purement cœnesthésique et subconsciente ; suivant M. Dugas cette unité cœnesthésique est subordonnée à une unité active, intellectuelle ou volontaire, en un mot, énergétique, qui résulte de l'identification de la mémoire et de la personnalité. Les deux psychologues traitent le le problème de l'Oubli ; mais M. Dugas, dominé par sa conception unitaire et personnaliste, s'attache plutôt à définir son rôle et son utilité dans l'économie mentale qu'à déterminer la nature psychique de l'Oublié, son mode d'existence et d'action dans la cryptomnésie.

La méthode introspective de M. Dugas ne les condamne nullement aux redites ni à l'indigence et la gracilité superficielle de l'ancienne psychologie. L'introspection est loin d'avoir révélé tous ses secrets. M. Dugas nous apporte du nouveau et de l'excellent : des notations psychologiques déliées et subtiles sur les rapports de la mémoire et du sentiment (Stendhal) ; la mémoire intellectuelle nuisant à la mémoire de l'émotion, fait que M. Dugas interprète dans le sens d'une antithèse entre mémoire affective et mémoire intellectuelle (p. 31), celle-ci restant pour lui la mémoire véritable et seule digne de ce nom ;

(1) Paris, F. Alcan, 1903.

— celles concernant la nostalgie et le tempérament nostalgique, la stagnation mentale, l'automatisme sentimental, etc. — Chez M. Dugas, la théorie de la mémoire et celle de l'oubli sont connexes et parallèles; toutes deux reposent sur la loi de synthèse qui régit toute la vie mnésique comme la personnalité toute entière. De quelle nature est exactement cette unité mnésique? Est-ce une unité de synthèse, une unité-effet ou au contraire une unité primordiale, une unité-cause et forme? M. Dugas, fidèle à son point de vue aristotélique admettrait plutôt la seconde hypothèse (p. 213). Mais ceci touche à la métaphysique du sujet. M. Dugas conteste la distinction bergsonienne du souvenir pur et du souvenir-habitude (distinction contestée aussi d'un autre point de vue par M. Abramowski). Suivant M. Dugas la mémoire pure de M. Bergson n'est pas la véritable mémoire par le fait qu'elle exclut l'organisation et l'intellectualisation. D'autre part, M. Dugas interprète d'une façon neuve la loi de régression de Ribot. Cette loi s'applique, selon lui, à la reproduction passive du passé, mais non à la reconnaissance, acte simple, complet d'un coup, instantané, qui n'admet ni régression ni retour progressif à la conscience.

Des deux problèmes qui forment le sujet du livre de M. Dugas, le moins étudié, le plus neuf est évidemment celui de l'oubli. Renan avait fait l'éloge de l'ignorance qui lui apparaissait comme « le gazon qui tapisse le monde, qui le garde toujours vert ». On pourrait faire le même éloge de l'oubli qui est, lui aussi, une sorte de gazon qui pousse jusque sur les ruines, jusque sur les tombes... Mais ici M. Dugas s'effraie de la perspective ouverte par ces paroles d'un des poilus de Barbusse: « Les hommes sont des machines à oublier... nous-mêmes avons oublié les souffrances de la guerre... » — Mais M. Dugas proteste et ne désespère pas; il compte sur les moyens pédagogiques pour rendre l'humanité moins oublieuse. Je crois les moyens pédagogiques bien faibles en général et ici en particulier. Ils ne peuvent rien contre les lois de notre nature qui rendent cette dernière si peu modifiable du dehors. L'humanité a une mémoire de lièvre pour ses tristesses et ses douleurs comme pour ses joies. Cela est vrai des individus et cela est vrai des peuples. Aux emps des guerres de Napoléon ou de 1870-71, on croyait aussi que ces guerres avaient été les plus épouvantables de l'histoire, d'inoubliables fléaux... et on les avait oubliées presque... Dès lors pourquoi cette dernière guerre n'aurait elle pas le même sort? Et peut être cela vaut-il mieux ainsi... Il faut une humanité oublieuse pour être toujours prête à l'aventure, pour jeter de nouveaux défis à l'avenir... La notion d'un Progrès rationaliste évoluant selon les lignes fixées par les moralistes et les pédagogues est destinée à être toujours démentie par les à-coups de l'histoire... — Quoi qu'il en soit, rien

de plus intéressant que de suivre M. Dugas dans son analyse du rôle de l'oubli, rôle qu'il envisage tantôt d'une façon favorable, tantôt d'une façon défavorable selon qu'il s'agit de l'oubli normal ou de l'oubli pathologique.

Le premier est un rôle sélectif, un rôle d'élimination et de sélection mentale ; d'allégement du poids du passé ; un rôle cathartique aussi ; un moyen de rajeunissement, une façon de rejeter la tunique de Nessus des souvenirs collants et aussi une sorte de réaction défensive de l'esprit contre le gavage et le forçage scolaires, etc. M. Dugas aborde le délicat problème du rôle de la volonté dans l'oubli. Il définit celui-ci : « une volonté de se souvenir qui n'aboutit pas » ; ce qui n'empêche pas qu'il existe un oubli volontaire qui intervient dans la léthotechnie. — Inutile de dire qu'à propos de cet art d'oublier aussi précieux au moins que l'art de retenir, toute l'ingéniosité psychologique de M. Dugas se donne carrière de la manière la plus séduisante. M. Dugas fait rentrer dans la léthotechnie ces traités de consolation qui abondent chez les moralistes anciens, ces préceptes sur l'art de se soustraire aux tentations, qui alimentent toute une littérature théologique. Ne pourrait-on y faire aussi rentrer la confession catholique à laquelle les théories freudiennes ont donné une sorte de justification scientifique ? La confession ne libère-t-elle pas par l'aveu l'âme du pécheur et ne lui rend elle pas une fraîcheur relative, de même que l'aveu de ses rêves et du trauma sexuel libère l'âme inquiète des patients de Freud ? M. Dugas n'irait sans doute pas jusque-là. D'une façon générale il ne paraît pas très favorable au freudisme. Il reprocherait sans doute à la confession catholique comme à la confession freudienne de trop insister sur les souvenirs importuns, pénibles ou troublants, d'attirer trop l'attention sur eux au lieu de les rejeter dans l'ombre qui leur convient. Il donne le conseil inverse (p. 345) de passer outre, de « ne pas charger notre mémoire de l'expérience fangeuse », de pratiquer « l'oubli systématique à l'égard de tout ce qui est tâche et souillure, de faire la police de ses images ». Voilà qui est bien ; mais toutes les âmes en sont elles capables ? N'oublions pas que précisément le freudien s'adresse à des âmes névrosées et malades. On a un aperçu des perspectives qu'ouvrent les réflexions de M. Dugas sur les arcanes de notre nature. Nous touchons là à des zones dangereuses, pour parler comme Nietzsche.

Nous avons dit que la méthode de M. Abramowski est celle des *tests* mentaux combinée avec l'analyse introspective des sujets. Ces tests portent sur la formation et la reconnaissance des images, sur les illusions de la mémoire, sur le travail crytomnésique qui s'accomplit dans l'esprit sur le souvenir soit pour l'enrichir soit pour l'appauvrir. Ils consistent dans la présentation à des sujets de dessins ou

de cartes postales représentant des ensembles d'objets ou de personnages plus ou moins nombreux et compliqués, telles que des cartes représentant des tableaux de maîtres ; — dans des descriptions successives du dessin ou de la carte présentés, de façon à révéler le travail de l'esprit dans l'intervalle et les transformations, intellectualisation ou dégradation de l'image ; en tenant compte des divers éléments destinés à varier l'expérience : le temps laissé au sujet pour percevoir le dessin ou la carte et pour les décrire, l'intervalle de temps entre la première description immédiate et la description ultérieure, le nombre des objets ou des parties composant le dessin-test ou la carte-test ; les éléments inhibiteurs de l'attention pendant la perception, tels que la distraction artificiellement obtenue soit en faisant exécuter au sujet un calcul mental simultané avec l'acte d'attention, soit à l'aide d'autres éléments perturbateurs tels qu'une brusque sensation sonore ou la brusque interruption de la perception ; en tenant compte aussi de la différence des résultats dans le cas de la perception libre et de la perception perturbée, etc. Ces divers éléments ou variables des expériences sont évalués numériquement et réduits à un pourcentage déterminant par exemple le nombre et la profondeur des oublis, des erreurs positives et négatives, des indéterminations et des incertitudes du souvenir, des lacunes, des substitutions, illusions ou hallucinations mnésiques, des sentiments du manque, etc. Les résultats de détail sont très nombreux et on ne peut songer à les énumérer. L'un des plus inattendus est que l'inhibition de l'intellect pendant la perception produit un oubli moins profond que celui qui provient d'une perception libre. L'explication de ce fait, c'est que dans le cas de la perception libre, la mémorisation intuitive qui n'est pas inhibée par un travail intellectuel artificiellement imposé l'est par un travail intellectuel spontané et notamment par l'intervention des mots qui constituent des centres d'inhibition mentale très caractérisés. Un autre résultat inattendu est que la création cryptomnésique surpasse la perte de l'image ; en termes plus directs et plus simples, que l'image se perfectionne en allant de la description immédiate à la description ultérieure ; « dans la seconde description, nous rencontrons des figures qui étaient oubliées, nous voyons des erreurs qui sont corrigées ; de nouveaux détails vrais qui viennent combler des anciennes lacunes, des généralités et des indéterminations qui se précisent. Lorsqu'on regarde les dessins des deux descriptions, on peut souvent reconnaître au premier coup d'œil la supériorité du dessin ultérieur au point de vue de la fidélité de reproduction. C'est un fait important *pour la psychologie du témoignage que le témoignage présenté après un certain temps a plus de valeur que le témoignage immédiat après le fait.* (p. 189).

Le résultat général de ces tests divers est la confirmation de l'hypothèse fondamentale de l'auteur : la décomposition du souvenir en deux parties ; une partie représentative et une partie affective et intuitive, cette dernière étant le noyau du souvenir, le véritable substratum mnésique. Cette hypothèse est le fil d'Ariane qui doit nous guider à travers ce livre extrêmement riche en expériences et interprétations d'expériences. Elle se retrouve dans la théorie de l'oubli, dans l'effort fait pour déterminer la nature psychique et le mode d'action de l'oublié et de l'inaperçu (l'oublié consistant dans des équivalents affectifs des représentations disparues, dans ce que l'auteur appelle « les sentiments génériques » du passé); — dans l'étude de la résistance de l'oublié pour protester contre les substitutions fausses, dans celle de la cryptomnésie des sentiments, etc. On peut dire de ce livre qu'il fait faire à la psychologie quelques pas dans le mystère de l'inconscient.

Memento. — Ne quittons pas ce chapitre de la mémoire sans signaler un article de M. J. Larguier des Bancels sur la *Conservation des images et les théories de la mémoire* dans le nº 64 (novembre 1917) des *Archives de Psychologie,* la si intéressante et si documentée revue psychique genevoise. — Suivant cet auteur, toutes les théories de la mémoire se répartissent entre deux hypothèses-types qui figurent toutes deux dans le *Théétète* de Platon : l'hypothèse des *vestiges,* symbolisée dans le mythe des *tablettes de cire* et celle de la *survivance intégrale du passé* symbolisée dans le mythe de *l'oiseleur et de la volière*; les souvenirs étant comparés à ces oiseaux que l'oiseleur à mis en cage et qu'il peut laisser échapper ou sur lesquels il peut remettre la main tour à tour.

L'hypothèse des *vestiges* se retrouve chez les cartésiens, puis chez Ribot et les physiologistes ; l'hypothèse de la *survivance* du passé se présente chez Epicure sous une forme matérialiste et chez M. Bergson sous une forme idéaliste. L'auteur ne prend pas parti entre ces deux hypothèses qu'il déclare soutenables toutes les deux. — On pourrait se demander jusqu'à quel point cette division est exhaustive. En particulier s'applique-t-elle aux deux psychologues dont nous venons de nous occuper ? Pour M. Abramowski, cela ne fait pas doute. Il se rallie à l'hypothèse de la survivance. Pour M. Dugas la question est douteuse. Il hésite à accorder une existence psychique véritable à un passé qui a disparu de la conscience. En tous cas, pour ceux qui l'admettent, il ne peut s'agir que d'une survivance nullement passive, mais essentiellement active et dans laquelle l'élément affectif joue le rôle de ferment et de principe évocateur.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

E.-L. Bouvier : *La Vie psychique des Insectes,* Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 4 fr. 75. — Jacques Loeb et W. J. V. Osterhout : *The Journal of general Physiology,* The Rockfeller Institut, New-York (revue bimensuelle, 5 shellings).

La Vie psychique des Insectes, de M. E.-L. Bouvier,

professeur au Muséum, marquera une date dans l'histoire de la *Biologie et Psychologie comparée.*

Qu'il me soit permis ici d'évoquer quelques souvenirs personnels datant de près de dix ans. En août 1909, le *Congrès international de Psychologie* réunit à Genève un grand nombre de biologistes, physiologistes, psychologues et philosophes, voire même des zoologistes et botanistes. Jacques Loeb et moi, nous avions été invités à venir y exposer nos idées sur l'analyse expérimentale des activités des animaux inférieurs ; nous essayâmes de montrer que l'action directrice exercée par les forces du milieu extérieur sur ceux-ci peut trouver une explication physico-chimique. Nos deux rapports sur les *tropismes* (mouvements dirigés par les forces du milieu extérieur) furent le point de départ de vives discussions. Des psychologues finalistes, des philosophes spiritualistes, des entomologistes de l'école de Fabre d'Avignon, s'étaient donnés rendez-vous pour combattre des idées qu'ils considéraient comme subversives. Les uns raillèrent les *tropismes* ; les autres, tout en concédant que les activités des animaux inférieurs peuvent être jusqu'à un certain point soumises à l'analyse scientifique, nièrent qu'il puisse en être de même pour les instincts des insectes ou l'intelligence des vertébrés et de l'Homme, affirmant que le psychisme n'avait rien de commun avec l'activité physico-chimique.

Le grand mérite du livre de M. Bouvier est de placer sur le terrain scientifique l'étude des instincts, et de montrer que, si complexes et variés que soient ceux-ci, on peut, par l'analyse expérimentale, les résoudre en éléments plus simples.

L'auteur commence par déclarer qu'il ne cherchera pas à expliquer les insectes par l'Homme : « la vieille école anthropocentrique est bien morte ». Dans *l'introduction*, il retrace d'une façon saisissante le contraste entre le monde des articulés et le nôtre.

> Nous avons le sentiment que l'évolution psychique de ces animaux n'est pas moins originale que leur structure, et que jamais ils ne s'éloignent autant de nous que lorsqu'ils paraissent davantage nous ressembler.

M. Bouvier reviendra sur cette idée à maintes reprises, et dans la *conclusion*.

La variété et l'étrangeté des formes chez les articulés vient surtout de la multiplicité et de la différenciation des appendices. Dans la *Guerre des Mondes*, Wells a imaginé de belliqueux *tripodes*. En réalité, même l'imagination la plus vive n'aurait pu être capable d'inventer ce que l'observation des insectes, des Arachnides des Myriapodes et des Crustacés a révélé aux zoologistes.

Les appendices si variés de ces animaux sont des *outils naturels*, faits pour des besognes spéciales. Et c'est ce qui fait, pour M. Bou-

vier, et aussi pour M. Bergson, que l'activité des articulés diffère notablement de celle des vertébrés.

Ces animaux, dès l'origine, furent condamnés à des outils organiques ; ils les utilisèrent pour le mieux, et leur travail psychique principal fut de graver dans leur souvenir et de répéter instinctivement les actes auxquels pouvaient se plier ces organes.

M. Bouvier cite à cet égard un passage de Georges Maeterlinck, emprunté à un article consacré à Fabre d'Avignon et à son œuvre ; il semble que les insectes soient pour nous des étrangers, qu'ils viennent d'une autre planète ; ils n'ont pas l'air d'appartenir aux habitudes, à la morale de notre globe ; *mieux armés, mieux outillés* que nous, « ces sortes de comprimés d'énergie et d'activité » nous inspirent une profonde inquiétude ; nous pressentons en eux « nos plus mystérieux adversaires, nos rivaux des dernières heures et peut-être nos successeurs ».

Mais, rompant de suite avec les philosophes et les poètes, avec les Bergson, les Wells, les Maeterlinck et les Fabre d'Avignon..., M. Bouvier cherche dans l'œuvre de Jacques Loeb un point de départ pour son étude analytique des instincts.

§

M. Bouvier adopte, sans hésitation, la notion des *tropismes*, dans lesquels il voit des « réactions directrices purement physiques, c'est-à-dire innées, automatiques, indépendantes de tout choix, par conséquent de tout phénomène psychique » ; et il donne une interprétation physique et une interprétation physico-chimique du phototropisme ; il admet enfin qu'il y ait des tropismes inutiles et même nuisibles. Il rejette aussi une théorie due à un zoologiste américain Jennings, et qui a séduit beaucoup les esprits réactionnaires : *la théorie des essais et des erreurs*, d'après laquelle les mouvements prétendus tropiques seraient en réalité des *essais* qui tendent à éliminer peu à peu les *erreurs* primitives. M. Bouvier consacre un chapitre à une notion relativement nouvelle : celle de la *sensibilité différentielle* ; il s'agit des réponses des animaux aux variations brusques de l'intensité des forces du milieu extérieur ; l'auteur expose tout au long les lois auxquelles sont soumises ces réponses, et il donne de nouvelles preuves de ce que les prétendus *essais et erreurs* ne sont que le résultat de la combinaison de la sensibilité différentielle avec les tropismes.

Les chapitres relatifs aux rythmes vitaux, à la mémoire organique, à la mémoire individuelle ou associative, sont non moins intéressants ; on y voit les *diverses étapes de l'évolution du psychisme*. M. Bouvier admet, en effet, l'évolution progressive du psychisme, et aussi celle des instincts.

§

M. Bouvier est ainsi conduit à aborder la discussion de quelques problèmes de Biologie générale. Jusqu'ici on n'a guère compris que, pour faire de la bonne psychologie animale, il fallait la faire en biologiste. Pour un savant, il n'y a pas à proprement parler de psychologie, il y a seulement de la biologie.

Dans le livre de M. Bouvier, les biologistes devront lire tout particulièrement les paragraphes si intéressants consacrés à « la loi lamarckienne de l'hérédité » (p. 124), aux « modifications des instincts par mutations » (p. 129), à l'« atavisme » (p. 136).

Les faits montrent que les insectes acquièrent très vite de nouvelles habitudes et que ces habitudes acquises deviennent héréditaires. Contrairement à ce qu'a déclaré Lamarck, la transmission héréditaire des variations acquises ne nécessite pas toujours une très longue « influence des circonstances » sur la race. Dans des expériences de Schrœder et de Pictet, l'hérédité fut acquise au bout d'un très petit nombre de générations, et dans des expériences de Marchal sur les Cochenilles, elle fut même totale dès la seconde. M. Bouvier n'est pas plus de l'avis de Lamarck, quand il admet que les caractères acquis héréditaires peuvent n'appartenir qu'à un seul sexe.

D'ailleurs, M. Bouvier n'est pas un lamarckien intransigeant. Il admet que l'atrophie des ailes de beaucoup d'insectes n'est pas le résultat du non fonctionnement de ces organes, et que les ornements extraordinaires de certains articulés (mandibules des Lucanes, cornes frontales ou thoraciques des Scarabées, épines des Gastéracanthes) ne sont pas le résultat d'un usage prédominant ; « ces caractères proviennent sans aucun doute de modifications chimiques et sans aucun doute aussi des fonctionnements internes qui dépendent du milieu et des circonstances ».

On sait combien dans certains milieux biologiques la *théorie des mutations*, ou de l'évolution par sauts brusques, est impopulaire. M. Bouvier, lui, voit, avec raison, que les mutations ont joué un rôle important dans l'évolution des crustacés et des insectes. Dès 1905, il a décrit chez les crustacés d'eau douce, les Atyadés, des phénomènes de variations brusques, et il s'est demandé si on pouvait expliquer par des mutations la présence des individus polymorphes dans les sociétés de Fourmis et de Termites. Or, « les variations de structure et les variations d'habitude sont fréquemment corrélatives ». On peut donc admettre que l'évolution des instincts sociaux s'est produite par mutation.

M. Bouvier arrive ainsi à la conclusion suivante : contrairement à ce que disent les disciples de Weismann ou néo-darwiniens, les instincts peuvent se modifier par transmission héréditaire des habitudes lentement acquises, et contrairement à ce que disent les purs néo-

lamarckiens, les instincts nouveaux peuvent apparaître brusquement par mutation.

Quoi qu'il en soit, les deux écoles en présence sont d'accord pour attribuer l'évolution des instincts à l'hérédité, c'est-à-dire à des modifications dans la nature intime des cellules germinatives par des influences diverses, modifications qui se maintiennent aussi longtemps que d'autres influences ne viennent pas les modifier à leur tour.

Ces modifications intimes des cellules germinatives ne se manifestent pas toujours intégralement dans la structure ou les instincts de la descendance ; certaines peuvent rester *latentes* plus ou moins longtemps, puis tout à coup se faire sentir par la présence chez quelques individus de caractères ancestraux.

C'est le phénomène auquel on a donné le nom d'*atavisme*. On a invoqué l'atavisme dans divers cas de variabilité des instincts ; M. Bouvier discute ces cas avec beaucoup de discernement.

§

Dans la 2e partie de son livre, intitulée *partie spéciale*, M. Bouvier fait une application de la méthode établie dans la 1re partie à quelques problèmes difficiles, et qui paraissent même insolubles. Dans une série de chapitres, il passe en revue : les relations des insectes avec les fleurs, le mécanisme de l'orientation lointaine, la répartition des sexes chez les Hyménoptères et l'origine de la vie sociale chez les insectes. Ce ne sont là que quelques exemples ; l'auteur annonce qu'il en donnera beaucoup d'autres dans un second volume, qu'il est en train d'écrire.

Depuis la guerre, M. Bouvier a consacré plusieurs de ses cours du Muséum à la vie psychique des insectes. Ce savant professeur est un enthousiaste, et il sait communiquer son amour pour l'observation des animaux dans la nature à ses auditeurs. M. Bouvier ne s'est pas contenté de faire de belles recherches sur les mœurs des insectes, il a lu et analysé aussi tout ce qui a paru sur cette matière, c'est-à-dire des centaines de mémoires, et il a su faire parmi ceux-ci un choix judicieux, dont les lecteurs doivent lui savoir gré.

Mais ce que j'aime surtout dans *la Vie psychique des insectes*, c'est que c'est un livre qui rompt nettement avec les errements passés ; il porte un coup fort dur aux idées des psychologues spiritualistes, et il montre l'insuffisance des théories évolutionnistes en cours. Il incite à chercher dans une nouvelle direction, en prenant comme point de départ l'analyse physico-chimique des phénomènes de la vie.

§

Ceci me conduit à signaler une nouvelle revue : *The Journal of general physiology*, éditée par Jacques Loeb et Osterhout.

Le premier numéro a paru en septembre 1918. Il y est question de photosynthèse, de l'action des glandes à sécrétions internes,

d'hémolyse, de la régénération chez les plantes, de phototropisme, du déterminisme chimique des caractères sexuels secondaires : recherches d'Osterhout, d'Uhlenhut, de Brooks, de Loeb, de Gareey, de Boring et Morgan. Puisse cette revue montrer la fécondité du point de vue chimique dans les études de physiologie et de biologie!

GEORGES BOHN.

LES JOURNAUX

Les mardis de Stéphane Mallarmé (Oui, 5 octobre). — *Un hommage de l'Amérique latine à la pensée française* (L'Espagne, 5 octobre.)

Dans **Oui**, M. Laurent Tailhade évoque *quelques fantômes de jadis*. Entrons avec lui dans cette maison de la rue de Rome, où chaque mardi Stéphane Mallarmé recevait, le soir, « la foule de ses admirateurs, ses familiers et ses amis ».

Des sifflets de locomotives, le halètement des trains, le vacarme des gares, seuls, déchirent le grand silence, la paix nocturne, indiquant la ville prochaine et son activité. En causant, nous gravissions les quatre étages d'une maison moderne, l'escalier assoupi, au gaz déjà baissé. Un coup de timbre, la porte s'ouvrait sur une antichambre exiguë et pleine d'ombre attenant à la salle où, chaque mardi, Stéphane Mallarmé recevait. Nul objet d'art, sinon le portrait du maître par Manet, et quelques toiles de Whistler, ne décoraient ce lieu où les hommes illustres d'hier et d'aujourd'hui vinrent tous prendre place, goûter l'entretien du pur poète que, spontanément, la gloire visitait dans son obscurité ! Françis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Moréas, qui portait encore son nom de palikare et s'appelait comme un bouffon d'opérette, Pappadiamantopoulos, Félix Fénéon, sarcastique et melliflu, Gustave Kahn, dont les *Palais nomades* préconisaient déjà un artiste neuf et puissant. René Ghil qui, poussant à l'extrême la doctrine de Mallarmé, s'efforçait d'obtenir avec des mots les effets de la musique et, ne redoutant pas le naufrage d'Icare, tentait de conquérir un nouveau domaine à la parole rythmée, Auguste Dorchain, talent académique, sans doute un peu dépaysé parmi les outrances, les curiosités, les recherches inquiètes de ces novateurs, étaient les hôtes habituels de Mallarmé, s'asseyaient sous la lampe autour de la table où, sur l'humble toile cirée, un verre de grog aromatique et chaleureux attendait les visiteurs. Parfois, vers le tard et les groupes formés, une portière s'écartait, livrant passage à l'apparition, toujours soudaine et quelque peu mystérieuse, d'un hôte bienvenu.

A pas furtifs, le ton descendu volontairement au-dessous du diapason vulgaire, parlant d'une voix sourde, lente, compassée, avec des gestes précieux et des mines discrètes, svelte encore dans la mesquine redingote d'un coureur de cachets, fantomatique et ridicule ainsi qu'un personnage d'Edgar Poe, affectant une allure patricienne que démentait, par instants, son besoin de mystifier, Auguste Villiers de l'Isle-Adam faisait, chez son ami, une entrée exempte de simplicité. L'auteur de l'*Eve future*, d'*Akédisséryl* et du *Nouveau Monde*, malgré sa pompe, son emphase chateaubriandesque et l'ennui que dégage la fatigante solennité de tout prosateur qui donne

l'impression de se regarder dans la glace à chaque phrase qu'il écrit, fut un des plus parfaits champions de l' « écriture artiste ». Catholique de façade, légitimiste par besoin d'étonner « le bourgeois », Villiers n'est jamais si bouffon que lorsqu'il se drape en augure. Chez lui, Tribulat Bonhomet déséquilibre à tout moment le « prophète du passé ». Derrière l'émigré, le congréganiste, l'ultra, un Cabrion sans bonhomie et sans joie taille des basanes aux reliquaires où dorment les guenilles des vieux temps.

La grande infatuation, la manie inexorable et fondamentale de Villiers fut de croire à sa propre noblesse, d'en vouloir imposer la même créance aux moins épiphanes de ses interlocuteurs. Il en racontait volontiers la légende — plus ou moins apocryphe — dans les cafés de nuit. Héritier des royaumes de Chypre et de Jérusalem, à défaut des Lusignans éteints, il prétendait à leur trône et demandait sans rire aux puissances européennes de lui faire place *in consilio et congratione*. La chose alla si loin que, peu après l'Exposition de 1867, il sollicita de Napoléon III une audience, dans le but de faire appuyer ses droits par la diplomatie et les armes françaises. Déjà, il se voyait sur le trône de Rhodes, en grand costume de l'Ordre, comme Tartarin à bord du *Tutu-Panpan*, en simarre de pourpre, la croix de Malte à l'épaule, drapé dans le manteau de velours noir et, sauves toutefois les rengaines d'Halévy, pareil de tous points au ténor de la *Reine de Chypre*. Quels discours et quel Etat modèles! Sans doute, on eût fait de la bonne musique chez ce prince de Monaco remontant aux Croisades — et sans recourir néanmoins à l'assistance de M. Raoul Gunsbourg.

En effet, Villiers de l'Isle-Adam chérissait la musique, en percevait les délices, en comprenait la beauté. Le premier, en France, avec Judith Gautier, Mendès et quelques autres intelligences de choix, il eut cet honneur insigne — malgré le déni de justice honteusement infligé à *Tannhaeuser* — de s'adapter à la pensée olympienne de Richard Wagner. Il fut son hôte à Lausanne et plus tard, dans cette résidence royale de Wahnfried où, comme le soleil à son déclin, le maître, « d'ans et d'honneurs chargé », vécut dans la gloire les dernières saisons de sa vieillesse. Plus tard, Villiers écrivit quelques pages dans la *Revue wagnérienne*, ce livre d'or où la jeunesse artiste de 1880 se fit honneur de collaborer, en attendant que les radotages mercantiles du vieux Saint-Saëns, les injures de l'envie et de la haine l'eussent à jamais consacré.

En même temps que Villiers, un couple étrange faisait l'étonnement des visiteurs assemblés chez Mallarmé. Sanglé dans un frac de haute allure, peigné, lustré, verni, bagué de pierres précieuses, endiamanté comme une prêtresse de Vénus, le revers de soie éclaboussé d'un chrysanthème énorme ou d'un soleil démesuré, Oscar Wilde, flanqué de son Euryale, Alfred Douglas, pontifiait discrètement, inquiet de l'ironie amibante et moins sûr de ses effets que parmi les snobs de Londres, alors à ses genoux. En disciple fidèle, Alfred Douglas donnait la réplique à son directeur intellectuel, buvait ses paroles, ne le quittait point des yeux, « immobile et charmé », comme au cap Sunium le jeune Athénien de Laprade, écoutant les discours embaumés, recevant la doctrine de Socrate.

Lord Douglas, à présent quinquagénaire ou peu s'en faut, apporte sa contribution à la Montjoie exécrable d'ordures qu'amassent l'hypocrisie anglicane, la bigoterie et le mensonge sur les restes sacrés, la tombe et la mé-

moire du poète défunt. Jamais lord Douglas n'eut meilleure occasion de garder le silence, d'éviter le nom infamant de renégat.

Si diaprée et reluisante que fût la compagnie admise de Stéphane Mallarmé, chacun faisait silence pour entendre pieusement le maître de la maison. Jamais causeur plus exquis, plus varié, plus fécond en trouvailles. Il orientait ses propos, avec un art invisible et discret, vers l'idéalité la plus haute, sans négliger pourtant de cueillir en chemin toutes les fleurs de sa riche fantaisie. En mots vivants, précis, diaphanes, exacts et lumineux, en phrases limpides comme le cristal, d'une voix un peu sourde et qui, par instants, faisait songer au timbre de Villiers, sans fatigue, ni trêve, il déroulait, trésor infini, ses nobles paradoxes. Il formulait une sagesse rare, une philosophie élégante et dédaigneuse, en axiomes imprévus. Son éloquence, tout d'abord, surprenait par la clarté. Des vers abstrus, de la prose quelquefois alambiquée et rappelant, à travers les siècles, ce que l'on reprochait à Lycophron, le poète alexandrin, de tout ce mystère qui déconcerte au premier abord le lecteur peu familiarisé avec cet art profond, aucune trace ne demeurait dans la conversation de Mallarmé. Rien de plus net, de plus direct que son discours. Le poète « aux sept clefs », de la *Prose pour des Esseintes*, d'*Hérodiade*, s'y révélait comme un héritier avantagé des Rivarol, des Chamfort, de ces maîtres qui faisaient tenir en un mot la substance d'un livre et poussèrent l'art de causer dans son intégrale perfection.

C'était un petit homme, assez trapu, avec une tête de faune et des yeux qu'emplissait la plus rare douceur. En veston gris, un éternel cigare aux doigts, il développait avec des gestes charmants et mesurés le thème qu'il avait choisi. De son intimité avec Mlle Beaugrand, dernière survivante de la danse classique, il avait pris le goût des belles attitudes, le sens du rythme dans la pose et dans le mouvement. Il estimait à leur juste prix, mimes, gymnasiarques et danseurs de ballets. Il avait fréquenté Paul Legrand, seul représentant de l'*Arte muta* depuis la mort de Deburau. Et ce fut lui, sans doute, qui dirigea la curiosité de ses neveux, MM. Paul et Victor Margueritte, vers la pantomime, où leur adolescence s'exerça. Sans gesticulation inopportune, sans quitter jamais le coin de sa cheminée où, dissertant plusieurs heures et toujours debout, il jouait chacune de ses phrases, n'interrompant la période enchanteresse que pour tendre la main à quelque retardataire ou pour faire accueil aux nouveaux venus, tel apparaissait le « divin Mallarmé ». Toujours éteint et toujours rallumé, son cigare — vrai cigare de Schéhérazade — se prolongeait tout le long de la soirée et ne s'éteignait que passé minuit. On était ici entre poètes d'excellente compagnie, on ne disait point de vers, comme si, dans la serre chaude où fleurissaient les paroles du maître il eût été grossier de montrer n'importe quelles autres fleurs. Seul, Camille Saint-Saëns osait se mettre au piano pour jouer ses propres ouvrages devant l'immense poète de *Tristan* et de *Parsifal*.

Au concert Lamoureux, vers la fin de sa vie, en 1897 peut-être, je rencontrai Stéphane Mallarmé, venu seul, lui aussi, pour goûter la musique, loin des amateurs et des fâcheux. La *Neuvième Symphonie*, excellemment conduite, s'achevait. Mallarmé sortit avec moi et tous deux encore, débordant de l'émotion sacrée, il me dit :

« Voilà certes, le modèle des modèles, un type d'architecture musicale s'appliquant à tous les arts. L'ouvrage que nous venons d'entendre peut servir d'enseignement et d'exemple à quiconque rêve de créer, comme dirait Baudelaire, un beau nouveau. »

J'ai retenu le précepte et la leçon. Mais parfois je l'applique de même à l'œuvre de Stéphane Mallarmé. Car lui aussi, le magicien irréprochable, sut donner « un sens plus pur aux mots de la tribu », frayer des routes nouvelles à tous ceux dont l'orgueil répugne à suivre les chemins fréquentés et les marches triviales. Par la magie impérieuse de son art, il donne aux termes les plus communs, aux vocables quotidiens, un éclat sans pareil, une coruscation d'étoile. Dans ses vers, architecture exemplaire, les « mots de la tribu » brillent et se consument, pareils à ces métaux qui, dans l'éther pur ou quelques vapeurs mystérieuses, revêtent une sidérale incandescence et des brillants inusités. Du parloir obscur, de la maison bourgeoise, perdue aux lointains de Paris (Leconte de Lisle, avec la sottise des faiseurs de mots, appelait Stéphane Mallarmé « le Sphinx des Batignolles »), un monument a surgi qui, jusqu'à la consommation des âges instruira dans l'art des belles formes, autant que de nobles pensers, les jeunes hommes fidèles au culte sacré de l'Art et du Rythme et de la Beauté.

A mesure que le temps nous en éloigne, l'œuvre mallarméenne nous paraît plus lumineuse et plus pure, et on voudrait que les jeunes hommes viennent boire à cette source miraculeuse.

A propos de José-Enrique Rodo, dont on vient de nous donner les pages choisies, traduites par Francis de Miomandre, en même temps que Ventura Garcia Calderon traduisait l'œuvre du grand poète Ruben Dario, — M. Henri Chenevard écrit dans **l'Espagne** :

Tandis que les liens d'une union très étroite se multiplient entre la France et les Etats-Unis, il convient de marquer une autre solidarité qui, pour être moins apparente, unit tout aussi fortement à la France l'Amérique latine. Car si l'Amérique du Nord envoie des millions d'hommes sur notre continent, celle du Sud a gardé des affinités que le Nord, a, depuis un demi-siècle, laissé se perdre peu à peu. L'évolution intellectuelle des Etats-Unis ne s'est point poursuivie dans le sens du génie latin ; et malgré les idées, malgré les sympathies, malgré la collaboration française à leur émancipation, les Américains du Nord ont appris surtout leur culture des Anglais ; on pourrait montrer aussi ce qu'ils ont emprunté aux conceptions allemandes.

L'Amérique du Sud, au contraire, a conservé fidèlement, pieusement l'influence reçue de la France au dix-huitième siècle. En Colombie, l'inspirateur de l'indépendance nationale, Antonio Marino, avait mis en pratique les idées de Condillac. Le Vénezuela avait sollicité l'appui de la France pour permettre aux Etats du Sud de s'émanciper. Bolivar, comme San Martin, avaient parcouru la France, s'étaient assimilé ses auteurs; leur esprit s'était imprégné des idées de la Révolution. La République du Brésil s'était constituée selon les vues de Benjamin Constant. On retrouve encore

l'influence française dans la Révolution argentine de 1830. Cette influence a survécu.

Comment, menacée par le panaméricanisme; comment, surtout, sous la marée toujours montante de l'invasion allemande, l'Amérique du Sud — latinité coupée de la latinité — est-elle restée latine et s'étant éloignée de l'Espagne, s'est-elle rapprochée de la France? C'est peut-être un miracle, qu'explique aussi bien l'éternelle force de rayonnement français que l'incontestable supériorité d'une culture sur une autre.

L'Amérique latine s'est éloignée de l'Espagne dont elle n'a conservé que la langue, et s'est rapprochée de la France; sa littérature est sœur de la nôtre, et Ruben Dario, s'il eût écrit en français, serait aujourd'hui un de nos grands poètes, comme Moréas. Il en avait conscience et s'attristait de n'être pas compris des jeunes sensibilités françaises.

La latinité américaine, continue M. Henri Chenevard, se fût, semble-t-il, perdue en l'absence des chefs spirituels qui l'ont conduite et protégée. Rodo fut un de ces chefs :

Il est venu à un moment où la jeunesse de son pays, désemparée, incapable de trouver sa voie, sombrait dans le décadentisme. Il lui fallait un guide : Rodo fut son maître. Il lui parla passionnément. On pourrait dire qu'à certaines heures de sa carrière, Rodo fut le Barrès de l'Amérique latine.

La jeunesse avait besoin, sinon de formules, du moins d'explications nouvelles. Il les lui donna avec une force et une simplicité convaincantes. Ce qu'il lui enseigna, c'est la nécessité de se détourner de la mort, et c'est le moyen d'intensifier la vie. C'est de cultiver la beauté, de rechercher la lumière et la vérité, c'est d'aimer l'idéal — l'idéal latin, il fallait lutter contre l'utilitarisme du Nord et faire front contre l'Allemand envahissant. C'est cette partie de son programme qui nous intéresse avant tout. Et ce qui frappe, c'est, dans cet écrivain de langue espagnole, l'influence primordiale des auteurs français. Il s'est nourri d'eux — des Saint-Simon, des Lerminier, des Cousin, des Jouffroy, des Sainte-Beuve, des Lamennais. Il s'est assimilé si bien ses lectures qu'on a peine, parfois, à démêler dans sa pensée ce qui a cru chez Rodo, et ce qui lui est venu de Renan, de Taine, de Renouvier, de Bergson, de Boutroux. C'est là ce qui peut nuire à son originalité.

Mais quel hommage à la pensée française même dans cet éclectisme. Rodo célèbre le prestige de la « latinité souveraine » et il écrit à propos de la guerre européenne :

Ma calme raison approuve et confirme les impulsions spontanées de mon sentiment; et sentiment et raison me portent, avec toute la force de mon âme là où je retrouve les attachements de ma race, ma conception des destinées humaines et la filiation de nos idées.

Il faudrait que la conscience latino-américaine fût inconséquente avec ses traditions foncières d'origine et d'éducation et perdît l'instinct de ses

intérêts les plus hauts pour ne pas sentir que s'exalte, en ces heures incertaines, la solidarité qui la lie à la grande nation de sa race et de son esprit qui a pour nous le triple prestige de sa latinité souveraine, du magistère intellectuel qu'elle a exercé sur notre culture et de la tradition ou liberté incarnée dans sa grande révolution, mère de la nôtre et dans l'établissement triomphal de ses institutions démocratiques. Nous avons de tout temps reconnu ces servitudes spirituelles et reporté sur la France, avec la plus grande véhémence, cette immense effusion de sympathie qui constitue l'essence ; la force et le charme de l'esprit français. Nous voyons dans les trois couleurs de Valmy et de Jemmapes le symbole de la plus forte tentative de civilisation humanitaire, libérale et généreuse que l'on ait essayé de réaliser dans le monde depuis la Rome des Antonius, et de la plus parfaite floraison de culture désintéressée, de délicatesse mentale et de goût exquis qui ait illuminé l'esprit d'une société humaine depuis l'Athènes de Périclès et la Florence des Médicis. Ah ! comme nous devons être avec le peuple qui représente tout cela, quand un coup, qui se veut mortel, le menace; quand une attente angoissée fait que se succèdent dans notre souvenir, d'un côté les miracles guerriers de la Révolution, et de l'autre les peintures sinistres que l'imagination de Victor Hugo nous laissa de la douleur et du désespoir de « l'année terrible » !

On ne lira pas sans émotion ces lignes spontanées où s'exalte une si merveilleuse et réconfortante conception de la pensée française.

R. DE BURY.

THÉATRE

Théâtre Réjane : *Notre Image*, pièce en 2 actes, par M. Henry Bataille (17 octobre). — Odéon : *Le Sacrifice*, pièce en 3 actes, par M. Henri Laudenbach ; *Monsieur Pinpin*, pièce en 1 acte de M. Alfred Machard (26 octobre).

Une pièce de M. Bataille, lorsqu'elle n'a pas la prétention d'être un chef-d'œuvre et, par suite, ne peine pas après l'étrangeté, a bien des chances d'être bonne, mais dépourvue d'originalité. L'incontestable talent dramatique de l'auteur de **Notre Image**, s'il est tenu en bride et ne s'abandonne pas à la déraison d'une sensibilité souvent factice et qui veut être littéraire, nous assure d'une soirée pour le moins agréable, d'émotion facile et ayant cours partout. C'est le cas pour la pièce que représente en ce moment le Théâtre Réjane. Notre Image ! Est-ce celle que nous nous faisons de nous-même ; celle que les autres voient ou se font de nous ; celle que, célant aux regards de tous l'image que nous pensons la seule exacte, nous croyons leur montrer ; celle qui fut aux jours de notre jeunesse ? Est-ce celle de notre visage ou celle de notre âme, parfois combien différentes ? Il semble que, dans la pièce de M. Bataille, ce soit un peu tout cela à la fois. Je dis : un peu, car ces divers conflits de représentation d'une vérité autant métaphysique que physique, ne sont qu'ébauchés, et le fond de *Notre Image* est bien plutôt le conflit de deux égoïs-

mes, qu'illustre, en surcroît, au second acte, une sorte de poème dialogué sur la séduction et le danger du souvenir.

Honorine (Mme Réjane), de souche bourgeoise, fut, dit-on, en son jeune temps, actrice peut-être, mais surtout une demi-mondaine fort réputée pour sa beauté certaine et une légèreté exquise. La beauté, avec l'âge, a disparu en partie, mais la légèreté est demeurée. Sa fille (Mlle Jane Renouardt), de père inconnu, est tout son contraste: incapable du moindre emballement, de sens rassis, assoiffée d'honorabilité plus que d'amour, bien qu'elle se croie éprise d'un jeune homme du faubourg Saint-Germain. La famille de ce jeune homme consentirait volontiers au mariage si la mère d'Henriette acceptait d'épouser quelqu'un qui, avec la dignité du nom, lui apportât une fortune suffisante pour couvrir celle d'Honorine dont les origines sont suspectes. Ce prétendant est tout trouvé en la personne d'un certain Martin-Puech (M. Armand Bour), amoureux dévôt d'Honorine, mais d'un ridicule insupportable à celle-ci. Henriette implore de sa mère qu'elle se sacrifie à son bonheur par cette union. Mais Honorine, qui a encore quelques bonnes années à vivre, refuse. D'où reproches amers de la part d'Henriette, et c'est cette lutte entre les deux égoïsmes qui est toute la pièce. Le dialogue est vivant, douloureux, plein de force et de vérité, et le drame, qui est né avec cette scène — fort belle — semble finir avec elle. Tout ce qui précéda n'était que bavardage souvent inutile à l'exposition. Tout ce qui suivra n'a plus qu'un intérêt épisodique, disons anecdotique, y compris la délicieuse scène centrale du second acte, entre Honorine et Armand de Jussieux (M. Félix Huguenet), qui fut son camarade au temps de leur prime jeunesse. C'était alors, entre Honorine et Jussieux, l'amour des tout jeunes cœurs, tendre, pur, puéril parfois, riche de folles espérances. La famille de Jussieux s'étant opposée à leur union, celui-ci entra dans la carrière consulaire et partit pour l'étranger, et tout rapport fut rompu entre les deux amoureux. Les voici maintenant qui se retrouvent, la cinquantaine ayant sonné, dans les hasards d'une fête mondaine et c'est, à deux, faite par des doigts délicats et émus, la cueillaison des souvenirs. Cette scène, je le répète, est fort jolie et d'un sentiment intérieur qui nous rappelle le poète que fut Henry Bataille. A Honorine et à Armand de Jussieux la possibilité apparaît de renouer avec le passé, et cette entrevision d'un mariage inespéré luit aux yeux d'Honorine comme le dénouement heureux du conflit entre elle et sa fille. Mais survient Henriette, et l'entrée de la jeune fille est, pour Jussieux, l'évocation réalisée du printemps d'Honorine. Henriette et Jussieux étant demeurés seuls, un dialogue s'engage entre eux. Grisé par cette apparition vivante d'un cher passé, Jussieux, en termes lyriques et tremblants, dit à Henriette son émotion à la voir si belle et d'une beauté si semblable à celle de

sa mère jeune. Henriette en est charmée, et le plaisir qu'elle éprouve, illuminant son visage, confond dans une telle identité le passé et le présent, que Jussieux, baisant la main d'Henriette au moment que celle-ci prend congé de lui, se laisse aller à lui baiser passionnément le bras. Honorine entre au même instant, qui, témoin de la scène, comprend que déjà il faut rompre avec Jussieux. Et, subitement résignée à la vieillesse, elle décide d'épouser Martin-Puech. Cette résolution brutale semble nécessitée par le besoin de terminer enfin un spectacle déjà long plutôt que par un raisonnement psychologique, et, si ce dénouement divertit les spectateurs par le comique de l'élu Martin-Puech, il ne manque pas de paraître niais à qui a suivi, intéressé, l'analyse minutieuse des sentiments des trois principaux personnages de la pièce. Pour une fois, Honorine se montre bien raisonnable, mais, pourrait-on dire, avec légèreté. L'interprétation de *Notre Image* est excellente, notamment de la part de M. Huguenet, de Mme Réjane et de M. Bour. L'insensibilité exagérée, et voulue par Mlle Jane Renouardt ajoute au côté antipathique du rôle d'Henriette.

§

Le Sacrifice. Une gerbe de beaux sentiments liés avec une fourragère ! Le théâtre de la guerre est, maintenant, l'école des mœurs... Œuvre de jeune, inexpérimentée, sévère, injuste, écrite sur le genou, tout en ne perdant pas le fusil de l'œil, de sorte que c'est souvent appuyé à coups de crosse et de poncifs. Rien n'empêchera ce jeune officier de chasseurs d'avoir du génie dès qu'il cessera d'être un héros, c'est-à-dire d'être pressé, talonné par une énergique envie d'imposer la victoire de la morale courante.

Quant au capitaine Landry, des chasseurs alpins, il est, lui, tellement brave qu'il a peur d'avoir peur, ce qui le conduit à se battre comme un lion. Amant d'une femme mariée, il déclare vivre en état de péché et cela lui ternit sa gloire. C'est une idée qu'il n'aurait peut-être pas eue sur le boulevard des Italiens, de cinq à sept. Mais la guerre exagère les meilleurs sentiments et leur enlève leur coutumière discrétion. Landry explique à son camarade Olier pourquoi le chant guerrier s'étrangle dans sa gorge quand il songe à celle de sa maîtresse. Ce récit, sur le front, n'aurait pas fait sourire. Devant une salle de générale, il a inquiété. Ce serait même prendre le théâtre de l'Odéon pour un théâtre de province que de ne pas avouer qu'il fut accueilli froidement. On se demandait si ce martyr de sa conscience avait emporté la caisse du régiment, épousé une espionne de marque ou vendu les plans de la défense nationale. A cet instant, le drame était chez les spectateurs, car parmi tous ceux qui tendaient une oreille anxieuse aux aveux de Landry : *on espérait mieux*. Les critiques ont l'habitude dangereuse des émotions fortes, même pen-

dant la guerre. L'enfant, ou ce saint, s'accusant d'un pauvre petit adultère (et en quels termes), faisait l'effet d'un Daniel dans la fosse aux ours. Depuis la cruelle aventure du Jardin des Plantes où un soldat fut dépecé par les ours de mauvaise humeur, il serait bon pour les nouveaux prophètes de se garer... des vieux porteurs de manuscrits.

Pris entre les deux pinces de la tenaille féminine : l'ingénue fervente et la maîtresse crampon, Landry nous montre une figure désolée, une drôle de figure. On l'embrasse, on le câline comme un enfant malade. Geneviève, debout dans un coin de porte, n'en peut croire ses yeux purs et prend une leçon de choses inconvenantes. Cette Lucienne insiste avec l'impudeur naturelle aux femmes du meilleur monde lâchées dans les petites villes en ruines. Enfin Landry, rappelé aux bienséances par une sonnerie martiale, vole à de plus nobles combats. Le coq parti, les deux personnes du sexe différent échangent des paroles éternelles quoique un peu vagues.

Au dernier acte de cette pièce intervient l'unique mauvaise action d'une œuvre décidément trop vertueuse. Landry, blessé mortellement en sauvant le lieutenant Gardenet, mari de Lucienne, sa maîtresse, tient à lui refaire, en particulier, sa confession publique. La situation est aussi pénible que possible, car il s'agit d'entendre hurler un blessé mourant et de permettre à un mari outragé assez de calme pour qu'il n'achève pas, le plus légitimement du monde, le cruel repenti. Ça se passe à la Claudel, moins les subtilités de casuistique ; on se pardonne tout en se souvenant de petits détails de l'ancienne vie de ménage absolument attendrissants et inopportuns. Du reste, quand on monte à de pareilles hauteurs, bafouiller c'est encore la bonne manière de s'en tirer. Les mots ne comptent plus et laissent entière l'énormité de la situation.

Geneviève aura le dernier baiser et Lucienne entraînera son mari jusqu'aux chants des oiseaux qu'on n'entend pas, eux.

M. Joubé a tiré un parti grandiloquent du rôle du capitaine Landry. Il fut le vigoureux pénitent et le robuste moribond. Mme Paule Andral et Colliney sont des amantes d'une intrépide simplicité d'âme et la vision légère de l'infirmière qui ne dit rien, Mlle Moncray, met un nuage laiteux dans ce thé noir et amer des liaisons coupables.

Au relever du rideau, le lieutenant Henri Laudenbach apparut, malgré lui, sur la scène et c'est à cet instant d'émotion qu'on put constater qu'il avait, en effet, lié une gerbe de beaux sentiments avec sa fourragère. (Une fourragère, autrefois, c'était une corde tressée donnée au chasseur pour botteler le foin et la paille destinés à leurs chevaux. Par ces temps héroïques, c'est devenu, vraiment, une faveur... peut-être convient-il de ne pas trop serrer.)

Monsieur Pinpin. Voici le vrai drame de la soirée, celui qui

fit rire et frissonner, en obtenant le plus franc succès, car il s'agit d'un petit chef-d'œuvre. *Pinpin* est le fils de Mme Colombe, une veuve qui reçoit des consolations de M. Bouton. Elle a beaucoup de choses à lui dire, à M. Bouton, et comme ces choses ne regardent pas les enfants, elle met le sien, *Pinpin*, à la porte. On n'est pas riche, on n'a qu'une chambre, on habite une maison d'ouvriers où les gosses font un tapage d'enfer. *Boule de gomme* rencontre *Pinpin*. Dialogue sur les morts, Oui, les morts peuvent revenir ! *Boule de gomme* et *Pinpin* creusent la question en se faisant peur mutuellement.

L'atmosphère du drame se crée, à l'insu du spectateur, qui rit des mots drôles sans trop en approfondir le sens réel. Cet escalier misérable et sale, ces portes qui battent, hostiles, en expulsant des gosses transis, broient du noir autour de *Pinpin*. Bravement, le gamin s'efforce de réagir : « J'ai cassé la soupière », explique-t-il à ceux qui passent. Puis il met sa tête entre les deux barreaux de la rampe. Il a froid, il guette une humanité secourable et le voici pris comme un moineau dans un piège. Ah ! mais c'est qu'il étrangle, il en a plein le dos des secrets de sa mère, de l'ombre de l'escalier et des idées sur les revenants de *Boule de gomme* ! Tiens, voici M. Bouton ! Enfin ! on va le délivrer. Il crie, il crache sur M. Bouton pour attirer son attention. « Comment, c'est toi, Pinpin ? Que fais-tu là ? » L'ouvrier, juste ce qu'il faut endimanché pour se montrer en bonne fortune, délivre *Pinpin* qu'il croyait chez la cousine, selon l'usage, et on cause. *Pinpin* ne tient plus du tout à... casser la soupière. *Pinpin* lâche tout son gros cœur en petits paquets. Il tremble, il est malheureux, on le bat souvent et il ne comprend rien *aux secrets* de sa mère. Une expression pittoresque, un geste du coude levé devant la figure, et c'est toute la misère morale des enfances des rues, avec, aussi, leur courage latent, la gouaille frondeuse de ceux qui ne veulent pas plus mendier une protection que des sous. M. Bouton redescend quelques marches (il est allé jusqu'au plus haut palier de la philosophie sans s'en douter) et il s'arrête devant la porte de la veuve, la femme soumise aux lois des jours difficiles. Jeu de scène bref et muet plus éloquent que la plus belle tirade. Il entre, décidé, jovial, un peu taquin. Il annonce qu'il va se marier. Oui, il en a assez de la bagatelle ! « Ah ! Pinpin est chez la cousine, comme d'habitude... »

Alors, pendant que la veuve pleure, se lamente, croit que c'est bien fini de rire, il rouvre la porte et fait signe à *Pinpin* : « Oui, je me marie, j'épouse ta mère et pour commencer nous allons tous les trois au cinéma ! » *Pinpin* fou de bonheur part à califourchon sur les épaules du futur à sa maman, suivi de celle-ci pleurant encore, mais de joie. En route donc pour le cinéma, rendez-vous des plus pures effusions populaires !

Alfred Machard écrivit ce petit conte, en nouvelle dialoguée, lorsqu'il avait vingt-deux ans. Malgré les vingt-sept ans actuels de l'auteur et son copieux bagage littéraire, c'est bien l'œuvre d'un jeune, d'un très jeune. Dépourvu de la ficelle théâtrale et même de fourragère héroïque, elle est courte. Ce n'est qu'un geste, qu'un cri, une porte brusquement ouverte ou fermée, mais cela se passe en pleine réalité poignante, une vilaine chambre, un obscur escalier. La concierge et les enfants de la maison font du bruit, un phonographe nazille, des voisines lancent, à l'éternelle corvée de la commission, le garçonnet ahuri qui doit connaître le numéro de la bobine de fil et les louches compromissions du moment. Mais ce n'est ni cruel, ni excessif. On découvre des sourires et des mots impayables comme, au long du ruisseau, on voit passer des chiffons boueux et des pétales de roses.

Très applaudis furent Mmes Marcelle Yrven, *la mère*, Mag. André *Pinpin*, M. Dauvillier, *François Bouton*, Carette, *Boule de gomme*.

M. Gavault, dans la même soirée, a voulu accueillir, au théâtre de l'Odéon, deux jeunes auteurs, dont un encore au berceau des tranchées. Qui prétend qu'on ne joue pas les jeunes? M. Gavault a du courage. Il est bien qu'à la veille d'un changement radical d'existence, dans les arts comme dans les affaires, on songe à l'avenir autrement que pour permettre aux très vieux Messieurs d'en parler.

INTÉRIM.

LETTRES ALLEMANDES

Maximilien Harden : *Krieg und Frieden*, 2 vol., Berlin, E. Reiss, M. 20. — Ysiad : *L'Allemagne et son enfant terrible, Maximilien Harden*, Paris, Berger-Levrault, 3 fr.

Maximilien Harden est incontestablement l'écrivain allemand dont on a le plus parlé chez nous depuis le commencement de la guerre. Ses moindres faits et gestes ont été commentés par la presse alliée et, presque chaque semaine, le télégraphe nous transmettait de Hollande ou de Suisse des extraits de ses articles de la *Zukunft*. On a reproduit à satiété certains passages empruntés aux premières effusions lyriques, par quoi le polémiste berlinois salua l'entrée des troupes allemandes en terres belges et françaises. Rappelez-vous son article du 8 août 1914 : « Le jour de la vengeance est arrivé. Ne le profanez pas par d'inutiles bavardages. Il ne s'agit pas de savoir de quel côté est le droit. S'il ne s'agissait que de cela, on pourrait écouter les conseils des sots et porter les grandes controverses internationales... La raison dans ce cas ne serait que démence. » Celui du 17 octobre : « Mettez un terme à la lamentable tentation d'excuser l'acte de l'Allemagne. Mettez aussi un terme aux basses

insultes à l'ennemi... Nous avons voulu cette guerre... Notre puissance doit créer en Europe un droit nouveau. L'Allemagne frappe. Si un génie conquiert de nouveaux domaines, les prêtres de toutes les divinités chanteront les louanges de la bonne guerre... » Mais, dans le moment même où le publiciste se vautrait dans l'ivresse du triomphe et se laissait aller à ce verbalisme belliqueux, il avait déjà de singuliers accès de claivoyance. Dès le 19 décembre de la même année, il écrivait : « Il faut que l'Allemagne soit prête au pire sort qui l'ait jamais frappée. » Et son cri d'alarme était appuyé sur des arguments qui devaient faire réfléchir ceux-là mêmes qui croyaient le plus fermement au triomphe de l'Allemagne. A mesure que la guerre se développait, il multipliait ses avertissements, en faisant intervenir les difficultés insurmontables auxquelles se heurterait son pays. Un an après ses rodomontades des débuts, il proposait déjà d'arrêter les frais et il s'appuyait sur l'exemple de Bismarck qui, à Nikolsburg, sut empêcher les armées prussiennes d'entrer à Vienne. « Le devoir qui consiste à imposer à une guerre les limites qui la font profitable » lui semblait alors (6 novembre 1915) tout tracé pour l'Allemagne. Plusieurs fois l'administration militaire fit parvenir au directeur de la *Zukunft* l'avertissement d'avoir à modérer les élans de sa plume ; malgré l'appui solide d'une clientèle importante dans le monde conservateur, sa revue fut suspendue à deux reprises. Les incartades de M. Maximilien Harden, ses voltes-faces et ses mouvements d'humeur s'expliquent difficilement, si on les examine à la lumière de la saine logique. On a dit de lui, en Allemagne, qu'il est l'homme qui écrit toujours le contraire de ce que pensent les autres. Ce n'est pas tout à fait exact, car il est certain qu'en voulant justifier et glorifier la guerre, comme il le fit dans les derniers mois de 1914, il était d'accord avec la majorité des Allemands. Plus tard, il a pris la contre-partie de l'opinion courante et on a pu constater que le rôle de Cassandre convenait beaucoup mieux à son tempérament que celui de séide du pangermanisme. M. Harden a toujours eu pour spécialité de trouver mauvaise la politique étrangère de l'Allemagne. C'était même pour démontrer que l'empire faisait des infidélités à la tradition de son premier chancelier qu'il avait fondé la *Zukunft*, le 1er octobre 1892. Ses critiques impitoyables, renouvelées chaque semaine sous un aspect différent, firent tout le succès de son petit hebdomadaire, mais il ne faut pas oublier qu'il sut s'adjoindre une équipe de collaborateurs sérieux qui firent pénétrer également sa revue dans les milieux littéraires et scientifiques.

Pour expliquer son attitude au cours de la guerre et mettre un semblant d'harmonie dans ses vues contradictoires, Maximilien Harden a fait paraître, en deux volumes, un choix de ses articles. Les

500 pages de **Krieg und Frieden**, malgré les retouches qu'il a faites aux textes originaux, malgré les adjonctions, ne donnent pas l'impression d'avoir été écrites par quelqu'un qui sait ce qu'il veut. Il y fait une tentative désespérée pour sauver le germanisme de la ruine et s'efforce de faire croire que son pays est indispensable à la prospérité de l'Europe. Il s'adresse aux politiciens allemands : « Il faut qu'ils sauvent l'Europe, car, avec le continent, notre patrie sombrerait dans la nuit. » Son adhésion à la démocratie et son ralliement à la Société des Nations sont une suprême manœuvre. Il veut que l'Allemagne se « réforme »; avant que l'intervention des Etats-Unis puisse peser sur les destinées de la guerre.

Qu'est-ce qui peut être utile avant ces jours lointains (*sic*) ? L'audacieuse tentative de reconnaître de nouveau clairement la réalité, le retour à la liberté de la critique, à la dignité... et la décision de mettre de nouveau de l'ordre dans la maison allemande, de telle sorte que demain elle soit habitable et que le monde ne la considère pas comme un objet d'horreur (vol. II, p. 233).

L' « union des peuples », chez M. Harden, comme chez beaucoup d'Allemands, apparaît comme un expédient pour se mettre à l'abri des responsabilités et se faire pardonner les méfaits commis pendant la guerre. Il a eu sur ses compatriotes l'avantage d'avoir vu clair, alors que les succès des armées allemandes permettaient encore de conserver l'illusion de la victoire. Prophète de malheur, il annonçait l'an passé déjà comment les choses allaient tourner. Mais il n'en est pas moins certain qu'en corrigeant les épreuves des deux tomes de *Guerre et Paix*, il ne se doutait pas que la catastrophe viendrait si vite se déchaîner sur son pays.

Il serait intéressant de grouper, dans une étude d'ensemble, les vues formulées par le directeur de la *Zukunft* pendant quatre ans de guerre. M. Edouard Vermeil a publié naguère un travail semblable sur les doctrines professées par M. Harden jusqu'aux premiers mois de 1914. Recueillie par la *Grande Revue* (janvier, février 1915), cette étude est un petit chef-d'œuvre de patience et de probité qu'il faudra toujours consulter, comme une sorte de catalogue analytique de la *Zukunft*. On ne peut malheureusement pas en dire autant du volume qui vient de paraître sous la signature d'Ysiad et qui s'institule **L'Allemagne et son enfant terrible**. C'est bien le plus invraisemblable galimatias que l'on puisse imaginer. L'auteur nous dit, dans son introduction, que « Maximilien Harden n'est guère connu en France que par ces quelques phrases détachées que les grands quotidiens ont de temps en temps citées dans leur revue de presse ». Evidemment il exagère, car si nous y regardons de plus près, nous sommes bien obligés de nous rendre compte que nous avons été renseignés par les extraits de presse beaucoup mieux que

par son volume. On se demande en vain d'après quel plan a bien pu travailler le compilateur. Ysiad nous apporte des traductions d'articles empruntés à la *Zukunft* des années 1916 et 1917, auxquelles il ajoute ensuite, sans transition, trois articles datés de 1914. Il mêle les citations textuelles aux analyses et aux commentaires, de telle sorte qu'il est assez difficile de restituer aux textes leur aspect primitif. Même si l'on s'en tient exclusivement aux périodes auxquelles s'est attaché l'auteur (1916 et 1917), on constate qu'il néglige quelques-uns des articles des plus significatifs publiés alors par Maximilien Harden. C'est ainsi que l'agence Radio, par l'entremise de son correspondant de Berne, nous donna, en date du 5 décembre, un excellent résumé de l'article paru dans la *Zukunft* du 2 décembre 1916, à propos de la mort de François-Joseph.

N'insistons pas, car, après tout, il peut nous être profondément indifférent que chacun arrange Maximilien Harden à la façon qui lui plaira. Ce qu'on n'a pas assez dit et ce qu'il faudra retenir après la paix, c'est que le faiseur de paradoxes qui s'abrite aujourd'hui derrière le programme de M. Wilson, par le rôle qu'il joua à une époque déterminée de sa carrière, contribua, pour une bonne part, à lancer l'Allemagne dans la guerre. « L'affaire Harden », qui passionna l'opinion européenne pendant une bonne partie de l'année 1907, est une pièce importante dans le dossier des « causes et responsabilités ». C'est sous l'inspiration du plus pur patriotisme que le directeur de la *Zukunft* prétend avoir agi, quand il lança ses attaques contre l'entourage de l'empereur. En réalité, il était l'instrument d'un groupe de fonctionnaires chauvins, à la tête duquel se trouvait M. de Holstein, lequel se servit de Harden pour exercer sa vengeance contre le prince d'Eulenburg.

Le prince Philippe d'Eulenburg était alors tout puissant ; il faisait et défaisait les ministres et il parlait de Guillaume II en l'appelant Liebchen, « mon petit chéri ». Maximilien Harden commença ses attaques par des allusions discrètes ; puis il devint de plus en plus précis. Le 15 juin, il fit paraître, enfin, dans la *Zukunft*, un article au cours duquel il nommait en toutes lettres les noms des personnes qu'il accusait d'exercer sur le souverain une influence maladive. Le comte Cuno de Moltke, M. de Varnbühler, M. de Tschischky appartenaient à cette *Camarilla*, dont se moquait la cour et qui choquait par « ses allures doucereuses et féminines ».

Ces Messieurs, disait Harden, sont unis par une amitié altière, comme on ne saurait en rencontrer parmi des hommes normaux. Ce sont des spirites, des visionnaires qui se livrent aussi avec Sa Majesté à leur culte mystique. Un seul individu de cette espèce serait supportable, un groupe tout entier ne saurait avoir sa place dans notre dur temps. Et devant témoins, l'un de ceux qui appartiennent à cette phalange d'enthousiastes a

affirmé : « Nous avons formé un anneau autour de la Très Auguste Personne, un anneau qui ne saurait être brisé. »

Harden mentionnait, parmi les amis du prince d'Eulenburg, un diplomate français qui — on était en plein dans l'affaire du Maroc — était renseigné sur les intentions de l'empereur avant même que M. de Kiderlen-Waechter en fût informé. On sait comment le procès fut engagé. Toute la presse de l'époque en fit des comptes rendus sensationnels. Le directeur de la *Zukunft* déposa le 26 octobre et répéta, dans un long discours « très étudié », toutes les accusations qu'il avait formulées :

Je suis appelé à la barre pour une cause juste, je défends mon existence. Je n'ai pas écrit mes articles pour traîner dans la boue le comte de Moltke. Au contraire, j'ai voulu l'en préserver aussi longtemps que j'ai pu. L'homosexualité, qui ne joue en somme qu'un rôle minime dans ce procès, a été longuement discutée ici. Mes articles poursuivent seulement un but politique, celui d'éloigner de l'entourage de l'empereur des personnes qui y exercent une influence néfaste.

Comment finit le procès, cela importe peu ici. Mais Maximilien Harden atteignit son but. Le « cercle de Liebenberg » fut dispersé et d'autres « influences » devinrent dès lors puissantes à la cour. Guillaume II connut les accusations de Harden par le prince impérial qui lui soumit les fascicules de la *Zukunft*, où ses « amis » étaient si aimablement traités. Un groupe d'*invertis pacifistes* avait jusque-là maintenu le souverain névropathe dans des idées peut-être un peu baroques, mais en tous les cas sans danger pour nous. Depuis 1907 l'empereur changea son entourage; le kronprinz prit sur lui un certain ascendant et avec lui la manie militaire put se donner libre carrière.

Ceci, c'est proprement l'œuvre de Maximilien Harden. Il pouvait se taire et utiliser d'une autre manière son talent de polémiste. L'Allemagne offrait à sa verve un vaste champ d'action et de nouvelles occasions se fussent offertes à lui de faire valoir sa prodigieuse érudition historique et littéraire. Mais ce petit israélite avait des ambitions ; il tenait à jouer un rôle. Il jeta l'empereur dans les bras du kronprinz et de la clique belliqueuse. Ce geste seul doit peser, si nous voulons juger son œuvre.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Carl W. Ackerman : *L'Allemagne de l'Arrière*, Paris, Payot, 4 fr. 50. — Divers : *Les Ambitions de l'Allemagne en Europe* (Conférences organisées par la Société de Géographie, première série), Paris, Félix Alcan, 3 fr. 50. — Henri Potez : *Villes meurtries de France, Arras*, Van Oest, 2 fr. — Emile Zavie : *La Retraite*, La Renaissance du Livre, 3. 50. — José Germain : *Notre Guerre*, La

Renaissance du Livre, 3.5o. — Arnould Galopin : *Sur le front de Mer*, Albin Michel, 4.5o. — John F. Macdonald: *The Amazing City*, Grant Richards, 8 s. 6 d. — Laurence Binyon : *For Dauntless France*, Hodder and Stoughton, 10 s. 6 d. — Coleman Phillipson : *Alsace Lorraine Past, Present and Future*, Fisher Unwin, 25 s. — Frederic Coleman : *The Far East Unveiled*, Cassell, 7 s. 6 d. — Brigadier General J. H. V. Crow, C. B. : *General Smuts' campaign in East Africa*, Murray, 10 s. 6 d.

M. Carl W. Ackerman, correspondant de *l'United Press*, a représenté son agence à Berlin depuis le mois de mars 1915 jusqu'à l'entrée en guerre des Etats-Unis. Bien qu'il ne fût point préparé à occuper une situation particulièrement délicate, dans un pays dont l'attitude était de nature à dérouter même les mieux informés, il s'est acquitté de sa tâche avec une singulière sagacité. Chez lui, le bon sens américain suppléait aux connaissances spéciales, de telle sorte qu'il parvint à remplir sa mission avec une sûreté de jugement qui fait honneur à sa profession. Deux ans de séjour dans la capitale impériale lui ont suffi pour devenir le plus fougueux adversaire du système allemand. Il était pourtant parti sans aucune prévention et, comme il le dit lui-même, il n'avait « aucun sentiment d'amertume contre l'Allemagne ». Mais, en constatant, à Berlin, « que le peuple allemand devenait, au cours des événements, l'instrument — borné et décevant — d'un gouvernement impitoyable », il a senti sa sympathie d'antan « se transformer en dégoût ».

Dans un petit volume qui s'intitule **l'Allemagne de l'Arrière**, M. Carl W. Ackerman nous rapporte ses expériences et nous conte ses désillusions. En passant à Londres, au mois de mars 1915, il constata que « les rumeurs les plus sensationnelles » circulaient en Grande-Bretagne. On lui représentait l'Allemagne « comme se trouvant sur le point de connaître la famine ». Arrivé à Berlin, force lui fut cependant de constater que le menu qu'on lui soumit à déjeuner « offrait le même nombre de services que celui qu'on lui avait présenté à Londres. Il n'y manquait que le pain blanc ». De plus, la vie publique n'était nullement entravée par la guerre. Les bruits optimistes de Londres étaient donc sans fondement et il ne fallait pas s'attendre à voir la guerre « prendre fin dans le délai le plus bref ». C'est seulement deux ans plus tard, au moment de son départ, que M. Ackerman constate « qu'il y avait au moins dix-huit sortes de denrées devenues introuvables et douze sortes qui ne pouvaient s'obtenir qu'au moyen de cartes. Le blocus des Alliés avait exercé son action. » L'auteur note en passant les multiples subterfuges qu'emploient les gens aisés, ministres, fonctionnaires, hobereaux de tout crin, pour se procurer des nourritures variées.

La plus grande partie du volume de M. Ackerman est remplie par des discussions à propos de la guerre sous-marine. Il complète les indications déjà fournies par les *Mémoires* de M. James W. Gerard,

ambassadeur des Etats-Unis à Berlin. L'auteur décrit avec humour les multiples incidents qui naquirent de la rivalité entre le parti militaire et le pouvoir civil.

La guerre éclata, non seulement entre l'Allemagne et l'Entente, mais entre le Ministère des Affaires étrangères d'une part et l'Armée et la Marine de l'autre.

Cette lutte intérieure, qui commença au mois de juillet 1914, fut la crise la plus vive que l'Allemagne eut à soutenir, et la balance pencha tantôt d'un côté tantôt de l'autre. L'Armée accusait les hommes d'Etat d'avoir commis une faute en inaugurant la guerre. Le Ministère des Affaires étrangères répondait que c'était le désir immodéré du pouvoir et des conquêtes qui, en empoisonnant les chefs militaires, avait provoqué les hostilités.

Après le torpillage de la *Lusitania*, les luttes d'influence entre la Marine et la Wilhelmstrasse prirent un caractère épique. C'est ce que M. Ackerman appelle « l'abîme entre Kiel et Berlin »; mais dans toute cette affaire, qui aboutit à la chute de l'amiral de Tirpitz, il semble s'exagérer le rôle joué par M. de Jagow. Le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, dans sa résistance contre les décisions de l'Office de la marine, ne faisait qu'exécuter les décisions du chancelier ; il n'avait pas de politique propre, car en Allemagne les secrétaires d'Etat ne sont que des organes exécutifs, la responsabilité incombant toujours à leur supérieur. Dès qu'il serre les questions d'un peu plus près, l'auteur s'en rend du reste compte et c'est la personnalité du chancelier qu'il place au centre des débats. « L'animosité entre l'amiral de Tirpitz et M. de Bethmann-Hollweg, écrit-il, s'envenima à un tel point qu'ils évitaient avec soin de se rencontrer au Quartier impérial. » La scène qui aboutit au débarquement de l'amiral est décrite ici d'une façon particulièrement vivante. M. Ackerman nous a encore donné une physionomie très complète de la séance du Reichstag, au cours de laquelle l'intervention de Karl Liebknecht provoqua des scènes tumultueuses.

Invité plusieurs fois à visiter le front, tant en France qu'en Russie, le journaliste américain, qui était l'hôte du grand quartier général, se plaint d'avoir été insulté de la façon la plus grossière par les officiers allemands. « Est-ce qu'on vous insulte ainsi à Berlin ? » lui demande ironiquement le colonel qui le reçoit dans une petite ville sur les bords du Stochod.

Je lui répondis que j'avais rarement rencontré dans la capitale prussienne un pareil antagonisme et qu'on remarquait ce sentiment d'hostilité surtout dans l'armée.

— Eh bien, me répondit-il, c'est justement la différence qui existe entre l'armée et la diplomatie.

Et, élevant l'ironie jusqu'au sarcasme, il ajouta :

— Si l'armée occupait le pouvoir, la guerre aurait sans doute été déclarée à l'Amérique depuis longtemps déjà.

Après avoir relaté quelques scènes du même ordre, qui mirent la patience du journaliste à une rude épreuve, M. Ackerman ajoute mélancoliquement :

Les dix-huit mois qui s'écoulèrent entre le torpillage de la *Lusitania* et la rupture des relations diplomatiques furent une véritable période de terreur pour la plupart des Américains en résidence en Allemagne.

Aussi quand, le 11 février 1917, les citoyens des Etats-Unis arrivèrent à la frontière suisse, poussèrent-ils un véritable cri de délivrance, car ils avaient enfin l'impression de se trouver en terre libre. « Ils avaient l'air de s'être évadés d'une prison, ou tout au moins d'un établissement pénitencier. »

M. Ackerman eut également l'occasion de se rendre en Hongrie. Il faut croire que les Magyars se montrèrent particulièrement aimables à son égard. En tous les cas, il semble se faire à leur sujet les plus singulières illusions. A l'entendre, les pays de la couronne de Saint-Etienne seraient un véritable eldorado de liberté. « La vraie force démocratique des empires centraux, écrit-il naïvement, se trouve à Budapest. Je ne connais pas de ville, en dehors des Etats-Unis, où le peuple manifeste un aussi ardent amour de la liberté et où l'opinion publique joue un rôle si important. » Ainsi, le régime oppresseur de l'oligarchie magyare procure à un étranger, venu du dehors, l'impression d'une organisation fondée sur la liberté. Le comte Tisza et sa clique avaient su manœuvrer l'opinion avec une habileté si consommée que les observateurs les plus sagaces s'y laissent tromper. Neuf millions de Hongrois étendent impunément leur domination sur neuf millions d'allogènes et la Hongrie passe pour un Etat unitaire, dont tous les sujets jouissent du même régime de progrès. Il faut se méfier des simplifications chères aux démocrates à courte vue !

Pourtant, par ailleurs, M. Ackerman affirme son talent d'informateur judicieux. Au moment où il s'apprêtait à quitter l'Allemagne, il avait prévu le moment exact où le pays serait hors d'état de poursuivre la guerre. Comme on lui demandait : « Combien de temps pensez-vous que les Allemands pourront continuer la lutte? » il répondit : « Aussi longtemps que le gouvernement allemand pourra satisfaire la vanité du peuple et exciter ses nerfs, et aussi longtemps que le peuple permettra au gouvernement de penser pour lui. » Le moment paraît venu où les pouvoirs publics ne sont plus aptes à remplir ces conditions.

La situation de l'Allemagne, ajoute l'auteur, telle qu'elle se présente à l'heure actuelle, peut être comparée à celle d'un homme qui se trouve à bout, physiquement et moralement : ne mangeant pas à sa faim et par le fait extrêmement affaibli ; de plus, déprimé, en butte à des soucis de toutes sortes, attristé par des deuils, mais qui se dit en même temps que sa santé

et son avenir dépendent de la force de résistance qu'il pourra offrir jusqu'à ce que cette crise soit terminée.

Le diagnostic du journaliste américain s'est trouvé exact en tous points. Maintenant la force de résistance de l'Allemagne est usée; ses nerfs sont à bout et il se trouve que la « crise » qu'il s'agissait de surmonter est plus grave qu'elle ne l'a jamais été.

La Société de géographie a eu l'excellente idée d'organiser, au cours des années 1916 et 1917, une série de conférences dans les mairies de Paris, à l'effet de familiariser le grand public avec les problèmes que soulèvent « les appétits allemands ». Une première série de ces cours populaires paraît aujourd'hui en volume, sous le titre : **Les Ambitions de l'Allemagne en Europe**. Les six conférenciers, s'ils n'ont pas épuisé la question, sont cependant parvenus à en présenter les aspects les plus essentiels. Il ne faut pas oublier que les aspirations allemandes à l'hégémonie ont beaucoup varié au cours de ces quatre ans de guerre. A mesure que nos ennemis développaient leurs succès militaires, ils éprouvaient le besoin d'en exploiter les résultats. C'est ainsi que le projet de l'Europe centrale s'est modifié à plusieurs reprises. M. Henri Lichtenberger, qui en a exposé les modalités à la mairie du XI^e^ arrondissement, reconnaît que, sous la pression des circonstances, il « ne se présente plus aujourd'hui sous l'aspect qu'il revêtait au moment où le livre de M. Naumann enflammait les imaginations allemandes ». Ceci est écrit il y a près de deux ans. A l'heure qu'il est, les imaginations allemandes ont beau s'enflammer, la défection bulgare a définitivement anéanti le rêve du *Mitteleuropa* et les dissertations auxquelles on s'est livré à propos d'un des plus dangereux projets germaniques n'ont plus, heureusement, qu'un intérêt rétrospectif.

Il en est de même de la conférence de M. Emile Haumant qui avait pour sujet : « l'agression allemande et les buts de guerre russes ». Le conférencier, pour mettre ses opinions en accord avec la marche des événements, a ajouté deux appendices à sa dissertation. Il lui était difficile de prévoir la révolution bolchéviste et le traité de Brest-Litovsk. Nous savons aujourd'hui ce que l'Allemagne a fait de la Russie et il n'est pas inutile de rappeler, comme le fait M. Haumant, combien les ambitions territoriales de la Russie tzariste étaient modestes, si on les compare aux appétits dont a fait preuve le gouvernement de Berlin depuis que la trahison révolutionnaire lui a laissé les mains libres.

L'étude de M. Joseph Barthélemy sur « le militarisme allemand » est d'un intérêt plus permanent. On a beaucoup ergoté sur cette question depuis qu'a été lancée la formule que « le principal but de guerre des Alliés est la destruction du militarisme allemand ». Il

faut savoir gré au savant professeur de la faculté de Droit d'avoir fixé, par quelques définitions juridiques, « le système de politique intérieure et extérieure » qui, appuyé sur la force, sert d'armature à l'Allemagne moderne. Mais il ne faut pas oublier que si, en Allemagne, le militarisme est une institution, il est aussi et avant tout un état d'esprit. C'est la Prusse qui a fait la grandeur et la prospérité de l'empire ; la caste militaire a rompu l'anarchie et refait l'accord entre les différents éléments du pays que le libéralisme s'était vainement efforcé de joindre. L'armée, en Allemagne, est la sauvegarde contre la décomposition. Quand les Alliés auront détruit le caporalisme militaire, ils se trouveront en face du caporalisme socialiste, appuyé lui aussi sur l'obéissance passive et qui sera tout aussi dangereux pour la paix du monde.

Il faut louer les organisateurs des conférences de la Société de Géographie d'avoir donné la parole à M. Fernand Engerand qui, au milieu de toutes ces idéologies, apporte des faits positifs et revendique pour la France des limites qui lui rendraient l'équilibre économique. L'auteur du *Secret de la frontière*, ouvrage remarquable dont il sera parlé longuement ici même, a développé à la mairie du X^e^ arrondissement sa thèse sur « la politique houillère de l'Allemagne et le charbon de la Sarre ». Il a montré comment le traité de paix de 1815, en nous enlevant, au bénéfice de la Prusse, la région de Sarrebruck et de Sarrelouis, nous a privés d'un riche gisement de charbon dont la possession nous est indispensable, si nous voulons exploiter utilement le minerai du bassin lorrain qui nous reviendra par le futur traité de paix. La Prusse a délibérément négligé l'exploitation des charbons de la Sarre, pour ne pas nuire à son industrie de Westphalie. Elle restreignait la production du coke métallurgique que les hauts fournaux de Lorraine devaient demander à la région d'Essen qui ne le lui livrait qu'à des conditions draconiennes. En revenant à la frontière de 1814, nous aurons en Lorraine à la fois le charbon et le minerai. Nous pouvons enfin posséder la métallurgie de notre sous-sol et nous livrer à une politique d'exportation, « la seule politique des forts ».

HENRI ALBERT.

§

« Il est des villes qu'on aime comme des personnes », dit M. Henri Potez au début du petit volume sur **Arras** qu'il publie chez Van Oest dans sa collection des « Villes meurtries de France », où il raconte le long martyre de la vieille capitale de l'Artois. Mais il a fait d'abord l'historique du lieu, de son rôle dans le passé, — ce qui est encore la meilleure façon d'en faire comprendre l'importance, mais demande une connaissance des faits comme des êtres qui s'improvise

rarement. Arras, dit M. Henri Potez, n'avait conservé que de rares vestiges du Moyen-Age, et nulle part toutefois le passé ne semblait plus vivant. « Les rues de la ville constituaient un véritable musée d'architecture civile. Il y subsistait aussi de vieux édifices comme l'église Saint-Jean-Baptiste (XVIe siècle); les bâtiments solennels de l'abbaye de Saint-Waast, mais qui ne dataient que du XVIIIe siècle », — tandis que la citadelle de Vauban se développait au dehors. Mais le joyau d'Arras était l'ensemble de ses deux places, des constructions et rues avoisinantes. La Petite Place, — l'Agora ou cœur de la ville, — était encore couverte au XVIIIe siècle d'édicules divers : la chapelle et la pyramide gothique du Saint-Cierge, la croix de Grès, une colonne surmontée d'un lion, — et à côté de cela, la forteresse de Philippe le Bon, « la Maison Rouge », élevée pour tenir la ville en respect ; — au fond se dressait l'Hôtel de Ville, datant du XVe et XVIe siècle. M. Henri Potez fait l'historique du Beffroi, qu'on découvrait de si loin en passant du côté d'Arras et qui fut inauguré en 1554. L'Hôtel de Ville fut commencé en 1501 et on l'utilisa dès 1517. On sait qu'il était mi-partie gothique et Renaissance, et que le XIXe siècle travailla inutilement à l'enlaidir. Toutes les maisons des deux places étaient bâties d'ailleurs sur de vastes caves et celliers « voûtez et pavez de grand artifice », dit Guichardin, et devant servir de refuge en temps de guerre. Une seule de ces maisons, toutefois, remonte au Moyen-âge (XIIIe siècle). A partir de 1660, on obligea à bâtir en pierre et au XVIIIe siècle même, où l'on abîmait tout, cet ensemble est respecté. La brutalité de l'ennemi s'est acharnée contre ce reliquaire, et ce n'est plus seulement au sens figuré qu'on parlera de « la Pitié d'Arras ». Le bombardement commença le 5 octobre 1914 ; l'Hôtel de Ville fut massacré et incendié ; le Beffroi finit par s'écrouler ; le palais St-Waast prit feu et, pour empêcher tout sauvetage dans le Musée qu'on y avait installé, l'artillerie allemande l'encercla d'un barrage d'obus. M. Henri Potez nous décrit cependant l'état de dévastation de la ville, telle qu'il la vit en 1916. L'état des deux places célèbres était surtout lamentable. Soixante-huit pour cent des immeubles, estime-t-on, s'y trouvaient endommagés. Mais par hasard, la maison du citoyen Robespierre se trouvait intacte. Quant à l'Hôtel de Ville, à demi écroulé, il ne gardait plus qu'un moignon du Beffroi. La Petite Place offrait une brèche de neuf maisons effondrées, quasiment détruites ; la Grande Place avait surtout souffert sur son côté oriental et bien des constructions se trouvaient abattues ou crevées. Certaines rues étaient comme des couloirs de décombres. L'église St-Jean-Baptiste n'offrait plus qu'une ruine parmi d'autres écroulements. Mais les restes de la cathédrale, — assez pauvre édifice du XVIIIe siècle, — se trouvaient avoir pris « la dignité que les siècles confèrent à des ruines romaines comme les Thermes de Cara-

c alla ». L'herbe continue à pousser d'ailleurs avec diverses plantes, d ans la ville quasi abandonnée ; des familles de linaires fleurissent ainsi, précise M. Henri Potez, entre les marches d'un perron, devant une porte Louis XV. Quelques rues sont demeurées intactes, mais elles sont assez rares. La rue St-Géry n'existe plus ; « des houles de murs à demi ruinés superposent les uns derrière les autres leurs découpures étranges, déchirant le ciel de leurs lignes rompues, de leurs angles, de leurs dentelures, et derrière cet océan immobile de malédiction apparaissent les murs crevés de l'Hôtel de Ville et le moignon du Beffroi. — La destruction d'Arras, en somme, est à peu près celle de Reims. C'est de « la belle ouvrage », et encore une page du passé que la méchanceté des hommes a fait disparaître.

Le petit volume de M. Henri Potez est certainement un des meilleurs de ceux qui ont été donnés sur les ravages de la guerre, par la librairie Van Oest.

A « la Renaissance du Livre », M. Emile Zavie vient de publier **La Retraite**, récit d'un soldat, que je veux croire une histoire authentique, puisque c'est l'affirmation de l'auteur, mais qui a toutes les apparences d'un roman. C'est la débâcle d'août 1914 ou plutôt les impressions d'un soldat qui s'y trouve participer. Nous sommes aux premiers jours de la guerre et nos troupes, à peine entrées en Belgique, doivent reculer sous la pression formidable des masses allemandes. Un des premiers épisodes qui se trouvent rapportés est une panique causée par trois chevaux démontés qui galopent sur la route, tandis que le canon s'entend au loin. On arrête bientôt les troupes qui commencent à se creuser des abris. La marche reprend et le narrateur avec soixante hommes se trouve changé de groupe. De nouveau on fait des tranchées. L'attaque allemande se produit bientôt, annoncée par trois notes pleurardes des trompettes ; les nôtres tirent dans le tas, — et le combat dure ainsi, longuement, jusqu'à la retraite de l'adversaire. Dans la nuit, les troupes doivent se retirer et l'auteur reçoit l'ordre d'attendre sur place, avec deux hommes, une patrouille attardée. Lorsqu'il peut se remettre en route, il se perd dans la nuit et se trouve rejoindre une longue colonne de fugitifs. Il pénètre bientôt avec ses hommes dans une maison où l'on a recueilli des blessés. On finit par organiser un départ, sur des carrioles réquisitionnées, dont l'une est fournie par une jeune femme qui demande à se trouver du convoi. C'est l'intrigue qui commence, car, on le pense, une rivalité se dessine bientôt entre deux des personnages du récit. Un long exode commence à travers le pays pour regagner la France à la suite des troupes en retraite. Au loin des villages brûlent. On atteint Walcourt ; mais lorsque nos hommes demandent des ordres aux gradés qu'ils rencontrent, ceux-ci répondent simplement : « Débrouillez-vous!

Rejoignez! » — Ils se débrouillent en effet, mais n'ont aucune hâte de rejoindre. Les routes sont encombrées de troupes, de fuyards qui traînent leur pauvre mobilier. Au loin on entend toujours le canon. La petite troupe reste en carriole une partie de la retraite et parvient ainsi à Rance, à Momignies (25 août), puis à Fourmies. On a repassé la frontière et, avec la menace de l'invasion, partout les habitants déménagent. De temps à autre nos poilus peuvent se reposer, dormir quelques heures. L'ordre est donné un moment de s'arrêter; tous doivent faire des terrassements, établir à nouveau des tranchées; mais les compères s'esquivent avec leur carriole, et pendant que tire derechef le canon. Les régiments continuent à défiler sur la route, mais on finit par faire partir devant la petite Belge, au grand dépit d'un de ses amoureux. La retraite atteint Laudifan, et la bande, un moment, doit se remettre à creuser des tranchées, — bientôt sous une averse d'obus. Il faut encore se replier, repartir sous les bombes, la canonnade. On s'arrête; on se repose quelques heures; on dort même, affalé, recru de fatigue, puis on repart. Le groupe se trouve enfin parmi des colonnes en marche. On aperçoit le village de Fanconzy bombardé et qui flambe comme une meule de paille. Les carrioles sont restées en route, et la bande qui s'égaille finit par échouer à Laon, — dans un faubourg, je suppose, car l'auteur ne mentionne nullement la situation de la ville, sur une crête escarpée. Un des personnages du récit cherche inutilement à voir sa femme, qui doit s'y trouver, et la retraite continue. Sur la route, très souvent les hommes se couchent, exténués, recrus de fatigue et de faim, et ceux qui avancent semblent obéir à une force machinale. La retraite atteint enfin la Marne, les traînards harcelés par la gendarmerie, et le groupe finit par être recueilli par un des régiments qui va monter en ligne, — après des péripéties et incidents multiples, et le livre s'achève quand commence enfin la grande bataille qui va délivrer le pays. — Tout cela est rapporté de prime saut, presque avec le laisser-aller d'un carnet de route. Mais l'histoire, en somme, offre peu de faits, d'épisodes remarquables, car il se trouve rarement qu'on assiste aux grandes choses qui marquent dans les annales. Tout au plus en voit-on les à-côtés, les menus détails. Le volume offre cependant de l'intérêt et se lit aisément. Avec ses conversations souvent à bâtons rompus, la multiplicité de ses incidents, l'intérêt des faits qui s'enchaînent, par le caractère fricoteur du troupier auquel l'auteur s'attarde en montrant son équipe de personnages, l'exactitude des faits, des gestes, des situations, on peut dire qu'il a donné un livre remarquable. Mais n'est-ce pas une des caractéristiques de la guerre moderne que ces batailles qui se donnent presque toujours à l'horizon, où le soldat marche et se bat, mais en somme ne comprend rien ou pas grand chose?...

On peut résumer l'impression que donne le volume publié par M. José Germain : **Notre Guerre**, en disant que c'est un recueil surtout d'impressions, de souvenirs, — en des chapitres courts pour la plupart, et où il met en scène la guerre dans le Soissonnais, en Artois, dans le Laonnais et sous Verdun. La suite de ses histoires se lit avec intérêt, et l'on peut citer même pour leur curiosité : *L'Alerte aux gaz* dans le Laonnois, le récit qui concerne le *Mystère du Bonnet Persan*, à côté d'épisodes comme *la Relève en patins* (Argonne, janvier 1917) et *le Camp du fer à cheval*, ou le repos dans la boue, en forêt de Hesse (décembre 1916),— et de dramatiques histoires comme celle qui a pour titre : *Huit heures de mort lente*, où six hommes ensevelis dans une tranchée en sont quand même sortis vivants. Entre temps, l'auteur parle des combats qui ont donnés du côté du Mont Saint-Eloi, où l'on doit creuser des boyaux parmi le claquement des balles, la plainte lamentable des blessés. Il raconte plus loin qu'il est envoyé de nuit avec un seul homme dans la zone battue par le feu pour retrouver la tombe d'un caporal et que ce fut une excursion plutôt mouvementée. Puis c'est le séjour dans les lignes, sous l'averse des crapouillots, et qui se trouvent parfois si proches de nos canons qu'elles reçoivent les projectiles des deux artilleries. Le volume offre également de curieux récits de batailles comme « l'attaque de la cote 140 », « la conquête et défense de la tranchée d'Odin » (Souchez, Givenchy, la route de Neuville Saint-Waast), qui nous coûtèrent beaucoup de monde dans l'automne de 1915 et sur lesquelles il donne des détails tragiques. Il y a aussi des croquis de personnages, des portraits parfois sympathiques comme celui de l'adjudant qui a la spécialité de la bousifaille ; le major qui a fait venir sa femme, etc.. C'est en somme une suite d'anecdotes, d'histoires, d'épisodes, qu'on lit aisément et qui décrivent, avec le drame de chaque jour, bien des coins typiques et des côtés curieux de la vie du front, aux premières années de la guerre.

M. Arnould Galopin, qui se souvient volontiers d'avoir servi dans la marine, a publié chez Albin Michel un intéressant recueil : **Sur le front de mer**, où il rapporte le rôle joué par la flotte de commerce et même les pêcheurs, en divers épisodes, au cours de la lutte actuelle. C'est avec juste raison d'ailleurs qu'il insiste dans un chapitre préliminaire sur « les traditions de la grande famille navale ». Tous ceux qui ont vécu en contact avec la mer savent, aussi bien, quelles sont les habitudes d'honneur et de dévouement que professent les marins. Les épisodes recueillis par M. Arnould Galopin, encore qu'ils ne soient pas tous situés et que des considérations, sans doute spéciales, aient empêché de nommer certaines personnes, ont la valeur surtout d'actes spontanés autant qu'ils par-

ticipent de la tranquille bravoure caractérisant ceux qui sont en lutte habituelle avec la mer. C'est l'histoire du chalutier qui se met sur la route d'une torpille lancée par l'ennemi et la fait éclater contre son bord, — coule, mais préserve un transport chargé de troupes à qui cet envoi était destiné; celle d'un commandant de cargo qui monte à bord d'un sous-marin allemand pour sauver son navire et s'engloutit avec l'adversaire ; plus loin la barque de pêche de Rochefort qui accepte le combat, *avec six hommes d'équipage*, contre un sous-marin qu'ils réussissent à couler, et qui sont recueillis par une autre barque, tandis que la leur s'enfonce. Plus loin, on rapporte le torpillage du paquebot *Sussex* que vient secourir le chalutier *Marie-Thérèse ;* le torpillage de l'*Amiral-Hamelin* chargé de troupes pour Salonique, auquel le pirate allemand vient dire : « Vous avez tiré sur nous », selon le légendaire boniment de l'ennemi, et dont les embarcations de sauvetage sont canonnéesavant de se trouver secourues par un navire anglais de passage. D'autres récits son plus curieux, comme l'aventure, contée par le capitaine de ce vapeur qui est attiré par des signaux de détresse et se trouve attaqué et coulé par le navire, maquillé, déguisé, qu'il venait secourir. Il y a même un officier ennemi, — il se trouve nommé dans les pièces justificatives, — qui demande son nom au capitaine afin de « faire dire des prières quand il sera mort », et tandis que le navire s'enfonce, un orchestre allemand qui joue *la Marseillaise* parmi les ricanements de l'équipage, — après quoi l'arrivée d'un croiseur britannique fait déguerpir les assassins. — Mais je ne cite pas tout, on peut le croire. Le volume de M. A. Galopin est à lire en entier. Il se termine par diverses pièces données en appendice, et le seul reproche qu'on pourrait faire à ce précieux recueil est d'avoir supprimé certains noms, — noms d'hommes et noms de lieux, — peut-être sur l'invitation de la censure, comme si le tragique de la guerre devait être utilisé par la morale en actions, — mais que la fin entrevue des hostilités, on peut le croire, permettra enfin de rétablir.

CHARLES MERKI.

§

John Macdonald, fils de la pluvieuse Ecosse, s'enivrait de la couleur et du soleil de France. C'est avec plaisir qu'il contemplait le mouvement, l'animation du Quartier Latin, du marché à Moret-sur-Loing ou les émotions changeantes ou superficielles du public des Cours d'Assises, avec une joie intense, qu'il notait la simplicité, la bonhomie des relations journalières. Ses récits, dans **The Amazing City**, sont pleins d'animation et quoiqu'il n'ait guère décrit que l'écume qui blanchit les crêtes de la vie parisienne, il savait aussi pénétrer plus au fond, dans les régions que les agitations

passagères ne troublent pas. A ceux qui lui parlaient d'un Paris né en 1914, il répondait :

Ce n'est pas un nouveau Paris que l'on voit aujourd'hui, mais le Paris même que l'on s'attendait à voir. Aucune cité n'est plus sérieuse, plus sincère, plus ouverte aux idées et à l'idéal. Aucune capitale du monde ne s'astreint à si dur labeur, ne crée tant et ne sent si profondément, ne travaille, ne lutte de manière plus incessante pour la cause suprême de la liberté, de la justice et de l'humanité. Des crises, des secousses, des scandales, si l'on veut, mais quelles réparations généreuses, quels retours glorieux!

Les cabarets de Montmartre et les restaurants excentriques sont pour les étrangers, mais la Sorbonne, les quais de la Seine, la Comédie Française, l'Académie, le Panthéon, le Luxembourg, Notre-Dame et l'Arc-de-Triomphe sont chéris des Parisiens.

Est-ce compatible, demande Macdonald, avec la légèreté, « l'incohérence » et « le danger de décadence »? Et comment le patriotisme profond, ardent des Parisiens pouvait-il mieux se manifester qu'en donnant le spectacle suprême de courage, de résolution et de sacrifice de soi que nous contemplons aujourd'hui? Non, ce n'est pas un nouveau Paris, mais celui même qu'on s'attendait à voir, silencieux, mais fier; meurtri, mais confiant en lui-même; blessé, poignardé au cœur même... mais héroïque et indomptable.

Cette compréhension de l'âme française, de l'âme parisienne est rare. Macdonald nous chercha et nous trouva : il connut la vraie France, et il l'aima d'un tel amour qu'il s'engagea pour la défendre, quand elle fut attaquée; il a donné sa vie pour elle. Les pages qu'a laissées un si fidèle ami nous émeuvent jusqu'au fond du cœur et sa mémoire nous restera inoubliablement chère.

For Dauntless France est le compte rendu des secours volontaires apportés à nos civils et à nos militaires par le Comité Britannique de la Croix-Rouge. Qu'on ne s'imagine point un rapport sec et ennuyeux, une énumération de services de santé, d'hôpitaux, d'ambulances et de cantines. Comme le dit notre ambassadeur, M. Paul Cambon, dans la préface :

L'auteur de ce livre a passé sa vie dans l'étude et l'admiration du beau. En décrivant avec tant de force et de conviction ce qu'il y a de plus beau au monde, le dévouement et la bonté, il n'a pas changé de sujet.

Laurence Binyon est un sensitif, un esprit délicat, poète et artiste. Sous des manières timides et réservées, il cache des émotions profondes et un cœur généreux. Son ouvrage en est une preuve. Avec modestie, tact, sympathie, il raconte ce qu'a accompli le comité de Londres, ce qu'ont vu et souffert les ambulanciers et brancardiers anglais, les infirmières qui sont dispersées dans tous les coins de la France, depuis le front jusqu'aux Pyrénées, les bienfaits des cantines, les secours que porte la « Society of Friends » (les Quakers) dans

les régions envahies. Leur tâche n'a point toujours été facile. Au début, dans les provinces reculées, les infirmières se heurtèrent quelquefois à l'ignorance et aux chinoiseries administratives. Mais, dès qu'on eut reconnu l'excellence de leur œuvre, on leur a rendu justice avec autant d'enthousiasme qu'on avait montré de méfiance à leur arrivée. En général, pourtant, les autorités les ont accueillies avec joie, heureuses de s'assurer leur concours expérimenté. La reconnaissance des poilus et des pékins n'a pas tardé à se manifester et, de mille manières, ils ont témoigné leur gratitude.

De leur côté, les volontaires anglais apprécient mieux les qualités de la race française, s'y attachent de plus en plus et ressentent pour elle un amour et une admiration qui augmentent chaque jour. C'est là l'opinion de Laurence Binyon. Il termine un chapitre consacré aux occupations de l'infirmier par ces mots bien caractéristiques dans leur modestie et leur générosité :

Ayant énuméré les devoirs fort ordinaires qui remplissent la journée de l'infirmier, je me sens un peu honteux en décrivant leurs humbles travaux, alors que ce qu'on devrait raconter c'est l'œuvre importante de l'hôpital, celle des docteurs et des infirmières. Hélas ! je ne connais pas assez le sujet pour l'aborder, mais j'ai pour ceux-ci et ce qu'ils accomplissent un respect et une admiration sans bornes. Nous infirmiers, nous n'avons qu'une vague idée de ce que leur labeur signifie. Nous voyons surtout le côté humain des choses, mais c'est là l'excuse de ces pages, puisqu'elles reflètent, j'espère, quelques-unes des qualités du Poilu que nous aimons, que nous avons appris à connaître à l'heure de la souffrance et du danger, doux dans son parler, courtois dans ses manières, constant dans le courage, fervent dans sa foi en la cause de son pays.

La narration de Laurence Binyon abonde en souvenirs personnels, en anecdotes émouvantes ou drôles, comme celle du sergent qui ne connaissait pas Shakespeare et qu'un soldat instruit de cette manière : « Shakespeare est le Victor Hugo de l'Angleterre et le célèbre auteur de *Quo Vadis*. » Ou celle encore du bourgeois morose et pompeux qu'un camarade blague en lui disant que sûrement pendant sa jeunesse, il a fait la fête. A quoi le provincial blessé lui répond avec la dignité du grand siècle : « Monsieur, j'ai assisté à des réunions de toutes sortes et je me suis toujours contenu entre les limites les plus correctes. »

Espérons qu'on traduira *For Dauntless France*, car c'est un ouvrage qui prouvera mieux que toutes les statistiques d'hommes et de canons, l'intimité des relations entre les deux pays.

Alsace-Lorraine, Past, Present and Future, de Coleman Phillipson, est un de ces livres qui sous une apparence d'impartialité n'ont qu'un but : plaider la cause de l'Allemagne. Un exemple suffira pour donner une idée de la manière jésuitique ou judaïque dont l'ouvrage est composé. A propos des sentiments de

revanche en France, Phillipson cite d'abord l'Anglais J. E. C. Bodley (un de ceux qui nous ont fait le plus de tort avant la guerre). Bodley déclare que la Loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat l'a convaincu que l'âge des théories et des idées était passé en France; qu'au commencement du xx^e siècle, celle-ci avait subi une rapide transformation de caractère ; que les électeurs étaient touchés avant tout par leurs intérêts matériels. « On ne parle plus aujourd'hui des causes idéalistes dont l'influence se faisait sentir en 1830, 1848 et 1871 ». Ensuite, l'auteur cite Bourgeois qui a exprimé les aspirations paisibles du peuple français vers 1909. Cela commence déjà, en confondant le désir de la paix avec le manque d'idéal, à créer quelque confusion dans l'esprit du lecteur non averti. Pour terminer, Phillipson invoque le témoignage de von Bulow qui, au contraire de l'écrivain anglais, remarque que « c'est une des singularités de la nation française qu'elle place ses besoins spirituels au-dessus des matériels. » Von Bülow explique aussi que les idées de revanche sont encore vivaces en France, et l'astucieux Phillipson de conclure :

Il n'est pas besoin de commenter les paroles de l'ex-chancelier allemand. C'est évidemment une appréciation *entièrement* erronée (it is obviously an entirely erroneous estimate) et une fausse interprétation de manifestations occasionnelles et sporadiques comme constituant la politique nationale de la France.

Le public reste ainsi sous l'impression que la France avait abandonné les idées de revanche non point par sagesse, ou horreur de la guerre, mais parce qu'elle était devenue trop matérialiste dans le sens le plus bas du mot.

Après ce passage, un blâme est jeté à l'Allemagne pour avoir commencé la guerre, mais l'indignation de l'auteur n'est pas assez forte pour qu'il ôte à l'agresseur les moyens de recommencer. A la fin d'un chapitre sur la question du fer de Lorraine, il se déclare franchement contre la désannexion. Il faut citer sa conclusion, elle est typique :

Le grand développement métallurgique de Lorraine, comme le progrès des industries alsaciennes, est dû à l'intelligence, à l'énergie et aux capitaux allemands ; et toute solution qui prive l'Allemagne de la « Minette » ne serait pas avantageuse économiquement pour l'Europe en général et infligerait à une grande nation industrielle un désastre économique sans parallèle, tandis que les intérêts de la paix n'en seraient pas avancés. La paix future de l'Europe serait, en vérité, plus que jamais en danger, car il n'y a rien de plus absurde que de s'imaginer que le travail potentiel, les instincts industriels, l'organisation des affaires, l'impulsion commerciale, le progrès économique d'une des grandes nations du monde pourraient être supprimés par des victoires militaires douteuses, par des combinaisons factices d'Etats ou par une politique d'exclusion contre nature. Les mines

de fer de Lorraine travaillent et coopèrent étroitement avec les charbonnages du bassin du Rhin, et les chemins de fer de l'Etat Prussien font des prix réduits aux industriels lorrains pour les compenser de leur situation intérieure, de sorte que mettre fin à une coopération si désirable entraînerait de grosses pertes. La solution du problème franco-allemand du fer et du charbon peut se trouver dans l'établissement d'un système de libre-échange si l'Alsace-Lorraine faisait toujours partie de l'Empire Allemand (comme Etat autonome par exemple) ou par la création d'un Etat indépendant formé de ces provinces, mais il est douteux qu'on puisse obtenir une solution satisfaisante en réannexant ces territoires à la France, à moins que l'organisation économique et le système de relations commerciales de l'Europe occidentale soient changés de manière à assurer une rétribution égale et impartiale du charbon et du fer à tous ceux qui en ont besoin.

Ne croirait-on pas que ces lignes ont été dictées par un Allemand ? En tout cas, on ne pouvait mieux se faire le défenseur des intérêts industriels de la Prusse. Puisque la France est à court de charbon, elle pourrait, suivant le même principe et avec plus de justice, réclamer aux Allemands les mines du Rhin.

Fréderic Coleman est un Américain envoyé par le *Herald* de Melbourne faire en Extrême-Orient, une enquête sur les relations Sino-Japonaises. **The Far East Unveiled** n'est pas son premier ouvrage sur ce sujet : il a déjà, outre de nombreux articles, publié un livre *Japan moves North*. Il se propose dans son nouvel ouvrage d'examiner plus spécialement : 1° la fidélité des Japonais à leurs accords et traités ; ont ils respecté ou non le principe de la porte ouverte en Mandchourie ? 2° Jusqu'à quel point, ont-ils pénétré en Chine et par quels moyens ? 3° Quelles sont leurs méthodes commerciales et quelle est la condition de l'ouvrier chez eux ? 4° Le gouvernement est-il responsable de la campagne anti-britannique dans la presse de Tokyo en 1915-1916. Il s'est efforcé de se renseigner sans parti-pris. En dépit de la difficulté de la langue, il a recueilli habilement les témoignages d'homme d'Etat Japonais et Chinois, de fonctionnaires, de marchands, d'industriels et de journalistes japonais et de résidents anglais et américains. Il a interrogé le président de la République Chinoise, et le baron Terauchi, premier ministre à Tokyo. Il cite toutes les opinions qu'il a recueillies de sorte que le lecteur peut en tirer lui-même ses conclusions. Son enquête est consciencieuse ; il le fit vers la fin de 1916, au moment où le Ministère Okuma fut remplacé par celui de Terauchi dont la politique en Chine a été moins agressive que celle de son prédécesseur.

Dans ses conclusions, Coléman est assez sceptique sur la bonne foi du Japon, du moins à l'époque où son livre a été écrit, mais il ne croit point qu'une guerre soit inévitable entre ce pays et les Etats-Unis. L'échec de l'Allemagne et la création de l'armée américaine ont donné à réfléchir aux Japonais et il est persuadé qu'une

attitude ferme de la part de l'Amérique les forcera à respecter leurs engagements.

Le Japon n'est pas un pays démocratique. Cinq pour cent à peine des habitants ont le droit de vote. La volonté du souverain fait loi. Celui-ci est donc à même de prendre des mesures militaires sans que le public en soit le moins du monde informé. Le parti militaire seul a de l'influence auprès de lui et c'est ce parti qui a fait nommer Terauchi. La presse reçoit les instructions du Gouvernement pour toutes les questions se rapportant à la politique étrangère, de sorte qu'en dépit de ce qu'affirment les hommes d'Etat japonais, on peut supposer que la campagne anti-britannique avait bel et bien été approuvée officieusement. Les Japonais sont fort vexés des restrictions imposées à leurs compatriotes en Australie et aux Etats-Unis. De plus, les classes commerciales convoitent ardemment le monopole du commerce et des entreprises industrielles en Chine, mais elles ne jouent pas encore de rôle important en politique. Il est donc possible que le parti militaire se rende compte du danger de l'entreprise, agisse avec prudence et cherche même sincèrement à coopérer avec les Etats-Unis.

En Mandchourie, M. Coleman a passé beaucoup de temps à étudier la question brûlante de la Porte Ouverte. Il a obtenu la preuve qu'en 1916, en dépit d'affirmations du contraire de la part des fonctionnaires, le commerce japonais était favorisé non seulement par la position privilégiée de la Compagnie des Chemins de fer de la Mandchourie du Sud, mais encore par des rabais spéciaux sur certains produits japonais transportés par les bateaux de la Nippon Yusen Kaisha ou de l'Osaka Shosen Kaisha. La Chine n'exerce aucun contrôle effectif en Mandchourie. Les Japonais au contraire ont beaucoup contribué au progrès de la province. Cependant leur immigration est peu importante. C'est que le Japonais, petit commerçant, fermier ou ouvrier, est inférieur au Mandchou et au Chinois.

En Chine, les Japonais ont obtenu, au moyen de prêts, la direction de la Compagnie de Hanyeping, l'entreprise chinoise la plus importante, et celle dont les possessions, dans la vallée du Yantze, s'étendent sans cesse. De là, ils tirent à un prix peu élevé le fer dont ils ont besoin pour les établissements métallurgiques impériaux. En 1916, le baron Okuma présenta à la Chine des demandes qui équivalaient à un protectorat et dans lesquelles les droits et les prérogatives des Japonais sur les mines de la Hanyeping étaient encore élargis.

Les conversations de Frédéric Coleman avec les hauts personnages chinois sont fort instructives. La Chine ne peut se transformer sans l'aide des puissances étrangères. Elle voudrait qu'on lui envoyât des instructeurs et qu'on lui formât des administrateurs. Elle craint fort

la puissance du Japon, ce qui ne l'empêche pas de céder à ses voisins chaque fois que l'occasion s'en présente. M. Coleman parle sans ambages de la mauvaise foi et des procédés déshonnêtes des marchands japonais, mais, depuis son voyage, le gouvernement, se rendant compte que ces pratiques compromettaient l'avenir commercial du pays, a soumis les exportations à un contrôle plus sévère.

En Chine, le Japonais est un concurrent sérieux à cause de sa connaissance des Orientaux et du bas prix de ses produits. La main d'œuvre est en effet bon marché dans un pays ou l'on emploie beaucoup d'enfants dans les usines et ou l'ouvrier est encore exploité par le patron, comme il l'était il y a cinquante ans dans les autres pays. Depuis la guerre, cependant, les salaires ont augmenté, mais, à en juger par le livre de Frédéric Coleman, l'heure n'est pas encore proche où le Japon aura ses questions ouvrières et ses syndicats. Il ne faut point s'attendre non plus à un acheminement rapide vers la démocratie. A présent, le parti militaire seul compte et paraît enclin à suivre une politique modérée. Persévérera-t-il dans cette voie? Sans doute, si l'Allemagne est battue.

Dans sa préface au livre du général J. H. V. Crowe, **General Smuts' Campingn in East Africa**, le chef boer, lui-même, indique nettement la valeur économique et stratégique de cette colonie pour les Allemands :

Si l'on rendait au Kaiser, à la fin de la guerre, l'Afrique orientale allemande, avec une large armée d'Ascaris exercés et recrutés parmi les huit millions d'indigènes, la conquête ou l'achat forcé du Congo Belge, des colonies portugaises de l'Afrique occidentale et méridionale et peut-être la reprise du Cameroun ne serait qu'une question de temps. De cette manière, cet immense territoire tropical avec des possibilités pour ainsi dire illimitées, pourvu d'excellentes bases sous-marines sur l'Océan Atlantique et l'Océan Indien, pourrait devenir un marchepied conduisant à l'Empire du monde.

La campagne de Smuts fut couronnée par le succès que l'on sait. Il devait rechercher l'ennemi et le forcer par ses manœuvres et ses poursuites à livrer bataille ou à se rendre. Le but des Allemands, en cas de défaite initiale, était d'éviter toute rencontre afin de gagner du temps et d'essayer d'échapper à leurs adversaires. Ils espéraient ainsi que la maladie et les privations viendraient à bout des troupes britanniques inacclimatées et obligées d'agir loin de leurs bases dans un pays dont les régions malsaines et infestées par la mouche tsé-tsé leur étaient connues. Lorsque Smuts arriva, les Allemands étaient en territoire anglais, il les pourchassa d'abri en abri en menaçant toujours leurs lignes d'arrière par des manœuvres d'une rare témérité. Il fallait avancer à tout prix. En vain, les officiers de l'Intendance et du Train faisaient-ils des figures longues et essayaient-

ils de démontrer au général qu'en allant plus loin, on affamerait l'armée. Celui-ci, inflexible, diminuait la ration et donnait l'ordre de continuer la marche en avant. En quelque mois, avec l'aide des Belges, il balaya le pays et repoussa l'ennemi jusqu'à la frontière portugaise. Toujours en route, il ne se ménageait point et alla même parfois jusqu'à faire en personne des reconnaissances périlleuses ou importantes au risque d'être pris.

Le Général Growe s'excuse de la brièveté de son récit, mais ses précisions nous donnent mieux que les descriptions les plus élaborées une idée de la rapidité et de l'audace avec laquelle la campagne a été conduite.

HENRY-D. DAVRAY.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

UNE « PAIX DE JUSTICE ». — Le gouvernement « démocratique » du prince Max de Bade persiste à affirmer que l'Allemagne n'est pas battue. S'il demande la paix, s'il accepte sans se rebiffer le ton hautain des notes de M. Wilson, dont la dernière (celle du 23 octobre), comme le dit la *Gazette de Francfort*, « fait monter le rouge au visage de toute l'Allemagne », c'est parce qu'il veut mettre un terme à l'inutile effusion du sang et aider à la fondation de la Société des Nations. La sympathie que lui inspire l'esprit des 14 articles du Président et des 5 principes qui les complètent a seule dicté sa première démarche. « Ces articles, écrit la *Gazette de Cologne* du 22 octobre, par la plume de son correspondant berlinois, forment la base de toute négociation de paix et une paix durable, fondée sur le droit, peut seulement être conclue si leur esprit n'est pas violé.» Il y a lieu d'être quelque peu surpris de cette brusque accession de la part d'un pays qui, il y a quelques semaines encore, se berçait de l'illusion qu'il allait dominer le monde. Mais l'humilité d'aujourd'hui ne s'exprime pas sans qu'il subsiste quelque chose de ce ton de vantardise qui reste la manière favorite des mesures de la presse belliqueuse. On ne fait pas peau neuve d'un jour à l'autre. Aussi le correspondant ajoute-t-il:

L'Allemagne a fait maintenant infiniment pour la paix, la liberté et la justice. Elle a apporté des sacrifices que même un ennemi devrait reconnaître. Il s'agit dès lors de montrer, de l'autre côté, si l'on veut, là aussi, la paix, la liberté et la justice pour tous les peuples. Comme à la bonne volonté, nous trouverons la vraie réponse à la mauvaise.

Cette menace à peine voilée s'exprime sans fard dans un article de fond du même numéro de la *Gazette*:

Si ses exigences (celles du président Wilson) dépassent ce que nous pouvons concéder dans l'intérêt de la paix mondiale, nous saurons quel chemin nous devrons suivre, le monde saura que le paix de justice de Wilson doit être une paix de violence qui éterniserait en Europe l'état de guerre et l'esprit de guerre. Alors il s'agira d'appliquer la devise : plutôt mort qu'esclave.

Nous ne nous laisserons pas intimider par ces vaines menaces, car nous n'ignorons pas que, si l'Allemagne crie maintenant qu'elle veut « une paix de justice », elle entend simplement échapper au désastre, en s'appuyant sur des protestations humanitaires. Pour nous la « paix de justice » consiste précisément à faire payer leurs méfaits par les Allemands, à prendre des garanties contre la reprise possible du coup de force du mois d'août 1914, à mettre nos ennemis dans l'impossibilité d'entreprendre une nouvelle guerre. La « démocratisation » n'est pas une garantie suffisante, elle n'annule pas le compte qui reste à régler. Ludendorff est maintenant par terre, l'homme de la guerre d'anéantissement. Il est tombé comme sont tombés Bethmann-Hollweg, l'homme du « chiffon de papier », Hertling, l'homme du gage de la Belgique, Kuhlmann, l'homme du « jamais ! » à propos de l'Alsace-Lorraine. La disparition des responsables n'efface pas les responsabilités. Et le prince Max de Bade, l'homme de la lettre au prince Alexandre de Hohenlohe, s'en irait-il, pour être remplacé par Ebert ou Scheidemann, la situation n'en serait pas moins exactement la même. Croit-on que la tête de Guillaume II lui-même serait suffisante pour payer la destruction de Reims?

Les socialistes impériaux s'offusquent de nos prétentions et déversent dans leurs journaux le flot de leur indignation. Ce sont les chauvins français, disent-ils, avec leurs prétentions impérialistes, qui empêchent la conciliation. Parlaient-ils de conciliation le 4 août 1914? Nous ne demandons que des réparations. Est-ce notre faute si le compte s'est allongé démesurément depuis cinquante ans? Nous n'admettrons pas qu'une Prusse grossie par les conquêtes reste maîtresse de l'Allemagne ; nous n'admettrons pas que l'Allemagne s'agrandisse des dépouilles de l'Autriche. Une République allemande qui engloberait tous les pays de langue allemande et qui reprendrait les traditions chauvines du Parlement de Francfort nous inspire la plus grande méfiance. Il nous faut des « sûretés » qui s'appuieront sur des garanties réelles, dont les armées alliées se chargeront bien d'assurer l'exécution.

L'annonce d'une reprise prochaine de la guerre à outrance que nous retrouvons ces jours-ci dans la presse de toutes nuances n'est qu'un simple chantage. Timidement formulée par les journaux de gauche, elle s'étale avec arrogance dans les organes conservateurs.

vant la proposition de paix du 5 octobre, il restait à l'empire cer-ines possibilités en vue d'organiser la défense nationale. Le pays ignorait encore la situation véritable et un mouvement factice d'exal-tion populaire aurait pu renforcer le moral de l'arrière et jeter sur front quelques volontaires décidés à se sacrifier héroïquement. Mais les trois notes au président Wilson qui se sont succédé depuis lors, creusaient de plus en plus la voie douloureuse de l'ac-ceptation. La population allemande est résignée à son sort, quelles que soient les conditions que lui imposeront les Alliés, et l'affirma-tion que l'Allemagne n'est pas battue, que la presse se plaît à répéter, doit faire hausser les épaules même aux plus naïfs. Certaines mani-festations publiques permettent du reste de se rendre compte du véritable état d'esprit du pays. A Munich, le Consistoire supérieur protestant prescrit, le 18 octobre, de lire, du haut de la chaire, le dimanche suivant, dans toutes les communes de la Bavière, une allocution qui recommande « de ne pas se laisser aller, durant ces moments sérieux, au découragement et à l'affaiblissement moral ». Pour qu'il faille recourir à des moyens semblables, il y a vraiment peu de penser qu'un vent de désespoir souffle sur toute l'Allemagne.

Dans un appel à l'union, la *Gazette de Cologne* écrit à la même date :

« Des dangers identiques nous enveloppent tous, au dehors et au dedans. Les regarder en face, c'est le devoir de l'heure et il nous faut pour cela des chefs décidés et un peuple uni. Il serait insensé maintenant de réfléchir à ce passé. L'instant réclame toute notre force. *Pas de plaintes et pas d'accusations !* Le temps exige des choses plus importantes.

« Les professeurs de l'université de Berlin se sont réunis sous la présidence du recteur, le dimanche 20 octobre, pour rédiger un appel au peuple, l'invitant à se grouper d'une façon unanime autour du nouveau gouvernement, pour laisser celui-ci accomplir son œuvre de réorganisation.

« Nous exprimons ceci, poursuit l'appel, dans la certitude que c'est là la seule voie sur laquelle les inépuisables forces intérieures de notre peuple peuvent être déchaînées jusqu'à la tension extrême (*sic*), afin que la patrie, l'empereur et l'empire soient conservés sains et saufs ; pour que l'artère vitale de notre développement ne soit pas coupée et que la voie de progrès qui correspond à notre particularité historique reste ouverte. Il s'agit, en ces jours, de ce qu'il y a de meilleur, la liberté et l'honneur de notre peuple. Nous ne pouvons mieux exprimer notre pensée qu'en répétant les paroles courageuses du dernier appel du parti social-démocrate : « Le peuple allemand ne s'accommodera jamais d'une paix d'oppression, d'humiliation et de violation de ses intérêts vitaux. » Il s'agit aujourd'hui de rassembler toutes les forces en vue de l'union ; il s'agit de souffrir joyeusement et de se priver, mais il s'agit aussi d'être fort et d'espérer, et de ne pas désespérer, dans une basse ingratitude, de l'inépuisable force de notre peuple.

Chaque fois que des Allemands s'assemblent pour affirmer quelque chose, il y a un discident qui vient dire le contraire. A peine les universitaires de Berlin avaient-ils fait paraître leur manifeste dans les journaux, qu'un professeur, qui s'était abstenu d'assister à la réunion, rendit publique (*Vorwaerts* du 22 octobre) une *Gegenerklaerung*. Le professeur Wilhelm Kaufmann écrit :

Ma position dans la continuation de la guerre est déterminée avant tout et d'une façon décisive *par la question de la responsabilité de cette guerre et dans cette guerre.*

Si les adversaires avaient entrepris cette guerre, et l'avaient poursuivie sans égard pour la justice, pour nous opprimer et nous enlever nos droits, alors dans l'intérêt de notre défense, nous devrions la poursuivre, le cas échéant, jusqu'à ce que nous sombrions tous, lors même qu'il n'y aurait aucune chance de gagner la guerre et que nous n'aurions devant les yeux que notre disparition.

Mais il en est tout autrement si nos adversaires ont raison, quand ils affirment que c'est du côté allemand que se trouve, d'une façon qui l'emporte terriblement dans la balance, la responsabilité de cette terrible guerre.

Alors il faut que les coupables et les complices disparaissent totalement de notre vie publique, et notre gouvernement doit donner des sécurités à nos adversaires, non pas seulement par des déclarations, mais aussi par de véritables actes, et il doit être prêt à tirer et à laisser tirer les justes conséquences de la responsabilité encourue.

A côté de cet Allemand qui commence à voir clair, il y en a d'autres qui ne songent qu'à développer l'exaltation chauvine. Les mêmes professeurs qui lancent un appel au peuple ont organisé une réunion d'étudiants, au cours de laquelle le président Wilson a été bafoué, parce qu'il voulait imposer à l'Allemagne une paix honteuse. Les pangermanistes ne désarment pas et ils s'appuient sur le maréchal de Hindenburg pour organiser dans le pays une campagne contre la majorité du Reichstag. Reste à savoir si ce tardif effort pour remonter le courant sera de quelque efficacité. En tous les cas, les partisans du nouveau gouvernement semblent s'en inquiéter. Le correspondant berlinois de la *Gazette de Francfort* écrit en date du 26 octobre :

Certaines personnalités, parmi les pangermanistes et les conservateurs, n'ont pas cessé de présenter la première démarche entreprise en faveur de la paix, démarche qui fut décidée d'accord avec toutes les autorités compétentes, comme inspirée par la pusillanimité de notre gouvernement. Aujourd'hui comme hier, elles continuent leur agitation contre « la paix de la honte », terme par lequel elles veulent désigner toute paix de conciliation. Elles ne cessent de répéter que nous combattons toujours victorieusement et sans que nos forces soient ébranlées en plein territoire ennemi. Elles tentent ainsi de dissimuler au public la véritable situation militaire et politique où se trouve l'Allemagne maintenant. Aujourd'hui, la note du président Wilson, qui est de nature à faire monter le rouge au visage de tou

bon Allemand, donne à ces personnalités, qui comptent apparemment sur un revirement de la situation, l'occasion de prêcher la résistance et la défense nationale, en lançant de patriotiques et éloquents appels au sentiment national. On cherche visiblement à dicter au Reichstag, en créant une agitation facile, les résolutions qu'il doit prendre. On affirme que nous n'avons pas le choix, qu'il s'agit d'organiser la défense nationale, comme si depuis plus de quatre ans déjà, nous ne livrions pas de toutes nos forces le combat de la défense nationale !...

Pendant que se poursuivait l'échange de notes entre Washington et Berlin, et que toute l'Allemagne languissait dans une attente angoissée, le Reichstag poursuivait ses travaux. Mis en congé le 13 juillet, l'avant-veille de la malencontreuse offensive de la Marne, il n'avait pas pu se faire entendre pendant les trois mois qui décidèrent du sort de l'empire. Enfin, le flot des discours, longtemps retenu, a pu se déverser librement, le 22 octobre et les jours suivants. Mais il semble bien que les porte-paroles de la majorité aient eu beaucoup moins le souci de provoquer une explication sur la politique générale du gouvernement que d'aborder la discussion des réformes constitutionnelles qui permettent au pays de faire figure d'Etat parlementaire. Le député conservateur Græfe en a fait amèrement l'observation au cours de la séance du 26 :

Je ne comprends pas, a-t-il dit, comment on peut s'abandonner à des expériences aussi dangereuses, à l'heure la plus critique de la cinquième année de la guerre. Tout notre pays est angoissé par la question de savoir ce qu'il faut répondre à la demande des ennemis, mais dans cette enceinte il est défendu d'ouvrir la bouche à ce sujet. On fait comme si ces réformes constitutionnelles étaient ce qu'il y a de plus urgent.

Le *Lokal Anzeiger* a donné l'explication cynique de cette hâte à vouloir placer sur le visage de l'Allemagne le masque de la démocratie. Il voit, dans tous ces projets de loi, qui tendent à subordonner le pouvoir militaire au pouvoir civil, la première réponse faite par l'Allemagne aux exigences américaines :

M. Wilson, écrit l'organe chauvin, exige la transformation des pouvoirs qui ont jusqu'ici dirigé l'Allemagne, et il veut que ceux-ci soient désormais réduits à rien. Peut-être le gouvernement allemand a-t-il décidé de donner satisfaction à ses revendications du jour au lendemain.

Et la *Deutsche Tageszeitung* du comte Reventlow estime que ces projets constituent « la dernière humiliation subie par l'Allemagne ». Pour nous, le détail de toutes ces modifications importe peu. Le *Vorwaerts* du 21 avoue sa crainte de voir les chefs de service, « les conseillers intimes du vieux style », gagner en influence et prendre en mains toutes les affaires, tandis que les secrétaires d'Etat parlementaires se contentent d'un rôle d'apparat, « de telle sorte que l'effet

pratique de la démocratisation du gouvernement serait en grande partie supprimé. »

Il faudra donc d'autres « réformes » pour modifier les vieilles habitudes de la bureaucratie prussienne. Les Alliés sauront les imposer. Reste à savoir à quel moment les dirigeants de l'empire, devant la défaite complète des armées allumandes, se résigneront à passer par les conditions que nous leur imposerons. Il y a de nombreux indices qui font croire que ce moment n'est pas éloigné. Le *Vorwaerts* qui, depuis que M. Scheidemann est entré dans le gouvernement, a pris un caractère presque officiel, écrivait, en date du 25 octobre, le lendemain de la réception de la troisième réponse américaine :

Afin de comprendre le ton de la note de M. Wilson, il faut nous rendre clairement compte sous quel angle le Président des Etats-Unis considère notre position. Tous les alliés de l'Allemagne ont capitulé ou à peu près. L'Allemagne a résisté jusqu'au bout, mais elle sera finalement obligée de suivre la même voie. Une résistance désespérée ne peut rien changer à cette issue inévitable.

Et le journal socialiste ajoutait :

Pour nous social-démocrates, la situation est tout à fait claire : nous avons toujours considéré l'ancienne constellation du pouvoir comme dangereuse pour le peuple et nous avons demandé instamment un changement radical. Le moment est maintenant venu de tirer les conséquences impitoyablement exigées par les besoins du peuple allemand.

Quand on en est arrivé là, il ne reste plus qu'à se résigner à son sort et à déposer les armes.

HENRI ALBERT.

(27 octobre.)

§

Espagne.

LE CLERGE CATHOLIQUE ET LA GUERRE. — Sur ce thème, fort édifiant, on a déjà beaucoup écrit, et, en France, nul de mieux qualifié que Mgr A. Baudrillart ne pouvait instruire le public. Il l'a fait, en toute franchise, dans son volume : *Une Campagne française*, paru chez Bloud et Gay, à Paris et à Barcelone, dans l'hiver de 1917. Parlant, à la p. 216, de l'état d'esprit dans la péninsule à l'origine des hostilités, il déclare :

Même parmi les chefs du clergé, pareilles dispositions se manifestaient, chez les évêques, dans les grands ordres religieux, et ce n'étaient pas seulement des manifestations extérieures. On a pu citer des actes et des paroles qui atteignaient jusqu'aux consciences ; par exemple celui-ci, qui est malheureusement authentique : une pauvre vieille religieuse se mourant dans de grandes souffrances disait « qu'elle offrait ses souffrances à Dieu pour la victoire de la France », et son confesseur de lui répondre que par là elle n'assurait pas son salut ! On pourrait énumérer bien des faits analogues,

bien des prédications de même esprit, soit dans des communautés religieuses, soit dans les églises, devant le grand public, prédications cruelles pour les Français. Encore maintenant que de choses, malgré un incontestable apaisement, sont pénibles pour nous! Dans nombre de villes espagnoles, chaque dimanche est l'occasion de rappeler les événements de la guerre de 1808 à 1813; toutes les fois que les Français se plaignent, on s'empresse de trouver dans les annales de l'histoire de cette guerre des actes comparables, et on répond : « Vous voyez bien que vous avez fait de même », oubliant qu'une grande partie des atrocités commises à cette époque l'ont été par des Espagnols qui, défendant leur pays, croyaient bien faire...

Mgr Baudrillart, qui parle de ce qu'il a vu en Espagne au printemps de 1916, est d'avis qu'à cette époque « l'attitude du clergé à notre égard et celle de ses chefs » était restée « médiocrement favorable » et trouve qu'en dépit des atténuations qu'un prêtre peut donner à cette attitude, « il y a toutefois des limites qu'on ne devrait pas dépasser », par exemple, pour un archevêque, de traiter, dans un mandement « imprimé et affiché », la France de « pays pourri...»

On pourrait se demander si la tournée de Mgr Baudrillart a modifié cet état de choses. La question a été posée dans le *Bulletin Hispanique* de juillet-septembre 1916 par un des membres de la rédaction qui, parcourant alors le nord et le centre de l'Espagne, était à même de juger en connaissance de cause, et voici sa réponse, telle qu'elle se lit p. 198 :

Faut-il se demander quelle part il convient de faire, dans les démonstrations respectueuses dont il a été l'objet, à la courtoisie espagnole et à la charité chrétienne? On ne pouvait pas ne pas recevoir avec déférence un prélat, même venu d'un pays condamné par ses fautes à l'expiation! Salutations cérémonieuses, protestations onctueuses, je les vois d'ici (1)...

Et, s'il y a eu le manifeste signé par les « membres les plus en vue » du clergé et portant des « centaines de signatures », il est bon de noter que ce document n'est qu' « une protestation en faveur des catholiques belges, mais combien édulcorée! Les Allemands n'ont pas dû faire trop de grimaces pour l'avaler ». En somme, la masse noire, en Espagne, restait, d'après ce garant peu suspect, dans l'automne de 1916, « réfractaire, fermée, hostile ». Qu'il y ait, dans ce clergé, « beaucoup de candeur, d'ignorance sur ce qu'on prône si haut », c'est ce que l'écrivain du *Bulletin Hispanique* voudrait démontrer en citant un article du *Diario de Navarra* du 17 juin 1916, où « un cœur chrétien et ami » invite les Boches internés à Pampelune à se convertir au catholicisme. Nous ne suivrons pas l'auteur sur ce terrain : un des vices, les plus graves, de sa méthode

(1) Il est curieux de noter, de l'aveu même de Mgr Baudrillart, *op. cit.*, p. 259, que celui qu'il appelle « notre meilleur ami », l'archevêque de Tarragone, « était absent » quand le recteur de l'Institut Catholique passa en cette ville. Cela le dispensait de compromissions délicates.

consistant à tirer argument de pièces isolées et arbitrairement choisies pour en déduire des conclusions d'ordre général qui flattent ses conceptions politiques spéciales, dont nous avons eu l'occasion de parler ailleurs.

A six mois de distance, le même garant, écrivant dans le même organe (nº de janvier-mars 1917) sur *la main de l'Allemagne en Espagne*, répète qu' « en ce qui concerne le clergé, il n'est pas contestable » que « la masse nous est hostile », encore que nous ayons pour nous « beaucoup d'hommes remarquables », dont « le plus en vue est l'archevêque de Tarragone, D. Antolín López Peláez ». Ce dernier, en effet, avait alors publié dans le *New-York Herald* une interview dont la francophilie se bornait à déclarer que « les membres du clergé espagnol qui ont blessé la susceptibilité des catholiques français par leurs manifestations germanophiles sont erronément impressionés par l'idée que la France est l'ennemie de notre religion. Ils confondent la politique du gouvernement français et les sentiments de la nation française : l'Etat français et la France. C'est une grande erreur, que je leur signale constamment. » Donc, distinction entre la France catholique et... l'autre. Le reste de l'interview était une profession d'admiration pour les leçons philosophiques du cardinal Mercier, la déclaration d'une neutralité « bienveillante pour les Alliés, par la force de raisons géographiques, raciales et spirituelles » et l'affirmation que l'archevêque de Tarragone, en sa qualité de sénateur, votait toutes les lois militaires espagnoles. Ce document, si anodin, n'en fit pas moins sensation et, dans le journal de Madrid *El Parlamentario*, du 31 janvier 1917, 13 intellectuels catalans en félicitèrent, en leur langue, l'ex-évêque libéral de Jaca et le vieil admirateur de Pérez Galdos, cependant que l'écrivain du *Bulletin Hispanique*, dans l'impossibilité où il était de citer d'autres noms, insinuait que ce n'était point là « le seul prélat espagnol qui sache être juste pour notre pays. Peut-être un jour ou l'autre en aurons-nous la preuve manifeste... »

Les mois ont passé et la « preuve manifeste » se fait toujours attendre. Pour ce qui est de Mgr López Peláez, celui-ci s'est obstinément refusé, à la fin de 1917, à recevoir ni le rédacteur du *Parlamentario*, ni le correspondant de *El Sol*, qui eussent voulu avoir de lui, de retour de son voyage sur le front français, quelque déclaration nettement alliophile. Et quand, à la suite de la prise de Jérusalem par le général Allenby, un collaborateur de la *Publicidad* barcelonaise, M. Menéndez, se rendra spécialement chez le prélat pour tâcher de surprendre sur ses lèvres ce cri spontané d'enthousiasme qui eût été si naturel, il n'obtiendra de lui que des réticences, et, à force d'insister, l'anodine affirmation que la libération des Lieux Saints « pourrait poser le problème du droit de possession des Fran-

ciscains espagnols », puisque, au surplus, le souverain d'Espagne s'appelle encore roi de Jérusalem et que, « jusqu'en ces derniers temps, l'Espagnol qui testait devait laisser un legs en faveur des *Santos Lugares* »! (*Publicidad* du 14 déc. 1917, p. 3.)

Et voici que la vaillante revue de M. Benjamin Barrios, *América Latina*, ayant posé à Mgr Peláez, ainsi qu'à d'autres personnalités mondiales, la question : *Comment doit finir la guerre pour que les douleurs qu'elle a suscitées ne soient pas vaines?* en a reçu cette peu compromettante réponse, imprimée p. 13 du nº d'août 1918 de l'organe ci-dessus mentionné, et où l'on chercherait vainement la moindre allusion au triomphe du Droit, incarné dans la cause alliée. Nous traduisons à la lettre du texte espagnol :

Pour que les souffrances qu'a causées la guerre actuelle ne soient pas vaines, il faudrait qu'elle se terminât de façon à être la dernière des guerres, c'est-à-dire que l'on prît les dispositions nécessaires pour qu'aucune autre ne fût possible. Elle a pris naissance du militarisme et, tant qu'on n'en aura pas fini avec celui-ci radicalement, on la verra, à l'instant le plus imprévu, s'allumer de nouveau et éclater avec d'horribles ravages. L'antique axiome : *si vis pacem, para bellum*, est ruiné par l'expérience. Se préparer à la guerre, c'est se préparer à violer la paix. Plus on accumule de combustible, plus on court le risque de voir éclater l'incendie. Les épouvantables douleurs que la présente lutte fait souffrir à l'humanité imprimeront leur trace, et si profonde, qu'il faudra longtemps pour qu'elle s'efface du monde et qu'on cesse de la considérer avec horreur. Il y a lieu de croire que si l'empereur d'Autriche eût prévu ces conséquences, sa main aurait tremblé avant d'écrire le mot : *Guerre*. Cependant, les passions populaires et, surtout en pays non démocratiques, celles des personnes chargées du gouvernement, peuvent se superposer à la considération des vrais intérêts et appliquer de nouveau la mèche à la mine chargée, produisant de nouvelles catastrophes mondiales. Il faut donc enlever l'occasion aux luttes internationales en réduisant les armements à ce qu'exige la conservation de l'ordre. Si, lors des stipulations de paix, l'on pose comme condition le désarmemont général, l'on pourra de nouveau voir comment Dieu sait tirer du bien des maux. Les instruments de guerre une fois convertis en outils de labeur agricole et industriel, la charge si pesante du budget de la guerre, qui accable actuellement les peuples, s'allègera; les millions de bras robustes, aujourd'hui enfermés dans les casernes pour y apprendre l'art de tuer, se livreront au travail et les nations pourront tranquillement accomplir l'œuvre de progrès, sans l'inquiétude ni l'angoisse de qui, à chaque instant, se voit exposé aux attaques de l'ambition, de la vengeance, des convoitises du puissant voisin.

Comme si cette manifestation du seul prélat transpyrénaïque déclaré à l'envi par ses propagandistes l'inconditionnel ami de la France ne suffisait point à marquer la nuance de l'amour clérical espagnol pour notre cause, il se trouve que, dans cette enquête d'*América Latina*, figure le nom d'un autre dignitaire ecclésiastique vanté par

Mgr Baudrillart, p. 251 de son volume, où il est affirmé qu'à Madrid, Mgr Palmer, fondateur de la mission espagnole à Paris, fit pour le Recteur de l'Institut catholique parisien des choses que ce dernier ne pourrait « trop dire ». Or, voici la réponse de ce prêtre, qu'il serait cruel d'illustrer d'un quelconque commentaire, telle qu'elle figure en castillan à la p. 62 de la revue de M. Barrios :

Les grands intérêts religieux du monde exigent impérieusement que les liens de mutuelle amitié et sympathie réciproque entre l'Espagne et la France se resserrent en un faisceau étroit, afin que, répondant aux desseins adorables de la Providence, elles puissent continuer d'être, à travers l'Histoire, les deux glorieuses et invincibles héroïnes de la civilisation chrétienne, source intarissable de force et de puissance et seul foyer resplendissant de la vraie liberté et du progrès.

Combien avait raison l'illustre recteur de l'Université d'Athènes, M. G.-Y. Angelopoulos, lorsque, déclarant, lui, ses couleurs (*América Latina*, p. 16), il affirmait que « l'injustice porte en elle le stigmate aussi bien de celui qui en souffre que de quiconque, sans en être offensé, en est le témoin ! » Ainsi parlait déjà Solon : « τῶν ἀδικουμένων οὐχ ἧττον οἱ μὴ ἀδικούμενοι προβάλλονται καὶ κολάζουσι τοὺς ἀδικοῦντας. »

Mais encore, si ce clergé espagnol, qui fait cause commune avec les Luthériens, avait pour lui le privilège de la supériorité ! L'ancien ministre de *Gracia y Justicia* dans le cabinet Maura, M. le comte de Romanones, des attributions duquel relevait le monde ecclésiastique, n'a-t-il pas été contraint, dans un article du *Liberal* madrilène (numéro du 30 septembre 1918), de confesser, lui auquel l'idée d'une séparation de l'Eglise et de l'Etat semble monstrueuse, que l'actuelle formation des prêtres espagnols dans les séminaires était des plus défectueuses et de demander une réforme urgente ?

La chose est tellement manifeste, pour quiconque a étudié sur place ces questions, qu'insister serait puéril. M. Enrique Gómez-Carrillo, qui, s'il s'est fait, pour l'Espagne, l'enthousiaste chroniqueur des choses de France, n'en est pas moins un connaisseur très averti des *cosas* de la péninsule, n'a donc exprimé que la plus élémentaire des vérités d'évidence lorsque, dans le récit de la semaine qu'il a passée avec la Légion Etrangère, parlant, au chap. XII, des volontaires espagnols, il fait dire au curé basque qui a pris le fusil pour la France, qu'il suffit de parler à un prêtre français pour constater l'abîme qui le sépare d'un prêtre espagnol : *Hable usted con un sacerdote y verá el abismo que los separa de un colega español* (1)... Au fond, toute la raison de leur « germanophilie » n'est

(1) *Una semana con la « Legión Extranjera », XII : Los Españoles*, dans *América-Latina* du 15 juillet 1918, p. 21. Voir également, du même auteur : *El alma de los sacerdotes soldados* (Barcelona, Francisco Altés, 1918.

pas à chercher ailleurs que dans cette infériorité, morale et intellectuelle... Mais jamais ils n'auront le courage — secouant, ne fût-ce que passagèrement, leur torpeur orgueilleuse — de faire, comme Unamuno, leur *meâ culpâ* et de confesser humblement qu' « avant la guerre, on ne connaissait guère le véritable peuple français, celui que la guerre a révélé parmi nous... » (1).

C. PITOLLET.

§

Turquie.

LES GRIEFS DE LA TURQUIE CONTRE L'ALLEMAGNE. — Il arrive un jour où les esclaves les plus soumis brisent leurs chaînes. Le cas s'est produit récemment en Bulgarie. Se rendant compte qu'en échange de leur vassalité ils ne recueillaient qu'humiliations et déceptions de la part de l'Allemagne, les Bulgares abandonnèrent l'allié dont ils pressentaient la défaite, et se rendirent à l'Entente victorieuse. La Turquie, comme la Bulgarie, est justement irritée d'avoir été traitée par l'Allemagne comme un parent pauvre de la coalition. Son mécontentement date surtout du traité de Bucarest qui n'a résolu ni la question de la Dobroudja, ni la question de la Maritza. Petit à petit, la Turquie se convainquit que l'Allemagne, préoccupée de réaliser son plan grandiose Hambourg-Bagdad, ne se souciait nullement de favoriser son expansion au Caucase et en Crimée. Le nouveau sultan Mehmed VI et ses ministres furent très inquiets du refus de l'Allemagne de leur céder la flotte russe de la mer Noire, car ils pressentaient justement ce qui est arrivé : ces navires tenant Constantinople sous leurs feux ont intimidé le gouvernement ottoman et retardé la conclusion de la paix séparée avec l'Entente. Mais le principal grief de la Turquie au cours des derniers mois, ce sont les traités complémentaires de Brest-Litovsk que l'Allemagne a conclus avec les Bolcheviks sans lui faire l'honneur de la consulter. La presse turque est unanime à manifester son indignation.

Tandis que chez nos adversaires, s'écrie le *Zeman*, dans les conférences qui se tiennent à Versailles, les questions sont examinées et résolues par toutes les puissances de l'Entente, nous voyons que dans notre coalition les problèmes les plus importants au sujet de la paix, de l'Orient, etc., ne sont étudiés et tranchés que par les deux gouvernements allemand et autrichien. Cela ne peut ni nous réjouir, ni nous satisfaire.

Dans ses nouveaux accords avec le gouvernement des Soviets, l'Allemagne reconnaissait les droits de la Russie sur Bakou et sur le Caucase. Elle favorisait ainsi les bolchéviks aux dépens de sa propre alliée ! La Russie, d'après les articles 13-14, devait consentir à

(1) *Le sentiment tragique de la Vie*, traduction française de Marcel Faure Beaulieu (Paris, 1917), p. 8.

la reconnaissance par l'Allemagne de l'indépendance de la Géorgie, tandis qu'en retour l'Allemagne promettait de s'opposer « aux forces d'une tierce puissance » qui passeraient la frontière allant de la Koura le long de la limite septentrionale du district de Bakou jusqu'à la Caspienne. Cette « tierce puissance » n'était autre que la Turquie ! Le *Zeman* protesta énergiquement :

Par cette politique, l'Allemagne sacrifie les droits géographiques, historiques, et nationaux des Caucasiens. Est-ce ainsi que l'on défend les petits peuples ? La Turquie croyait qu'elle trouverait dans la libération de milliers de ses frères du joug russe une légitime compensation pour tant de sacrifices consentis. Elle est profondément meurtrie de voir l'Azerbeidjan privé de sa capitale. Devant ce fait accompli, notre gouvernement et nos frères du Caucase doivent agir d'accord et sans hésitation.

Le *Vakyt* relève que le gouvernement ottoman, s'il avait été consulté, n'aurait jamais accepté de telles résolutions :

En réalité, on nous a tenus à l'écart. On nous disait que dans l'entrevue de Guillaume II et de Charles Ier, il ne se traitait que des questions intéressant les deux empires. On a en fait revisé tout le traité de Brest-Litovsk. D'autre part, on a vu au Quartier général allemand le tsar des Bulgares et le prince héritier s'entretenir avec Guillaume II. Il y a là pour nous des points obscurs à élucider.

Le *Terdjuman* écrit de son côté que les traités germano-russes intéressent directement l'Azerbeidjan et la Turquie :

Pour l'Azerbeidjan, ils ne peuvent avoir aucune valeur. L'Allemagne a été et est toujours une étrangère au Caucase, avec lequel elle n'est rattachée par aucun lien, ni religieux, ni national, ni politique, ni économique. Pour elle, céder Bakou aux bolchéviks, c'est absolument comme si elle livrait l'Himalaya à l'Amérique. Or les Allemands savent que la Turquie est liée au Caucase à la vie et à la mort. Ce territoire, voisin du nôtre, a 75 o/o d'habitants qui sont de même race que nous. Le plus grand profit de la guerre actuelle pour nous sera de repousser le danger russe au delà du Caucase. Par ses concessions aux bolchéviks, l'Allemagne, qui partage les anciennes provinces de la Russie et qui même leur fournit des princes, n'a pas pris en considération les liens qui nous unissent au Caucase. En posant cette question, nous ne pouvons cacher non seulement notre étonnement, mais notre indignation. Pouvons-nous envisager l'avenir avec confiance, et sur quelle amitié pouvons-nous compter demain ?

Le *Vakyt* s'inquiète plus particulièrement des arrangements de l'Allemagne en ce qui concerne la Géorgie :

Le fait que la Russie consent à l'indépendance géorgienne prouve que l'Allemagne a insisté sur ce point qu'elle estime capital et en accord avec ses propres intérêts. Les bonnes dispositions manifestées par les Allemands vis-à-vis des Géorgiens renforcent chez nous l'idée que nos alliés ont des vues particulières sur ce pays.

On sait que le gouvernement ottoman, ému de cette attitude cavalière de l'Allemagne, envoya d'urgence Talaat pacha à Berlin.

Un nouvel échange de vues avec nos alliés est indispensable, s'écrie le *Terdjuman i Hakkikat*. Leur conduite n'a rien de commun avec ce que l'on peut attendre d'une alliance, et elle ne peut satisfaire notre opinion publique. Dans la conception des hommes politiques allemands, il semblerait que nous n'avons rien à voir ni avec le traité de Brest-Litovsk, ni avec Bakou, l'Azerbeidjan et l'Arménie, ni en somme avec le Caucase tout entier. L'Allemagne seule serait intéressée... Rien d'étonnant si un jour on nous dit que la Palestine, Bagdad et Constantinople intéressent plus les Allemands que nous.

Et le journal conclut sur ces mots énergiques :

Nous sommes intervenus dans la guerre pour défendre notre indépendance, pour sauvegarder nos propres intérêts, et non pour nous donner un tuteur qui résoudra pour nous nos problèmes nationaux. C'est cette politique qu'a adoptée envers nous le parti catholique qui est au pouvoir en Allemagne depuis un an. D'un tel gouvernement nous ne pouvons rien attendre de bon.

Talaat pacha obtint en partie satisfaction. Bakou retomba au pouvoir des Turcs, à la grande indignation des bolcheviks qui rompirent les relations diplomatiques avec Constantinople. Depuis, les événements se sont précipités. L'intégrité de l'empire turc, solennellement promise par l'Allemagne, est un beau rêve écroulé. La Palestine vient d'être conquise par le général Allenby. La Bulgarie, en capitulant, a coupé le lien qui rattachait la Turquie à l'Allemagne et ruiné tous les projets germaniques en Orient. Par l'occupation de la Bulgarie, et par la prise de Vidin, la grande ligne balkanique et la voie internationale du Danube sont tombées aux mains de l'Entente. Vaincue militairement, épuisée économiquement, la Turquie n'avait plus d'autre issue que de se rendre à l'Entente. Que vont devenir tous les peuples soumis au joug ottoman ? La Turquie devra consentir à la perte de la Mésopotamie, de la Palestine, de la Syrie, de l'Arménie et de l'Arabie. Comme l'a dit Wilson dans le 12e point de son Message du 8 janvier, « la souveraineté et la sécurité seront garanties à ces régions ». Quant aux Dardanelles, elles devront rester ouvertes « comme un passage libre pour les navires et le commerce de toutes les nations, sous la protection des garanties internationales ». Le port de Constantinople sera également internationalisé, mais les alliés permettront sans doute au sultan de garder sa capitale en Europe, si du moins il se hâte de se débarrasser à jamais de l'emprise germanique et d'exécuter scrupuleusement toutes les clauses de l'armistice.

A. PIERRE.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — La vie sociale — et par conséquent la société européenne — a sa logique, et, comme le dit fort justement M. Parodi, dans la *Revue des Nations latines*, en une étude intitulée : « La logique sociale et la guerre », la guerre a déterminé chez toutes les nations belligérantes nourries d'une même civilisation des phénomènes identiques des deux côtés des lignes ennemies. Le premier de ces phénomènes est l'exaltation du sentiment national.

D'aucuns l'avaient cru en décadence, et en annonçaient, hier encore, la régression au profit d'autres facteurs sociaux ; il apparaît désormais avec évidence comme la force la plus irréductible peut-être, la plus spontanée et la plus vivante du monde moderne. Agissant, à l'heure de la crise, comme l'âme même des sociétés modernes, il s'est imposé à tous leurs membres avec des caractères tout à fait assimilables à ceux que présentait le sentiment religieux autrefois : c'est-à-dire qu'il est devenu pour beaucoup comme l'inspiration centrale qui possède tout l'être, enveloppe, s'assimile et colore de sa nuance propre tous les autres sentiments, même ceux qu'une logique abstraite eût pu lui croire antagonistes, comme les sentiments de famille par exemple ou les croyances confessionnelles ; il présente ce trait qui est essentiel à tous les états d'âme mystiques, qu'il ne permet plus de distinguer la vie de l'individu et l'existence supérieure du groupe, l'intérêt de l'un et l'intérêt de tous, que par lui on s'aime soi-même dans un tout comme on aime ce tout en soi, et que c'est vraiment son salut que l'on cherche dans le salut commun. Si quelques-uns se préoccupent en outre de le justifier en raison, et y parviennent sans trop de peine, — *fides quærens intellectum*, — il a, chez le plus grand nombre, une allure toute instinctive et intuitive ; il est exclusif et passionné, il a ses fanatiques et, aux yeux de ceux-ci, mettre en balance avec lui quelque autre forme d'idéal que ce soit, est déjà sacrilège : c'est le crime qui déshonore et avilit sans recours, qui ne comporte ni excuse ni pardon. La somme d'héroïsme, de pur sacrifice et de sublime dévouement qu'il a inspirée depuis quatre ans dépasse sans doute tout ce dont l'humanité s'était jamais montrée capable dans ses âges de plus haute ferveur ; et cela dans l'un et l'autre des camps ennemis, car si la nuance du patriotisme est différente en Allemagne et en France, en Italie ou en Angleterre, nul ne prétendra sans doute que les Empires centraux ne l'aient connu et ressenti avec une intensité farouche et forcenée.

Le sentiment religieux s'est également développé chez tous les belligérants. Par contre, le sens catholique, tout de subordination au Pape et à l'esprit d'universalité, paraît avoir diminué. Par exemple, en Allemagne comme en France, les catholiques se sont montrés plus patriotes que catholiques au sens dogmatique et étymologique du mot.

Les questions confessionnelles n'ont joué aucun rôle, même occasionnel et adjuvant, dans cette guerre : dans chacune des armées se rencontrent fraternellement unis des représentants de toutes les religions, sans oublier l'islamisme, qui tous trouvent des coreligionnaires parmi leurs ennemis, et ne les en haïssent pas moins. Celles des notions religieuses qui semblaient contraires à la guerre ont été non pas même renoncées, mais oubliées, négligées ou, pis encore, dissimulées comme compromettantes : tel l'idéal évangélique du pardon des injures ou de la non résistance au mal, et jusqu'à l'interdiction pour les ministres du culte de jamais verser le sang, si impérative que l'Eglise, même pour sa défense propre, avait bien pu la tourner jadis, mais sans oser jamais l'enfreindre; or les prêtres l'ont entièrement oubliée aujourd'hui, au point de servir aux armées dans les rangs des combattants proprement dits : le fait s'est accompli partout, tout simplement, sans soulever même de discussion, ni, semble-t-il, de scrupule de conscience, et il est sans doute un des plus symptômatiques de l'état des croyances contemporaines.

Quant aux partis politiques de chacun des pays en guerre, voici, d'après M. D. Parodi, les routes qu'ils ont suivies :

En France comme en Allemagne, en Italie comme en Angleterre, en quelque mesure aussi aux Etats-Unis et en Autriche-Hongrie, la guerre semble avoir déterminé trois grandes attitudes théoriques, qui remplacent ou transforment les groupements antérieurs. Et les différences qu'elles présentent, en raison de la situation diverse de ces diverses Nations à l'égard de la guerre, n'y sont pas moins significatives que les ressemblances.

D'abord, à l'extrême droite, d'un nationalisme militariste et impérialiste, anti-démocratique et monarchiste, du parti des nobles, des gros propriétaires et des gros industriels, s'est dégagé, plus ou moins consciemment et clairement, un même système. Il se réclame des idées réactionnaires, et voit dans toute concession à la volonté du peuple un principe de faiblesse et d'anarchie; il conçoit la guerre comme bonne et tonifiante par elle-même; il excite et exaspère les haines de race et la vanité nationale; il cherche son point d'appui dans l'esprit de corps et l'orgueil militaire; il conserve jalousement les traditions anciennes de diplomatie secrète, de conquêtes, d'annexions, d'indemnités imposées aux vaincus; il conçoit que les guerres doivent se conduire et se terminer au XX^e^ siècle comme au XVII^e^ ou au XVIII^e^; il ne veut pas entendre parler de consultation des populations ou de plébiscite, et reste fermé au principe des nationalités, même alors que, par intérêt politique, il peut être amené à l'invoquer en le dénaturant et à en faire son drapeau, comme il est arrivé aux pangermanistes d'Outre-Rhin; en somme il croit toujours au droit mystique et souverain de la force, et affirme le devoir, pour chaque race, de développer jusqu'à l'extrême mesure de ses énergies et même par la violence, toutes ses virtualités, sans autre frein que la rencontre d'une énergie antagoniste supérieure; il se moque par suite des idées de justice et de moralité politique, comme de « nuées » et de sophismes mortels; enfin, et c'est sa principale concession aux idées modernes, il prolonge l'impérialisme guerrier en impérialisme commercial et industriel, et veut s'assurer des comptoirs et des

clients au même titre que des marches, des bastions et des frontières stratégiques.

. . . . . .

Mais, dans les diverses Nations de l'Entente comme dans les Empires centraux, la partie moyenne de l'opinion est constituée par une bourgeoisie plus ou moins modérée et libérale, partagée, avant et depuis la guerre, par les mêmes aspirations contradictoires, quoique très inégalement agissantes selon les pays. Adonnée au commerce, à l'industrie ou aux professions libérales, elle était, jusqu'en 1914, foncièrement pacifique ailleurs qu'en Allemagne, et en Allemagne même n'était peut-être pas franchement belliqueuse ; mais elle était aussi, partout, patriote, chatouilleuse sur les questions d'honneur et de prestige national, sensible à la gloire militaire; désireuse aussi d'avantages commerciaux ; c'est chez elle surtout que s'est manifestée, dans toute son originalité, cette force du sentiment national que nous signalions tout à l'heure. Par contre, un peu partout aussi, elle s'est montrée en quelque mesure sensible aux idées morales communes qui semblaient faire le fond de la conscience moderne : idée de justice et idée du droit, respect de la vie et de la liberté d'autrui, souci de la véracité, réprobation du mensonge et de la duplicité. De là, chez tous les belligérants, le désir de justifier moralement la guerre, et tout l'édifice de calomnies et de raisonnements fallacieux élevé par l'Allemagne pour tromper, non seulement les neutres, mais ses citoyens propres, fort disposés d'ailleurs à se laisser faire; de là cette si singulière et à première vue déconcertante similitude de tous les belligérants à invoquer les mêmes arguments, à accueillir sans critique les mêmes accusations contre leurs adversaires, à leur attribuer les mêmes manœuvres de trahison : chacun proclamant qu'il a été attaqué, et ne fait que se défendre ; que lui seul mène une guerre loyale, tandis que les ennemis se comportent en barbares ; de là en particulier cette prétention dont on a tout fait pour pénétrer l'opinion publique en Allemagne, bien qu'elle contredise les théories du droit mystique de la force professées par ses intellectuels, qu'on n'y soutient pas une guerre offensive, et que le Kaiser, menacé par les sourdes intrigues et les déloyales alliances de tous ses voisins, n'a fait tout au plus que déconcerter l'attaque qui se préparait en la devançant.

. . . . . .

Dans tous les Etats occidentaux enfin il y a, plus ou moins nombreux et puissant, un parti socialiste; c'est là qu'il est le plus curieux et le plus délicat d'étudier la similitude des effets, provenant de la similitude des causes, au milieu de différences d'ailleurs capitales. La réprobation à l'égard de toute guerre, le parti pris pacifique, la subordination des aspirations nationales aux intérêts propres du parti étaient, en 1914, les dogmes réputés intangibles du socialisme, les articles d'un credo répété avec une docilité religieuse ; avant tout il tenait à être un parti international et internationaliste. Or, la guerre éclate, et elle rend immédiatement sensible cette vérité, à laquelle hier on voulait fermer les yeux : que, s'il existe, au sein d'un même Etat, de multiples et graves divergences d'intérêts d'une classe à l'autre, il existe aussi des intérêts communs primordiaux ; que, s'il existe, d'un État à l'autre, des intérêts commun pour une même classe sociale, il existe aussi des intérêts contraires. On ne parvient, par la vertu d'aucune

doctrine, à s'abstraire de la solidarité nationale. Le sophisme de l'anti-patriotisme d'avant la guerre apparaît, désormais, aveuglant : se prétendant réaliste et positif, il négligeait simplement les deux conditions les plus fondamentales et les plus positives de toute réalité, l'espace et le temps ; il méconnaissait simplement les mille liens de toutes sortes que tissent la communauté du sol et du genre de vie, et la communauté du sang, l'hérédité, la langue, les traditions communes. Proclamant la prépondérance des intérêts économiques sur tous les autres, il oubliait qu'une des premières fins et qu'un des premiers effets de toute victoire militaire, de toute conquête est justement de concentrer la totalité des avantages économiques, sans distinction de classes intérieures, aux mains des conquérants : les luttes de classe ne peuvent donc surgir qu'une fois éteintes les luttes pour l'indépendance, et passent nécessairement au second plan quand celles-ci se rallument.

. . . . . .

En tout cas, le conflit une fois ouvert, tous les socialismes ont connu les mêmes hésitations, subi les mêmes crises intérieures, cédé aux mêmes forces... De là la même scission, si curieusement symétrique, en majoritaires et en minoritaires, des attitudes analogues et des arguments similaires. Les minoritaires ne répudient pas le sentiment national, et se déclarent toujours décidés à soutenir une guerre défensive ; mais dans les deux camps, à mesure que diminue l'espérance du succès complet du côté allemand, le sentiment du danger national imminent du côté français ou anglais, c'est le souci de la lutte intérieure des classes qui reparaît et tend à reprendre le pas sur le sentiment du péril extérieur. Car la guerre, en se prolongeant dans des pays à contexture individualiste et d'organisation économique encore rudimentaire, a provoqué des spectacles singulièrement troublants, il faut l'avouer, pour les militants de la lutte sociale d'hier. Si tous les Etats ont réalisé la complète mobilisation des hommes, aucun n'a eu l'imprudence de tenter la mobilisation des ressources matérielles et des capitaux : de là la loi de l'offre et de la demande continuant à jouer en pleine guerre, de là les spéculations, les accaparements, les bénéfices de guerre dépassant toute prévision, et des fortunes énormes édifiées à l'arrière, tandis qu'à côté s'entassent les ruines et que l'on meurt sur le front. Il est vrai que, d'autre part, l'habileté des gouvernants et la conscience même du danger, par des concessions opportunes ou des mesures d'Etat accomplies sans préoccupation de principes, allocations, indemnités de toutes sortes, en même temps que la raréfaction de la main d'œuvre et l'élévation des salaires, sont parvenues un peu partout à éviter la misère et à conjurer jusqu'ici les troubles révolutionnaires. Mais pourtant, il est indéniable que le sentiment des antagonismes sociaux a reparu plus tôt que la décision militaire, et fait renaître dans certains milieux l'idée étrange d'un accord immédiat, en pleine guerre, du prolétariat universel contre les classes possédantes. Ajoutez les excès du parti adverse, du nationalisme militariste, qui, en Allemagne, ne permettent pas, même aux plus aveugles des ouvriers, de croire au caractère défensif de la guerre, et qui, dans les pays de l'Entente, donnent un prétexte plus ou moins plausible pour en douter ; ajoutez encore la conviction, justifiée ou non, qu'il était impossible d'arriver à une solution militaire du conflit ; et encore, la lassitude si naturelle après quatre ans de guerre,

qu'on peut s'étonner uniquement qu'elle ne soit pas plus grande ; ou encore l'horreur sentimentale et irraisonnée de tant de sang versé et de tant de massacres ; et enfin, chez un tout petit nombre, l'anarchisme pur, l'indifférence à tous les grands intérêts humains : intérêt de parti contre Nation et l'appétit de jouissances personnelles à la faveur d'un grand trouble quelconque, sans que l'on regarde au delà, ce qui a favorisé un moment l'exemple de la Russie...

LA PRESSE ENNEMIE. — La *Münchner Post*, par la plume du célèbre professeur F.-W. Fœrster, qui courageusement, « kehrt vor seiner Thür », ne craint pas de dévoiler la honte de ses confrères, le hideux mensonge que, du matutinal *Matin* au vespéral *Intransigeant*, on serait bien en peine de découvrir chez nous.

Il ne saurait plus être question que nous obligions nos adversaires à nous accorder une paix selon le goût des milieux qui jusqu'ici furent influents. Mais qu'arrivera-t-il maintenant ? Faut-il que nous continuions à assister au spectacle de nos hommes d'Etat faisant suivre l'une après l'autre des propositions, chaque fois à deux millimètres plus près de l'acceptation et qui toujours sont refusées ? Peut-on encore considérer ces insuccès des actes et des discours de nos hommes d'Etat comme une « offensive de paix », ou bien cette sorte de politique n'a-t-elle pas plutôt une honteuse ressemblance avec les agissements d'un colporteur ? Sur quelle espèce d'informations ayant trait à la psychologie de la volonté de guerre ennemie, les cercles dirigeants se servent-ils à vrai dire ? Ne vaudrait-il pas mieux, se basant sur un sondage certain, qu'on parlât de manière à être pris au sérieux ou qu'on se tût ?

Ces questions et de semblables vont maintenant traverser la tête du peuple allemand, et peut-être celui-ci en arrivera-t-il à reconnaître que toute la politique d'offres de paix a échoué en tout et partout et qu'on eût mieux fait d'établir un clair programme européen où l'on eût parlé, non seulement de l'avenir allemand, mais aussi de l'avenir du monde, et où l'on se fût montré digne de confiance en usant des grands principes dans les questions particulières concrètes. On continue chez nous à ne pas comprendre que nos adversaires — non par noblesse de sentiment, mais pour des raisons de politique économique réaliste, — considèrent la fondation d'une « assurance universelle » contre la guerre comme leur but de guerre capital. Conséquemment, ils veulent écarter autant qu'il peut être possible, tous les foyers de discorde à venir entre les peuples, tous les irredentas, toutes les oppressions, par une organisation du monde basée sur les principes du Droit. Si l'on veut s'entendre, il faut d'abord se familiariser avec cette volonté, — mais non par une profession de foi générale que les actes viennent démentir (Paix orientale), mais tout à fait *in concreto*. N'est-il pas actuellement incompréhensible que la plus grande partie de la presse allemande, en ce qui concerne cette situation simple et claire, continue de jeter de la poudre aux yeux du public allemand ? Est-ce imbécillité ou mensonge, ou est-ce servilité vis-à-vis certains facteurs qui ne poursuivent qu'une chose : couvrir ceux qui sont les véritables coupables de la prolongation de la guerre ? Que dire lorsqu'on voit un grand journal allemand, au service

de la paix de conciliation, annoncer à ses lecteurs, en manchette, après le rejet de la note autrichienne: « L'Entente ne veut aucune paix de conciliation » ? Une pareille interprétation contredit, semble-t-il, les faits les plus évidents. Ces mêmes feuilles qui écrivent ainsi n'ont-elles pas dû, peu de jours auparavant, annoncer qu'en Angleterre les pacifistes notoires eux-mêmes, Gardiner, les *Daily News*, Henderson, etc., que l'on citait toujours chez nous comme les porte-paroles les plus sûrs d'une paix de conciliation, ont donné leur assentiment au refus de Balfour, tout pourparler étant inutile aussi longtemps qu'influeront chez nous des conceptions comme celles que M. von Payer a représentées dans la question orientale? Ce n'est donc pas l'Entente qui refuse en principe la paix de conciliation, mais c'est bien nous qui refusons de nous entendre avec le monde entier protestant contre la malheureuse paix de Brest-Litowsk. Assez de mensonge, on a suffisamment menti ; et que, maintenant, l'on regarde enfin, face à face, les lourdes fautes que nous avons commises, et qu'on travaille dans le grand style à la conciliation.

LA PRESSE NEUTRE. — Un romancier bâlois, M. Jakob Schaffner, établi en Allemagne, a fait, dans la « Gazette de Voss » une sorte d'appel aux neutres que M. René Gouzy analyse cruellement dans la *Tribune de Genève*.

Selon Schaffner, l'ébranlement de la « Mitteleuropa » aurait pour les neutres les mêmes conséquences que le krach d'une banque importante pour les maisons plus petites qui gravitent dans son orbe. Notre romancier, on le voit, a la comparaison plutôt prosaïque.

Pour soutenir sa thèse, Schaffner met en opposition les Atlantiques — sous cette dénomination il comprend tous les pays de l'Entente et plus spécialement l'Amérique — avec l'Allemagne qui, de longues années durant, « incorpora l'Europe » (?). L'Allemagne disparue, c'en est fait de l'ancien monde, englouti par le nouveau.

On devine la tactique et l'on voit se dessiner la manœuvre. Il s'agit, après avoir assimilé l'Allemagne à l'Europe, de dire aux Alliés « européens » et plus spécialement aux neutres : Unissons-nous, laissons là de vaines dissensions. Ce n'est plus de l'Allemagne, c'est de l'Europe qu'il s'agit. De l'Europe menacée par les Etats-Unis d'Amérique qui la réduiront à l'état de simple satellite ou de vassale. Ce ne sont plus les Centraux contre l'Entente, c'est le vieux monde contre l'ancien, l'Europe contre l'Amérique. Serrons les rangs !

Sur quoi le neutre de la *Gazette de Voss*, qui paraît avoir de singulières conceptions en matière d'économie publique, à moins qu'il n'ait pris ses renseignements dans des feuilles ou auprès d'offices s'entendant, comme on s'y entend si bien en Allemagne, à faire dire aux statistiques ce que l'on juge utile de leur faire dire, de nous décrire les conséquences fatales qui, pour les neutres, ou pour les petits Etats, découleront de la faillite allemande, de cette faillite que ces neutres et ces petits Etats ont tout intérêt à empêcher.

« Avec qui, demande tout d'abord notre homme, les neutres feront-ils

encore des affaires avantageuses(!) quand ils auront permis d'éliminer l'Europe du marché ? »

L'Europe, on le voit, c'est ici encore l'Allemagne. La France, l'Italie, l'Angleterre, la Russie ne comptent pas. Il est évident que, dans ce cas, l'Amérique seule resterait. Finies, les affaires « avantageuses », comme le dit sans rire M. Schaffner.

. . . . . .

... Le romancier Schaffner, s'il consulte des statistiques — loyales, bien entendu, — pourra constater que, durant la guerre et en dépit du blocus dont l'Allemagne a été l'objet, le trafic mondial et celui de l'Europe (Alliés entre eux et avec les neutres) n'a point accusé la courbe sinistre que prédit l'économiste très occasionnel Schaffner. Son raisonnement, d'ailleurs, nous l'avons dit, part de fausses prémisses. Il pèche par la base.

« Que vont devenir, s'écrie notre homme avec des larmes dans la voix, que vont devenir les projets de navigation fluviale conçus en Suisse ? Et que va devenir, encore, la ligne du Gothard ? »

Le fait qu'à Berlin on met, depuis quelque temps, des bâtons dans les roues en ce qui concerne nos projets de navigation sur le Rhin, suffit à montrer qu'en Allemagne on ne favoriserait pas, en tout état de cause, nos efforts de ce côté. De sorte qu'au lieu de les compromettre, la situation faite à une Allemagne nouvelle les assurerait plutôt. Sans compensations ! Car on sait qu'à Berlin, tout récemment, on nous donnait à entendre que si nous voulions « jouir » de la navigation sur le Rhin, réglée, *nota bene*, par des traités internationaux — il s'agissait de compenser. Eh bien, on ne compensera pas. Voilà tout !

Passant avec aisance de ce qu'on croit être de l'économie politique à la politique tout court, le neutre de la *Gazette de Voss* se demande et nous demande avec angoisse ce que va devenir le Tessin, « ce dernier article en souffrance sur les registres de l'Irredenta ». L'Allemagne disparue, l'Europe sous le joug de l'Amérique, il est de toute évidence que le premier geste des Italiens sera de mettre le grappin sur notre beau canton du sud. Jamais l'occasion n'aura été si favorable. Seulement, cet excellent M. Schaffner oublie de nous dire pourquoi.

Tous les raisonnements de ce littérateur égaré dans la politique sont de cette force. Aussi les conseils si désintéressés qu'il prodigue risquent-ils fort de ne point avoir le succès qu'il s'en promet. Qu'il prodigue, écrivons-nous. Car il s'adresse aussi à la Hollande. Que fera Rotterdam sans la « Mitteleuropa » ? Où les Pays-Bas écouleront-ils leurs produits coloniaux ? s'écrie-t-il.

Au Brésil, il rappelle qu'il ne pourra plus écouler ses « gigantesques stocks de café ». M. Schaffner, on le voit, retarde un peu. Il oublie, ou, plus vraisemblablement, il ignore qu'à Santos, les quais ne sont plus encombrés, au contraire. Et puis, j'y songe, le Brésil n'est-il pas de ces Atlantiques, de ces odieux Atlantiques, si dangereux pour l'avenir de l'Allemagne, pardon, de l'Europe ? En quel honneur, donc, M. Schaffner s'occupe-t-il de son avenir commercial ?

Et la Suède, que deviendra-t-elle, gémit-il, entre une Allemagne appauvrie et une Russie en faillite ? Et la Pologne ? Et l'Ukraine ? et celui-ci ? et celui-là ?

On le voit, l'avenir n'est pas couleur de rose et les neutres n'ont qu'à se bien tenir. Ils en verront de belles, sous la férule de l'Amérique qui a déjà traité la Suisse de la façon que l'on sait en lui fournissant céréales et matières premières sans compensations. A vrai dire, nous ne nous étions pas imaginé, avant de lire l'article de la *Gazette de Voss*, quel désastre constituerait pour notre pays l'anéantissement de la *Mitteleuropa*, envoyée à vau l'eau par ces envieux et méchants Atlantiques. Nous voyons aujourd'hui le péril dans toute son horreur.

Et nous comprenons que M. Schaffner, dans une lyrique envolée, s'exclame : Oublions nos sympathies ou nos antipathies (oublions surtout les dernières, sans doute) envers l'Allemagne. Ce n'est plus de cela qu'il s'agit. Pas plus qu'il ne s'agit ds disputer sur la question tout académique et qui ne sera jamais résolue — de savoir à qui incombe la responsabilité de la guerre !

Ce qu'il faut, c'est — je vous le donne en mille ! — « rappeler aux Atlantiques le respect dû aux neutres et qu'il ont désappris » !

C'est à Berlin, sans doute, qu'ils l'iront réapprendre, à Berlin, où l'on est fondé comme pas un à s'ériger en modèle dans ce domaine. M. Schaffner, décidément, n'a pas le sens du grotesque. Il a fait là une trouvaille unique...

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Stendhal à l'Odéon.

> Barral, de retour de Naples, me trouva vivant avec une actrice charmante, qui, chaque soir, à onze heures et demie, venait s'établir dans mon lit... (*Souvenirs d'Egotisme*, 58.)

Stendhal vient de reparaître à l'Odéon, qu'il ne fréquentait plus depuis un grand siècle. On affirme qu'il est pour quelque chose dans la pièce qu'on y donne aujourd'hui (1). Sur tous les piliers du vieux théâtre, au milieu de larges affiches d'un jaune serin, son nom glorieux accroche l'œil distrait du passant.

Mais, en 1811, Henri Beyle, qui était seul dans le secret de sa gloire future, songeait moins souvent à elle qu'à ses amours. Et c'est à l'Odéon que ses amours le ramenaient. Les jours d'opera-buffa, il s'en venait, à la petite porte des coulisses, chercher sa maîtresse Angelina Béreyter.

En ce temps-là, M. de Beyle (2) était encore dans tout le feu d'une jeunesse ardente. Court et râblé, replet et vif, toujours vêtu avec

(1) Mais, comme Stendhal parlait français, il n'est assurément pour rien dans les quelques lignes que firent imprimer, à l'occasion de la répétition générale, MM. Paul Ginisty et Paul Gavault. Ces messieurs placent leur *Chartreuse de Parme* sous le « charmant égide » (*sic*) des beaux vers d'Henri de Régnier, que ce masculin dut surprendre.

(2) C'est ainsi que l'*Almanach Impérial* écrit son nom, et qu'il signe lui-même.

une élégance exquise, il courait les salons des belles et les antichambres des ministères, infatigable comme un soldat de Napoléon, doublé d'un don Juan. Amoureux, ambitieux, et philosophe par surcroît, il courtisait quatre ou cinq femmes, observait les hommes, et déjà songeait à une préfecture. Mme la comtesse Daru n'avait rien à lui refuser.

Ses amis, malveillants comme des amis, raillaient fort sa fatuité. Ne le voyait-on pas brusquer les garçons du café Hardy, en homme important que de grandes affaires attendent, tandis que piaffait à la porte le cheval de son cabriolet? Ou le rencontrait au palais de Saint-Cloud, on le retrouvait le soir à l'opéra-bouffe. M. de Beyle, — brève, et brillante période dans sa besogneuse existence, — M. de Beyle avait de l'argent, et prétendait en jouir. Depuis que, adjoint aux commissaires des guerres, auditeur au Conseil d'Etat, inspecteur des bâtiments de la Couronne, il cumulait les honneurs avec les traitements, la munificence du trésor impérial lui permettait tous les luxes. Angelina fut un de ces luxes. Un fonctionnaire si élégant et si bien en cour se devait à lui-même de prendre sa maîtresse dans un théâtre subventionné. Comme il n'avait que vingt-huit ans, il la prit à l'Odéon.

Beyle n'était-il pas destiné à avoir pour maîtresse une femme de théâtre? Dès l'âge le plus tendre, il avait nourri une double ambition : faire des comédies comme Molière, et vivre comme lui avec une actrice. Il venait de réaliser la moitié de son rêve.

Et c'est ainsi que, chaque soir, Mlle Béreyter venait « s'établir » dans son lit.

§

La salle toute neuve de l'Odéon abritait alors une double troupe et un double spectacle. Les lundi, mercredi et samedi, on y entendait sonner gaîment les tendres mélodies de Paësiello ou de Cimarosa, les roulades et les fioritures des chanteurs italiens (1). Les autres jours de la semaine appartenaient aux sèches comédies de Picard ou de ses émules, et à la troupe du *Théâtre de l'Impératrice*. Mlle Béreyter prenait rang dans la compagnie d'opéra-bouffe. Elle y apparaît pour la première fois en 1809 (2), modestement placée, ainsi qu'elle le sera toujours, à la fin de la liste des actrices. Nous l'y retrouvons, comme *seconda e terza donna*, en 1810 et en 1811.

Vers ce temps-là (3), Beyle fit, nous ne savons comment, la con-

(1) Le Théâtre italien, en 1811 et 1812, était dirigé par le compositeur Spontini, que remplaçait Paër en 1813.

(2) *Almanach Impérial*. Mlle Béreyter semble donc avoir été engagée dans la troupe en même temps que celle-ci passait du Théâtre Louvois à l'Odéon.

(3) Impossible de préciser le moment où commença cette liaison : au plus tard dans la première moitié de 1811 (*Jour.*, 366, 424), mais peut-être dès 1810 (cf. *Corr.*, I, 363). Si Angelina est celle que Stendhal appelle, dans son *Journal* de

naissance de cette jolie fille. Conquête apparemment facile. Tandis qu'auprès de la comtesse Daru il jouait le rôle de Chérubin, — un Chérubin monté en grade, mais toujours mélancolique et timide (1), — il prenait sa revanche auprès d'Angéline, en l'enlevant à la cavalière. Une victoire aussi aisée laisse peu de souvenirs, et paraît fade. Quand Beyle, vieilli, traçait sur le sable des Monts Albains les noms des amies de son cœur, s'il inscrivit, à côté de onze autres femmes, Angéline Béreyter, ce fut pour ajouter aussitôt qu'il ne l'avait jamais aimée. Pauvre Angéline!

Ne l'aimant point, il la garda plus longtemps qu'aucune de ses maîtresses. Pas de déceptions avec elle. Il ne lui avait pas prêté, comme il fit imprudemment à tant d'autres, une belle âme. Il suffisait qu'elle eût un corps agréable, de la fraîcheur, et de la gaîté. Ce sont qualités solides, et qui, donnant moins de part à la fantaisie du rêve, laissent moins de place aux désillusions. Lui-même nous apprend que Mlle Angéline avait une belle gorge, et, nous le savons, elle était ainsi selon les goûts de Beyle. Il nous laisse entendre que le reste était à l'avenant (2). Quant au caractère, cette « bonne petite » possédait une heureuse nature; elle ne faisait point la renchérie, ni la cruelle, ni la prude. C'était une compagne appétissante, et d'habitudes régulières. Beyle chaque soir la retrouvait dans son logis boulevardier (au 3 de la rue Neuve de Luxembourg, aujourd'hui rue Cambon), en compagnie d'une bouteille de champagne et d'un perdreau froid. Et son jeune appétit se trouvait bien de ce double repas, friand et toujours servi.

Angéline était justement la maîtresse de tous les jours qu'il fallait à un enthousiaste, à un rêveur tendre comme Beyle, dont l'âme mélancolique s'était assez bizarrement logée dans le corps robuste et gourmand d'un épicurien. En son existence de dilettante et de voluptueux, cette enfant gracieuse avait sa place, tout comme les estampes qui ornaient les murs de son élégant appartement. La vanité de Beyle, et son goût, étaient satisfaits comme le reste.

N'oublions pas non plus qu'Angéline chantait la musique de Cimarosa (3). Beyle, grâce à elle, s'offrait à domicile l'opéra-bouffe. Bien qu'elle ne fût ni la Malibran ni la Pasta, en l'écoutant, il s'instruisit, il se forma l'oreille, et mit dans sa mémoire de jolis airs. Cette bonne Angéline a sa petite part dans les livres que Stendhal écrivit plus

1811, « le petit ange » (366, 369), ce serait sur le conseil de F. Faure, son grave et misanthrope ami, qu'il se serait résolu à orner sa vie de cette élégante compagne.

(1) Bien qu'il s'encourageât, mais en vain, à plus d'audace : « On finit par mépriser un nigaud qui ne profite de rien! » (Journal du 27 avril 1810, inédit.) Et le 1er mai, il déclarait de lui-même : « C'est un niais! »

(2) *Journal d'Italie*, 110.

(3) « Ang... me fait de bonne musique... » (*Corr.*, I, 397).

tard sur la musique : la *Vie de Haydn*, et la *Vie de Rossini*, — livres que sans doute elle n'a jamais lus.

Enfin, seule de toute ses maîtresses, Angéline Béreyter ne fit jamais souffrir Beyle. Elle ne lui donna point le bonheur, mais beaucoup de plaisir, et nul regret. Quand il l'aura quittée, et qu'il se sera remis, dans l'amoureuse Milan, à vivre les grandes et mortelles passions, il lui arrivera de penser à Angéline. Ce sera pour lui envoyer ses amis. Il ne doutera point, connaissant son cœur excellent, qu'elle ne leur fasse le même accueil qu'à lui-même. Et il n'en sera point jaloux.

§

Pendant trois ans, — au temps de ses chevaux fringants et de son cabriolet « très à la mode », qui lui avait coûté 2.100 francs, — Beyle conserva cette amie mélodieuse et bien faite. A vrai dire, un homme d'esprit comme Beyle devait se lasser quelquefois d'une maîtresse qui n'en avait point. Il avait beau ne la voir généralement qu'aux heures où Angéline lui pouvait faire apprécier ses autres mérites : il lui arrivait de s'ennuyer avec elle. « L'amour, disait-il, est comme une fièvre qui vient en même temps à deux personnes ; celui qui est le premier guéri est diablement ennuyé par l'autre ; aussi ai-je une théorie superbe et géométrique sur l'art de couper la queue aux passions (1) ». Mais Beyle n'était point si méchant. Partait-il pour quelque lointain voyage : il quittait Angéline sans la moindre peine. Mais, au bout de quelques jours, il regrettait de n'avoir plus sous la main cette amie fraîche et complaisante. Bientôt il s'attendrissait en songeant à elle (2). Et il rêvait, en revenant, au plaisir de la retrouver au coin de son feu (3).

Il fallait cette petite actrice d'opéra-bouffe, la seule compagne avec laquelle il ait jamais fait ménage (4), pour nous révéler un Stendhal assez inédit, un Stendhal casanier, bourgeois, conjugal presque.

De la lassitude, puis du regret, enfin la joie du retour : il en fut ainsi en 1811, quand Beyle fit son voyage d'Italie, en 1812, quand il quitta Paris pour Moscou, — et la Bérésina. Cette fois il était revenu épuisé de corps et d'âme. Une bonne nourriture, et Angéline, qui était toujours là, contribuèrent à le remettre. Et Dieu sait quand aurait fini une liaison aussi commode, (5) qui se fortifiait, en quel-

(1) *Corr.*, I. 397 ; l'éditeur n'a su lire ni le nom d'Angéline, ni la date de la lettre, qui doit être de 1812. Dès 1811 Beyle parlait déjà de cet ennui (*Jour. d'It.*, 110).

(2) *Jour. d'It.*, 237.

(3) « ... Je me figurais cette bonne petite A... m'attendant avec tout son amour, dans mon appartement, auprès d'un bon feu. » (*Corr.*, I, 375).

(4) Sauf peut être, pendant quelques mois, à Marseille, Mélanie Guilbert, une tragédienne celle-là. Mais l'aventure s'était terminée aigrement.

(5) C'est d'elle sans doute qu'il écrit (*Jour.*, 422) : « ce n'est plus qu'une commodité, mais à laquelle je tiens beaucoup. » La liaison durait encore, semble-t-il, en mars 1814 (*Corr.*, I, 414).

que manière, par l'indifférence, si Napoléon ne fût pas tombé, entraînant Beyle dans sa chute. Mais, tandis que son amant quittait la France pour de longues années, Angéline, indifférente au renversement des empires, conservait, au milieu des révolutions, sa place dans la troupe d'opera-buffa. Parmi ceux qui étaient devenus les « Comédiens ordinaires du roi, » Mlle Béreyter apparaît une dernière fois en 1816 (1); mais le *Théâtre royal italien* avait passé alors de l'Odéon à la salle Favart.

Cependant Stendhal faisait l'amour à Milan, et avait renoncé à tous ses droits sur Angelina Béreyter. Au reste, la modicité de ses ressources ne lui permettait plus alors que l'amour-passion.

§

Si l'ombre de M. de Stendhal revient hanter encore les sombres galeries odéoniennes, que les nuits de guerre ont faites propices aux fantômes et aux amoureux, je doute que le gai et fragile souvenir d'Angelina Béreyter suffise pour l'y ramener. Sans doute à sa place, — dans sa loge peut-être, — trouverait-il aujourd'hui celles qui, pour la première fois, ont fait revivre dans leur jeune grâce la duchesse Sanseverina et Clelia Conti (2); et M. de Stendhal, plus encore que Fabrice del Dongo, porte un cœur faible devant la beauté. Et puis ne pourrait-il pas se rappeler le temps où, pour entendre le *Matrimonio segreto*, il revenait à toutes brides de St-Cloud jusqu'à l'Odéon?

Mais je crains qu'aujourd'hui, malgré Gina et Clelia, malgré le souvenir de Cimarosa, l'ombre de Stendhal ne se soit enfuie à jamais loin de l'Odéon, indignée qu'on ait osé, du plus profond, du plus subtil et du plus tendre de ses romans, faire un mélodrame pour cinéma.

14 octobre 1918.

PAUL ARBELET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour.* Tome V : *La deuxième guerre balkanique, 1913;* Bossard. 9 »

René Herval : *Huit mois de révolution russe* (juin 1917-janvier 1918); Hachette. 3 50

J.-J. Jusserand : *En Amérique jadis et maintenant;* Hachette. 3 50

L. de Lanzac de Laborie : *Correspondances du siècle dernier : Un projet de mariage du duc d'Orléans (1836). Lettres de Léopold Ier de Belgique à Adolphe Thiers (1836-1864);* Beauchesne. 4 »

Louis de Voinovitch : *Yougoslavie et Autriche;* Bloud. 0 60

(1) *Almanach Royal.*

(2) Mlles Jeanne Briey et Suzanne Nivette, qui appartiennent désormais à l'histoire stendhalienne.

Littérature

Roger Boutet de Monvel : *Grands Seigneurs et bourgeois d'Angleterre;* Plon. 9 »

Benedicto Costa : *Le roman au Brésil;* Garnier. » »

Henry Dérieux : *Baudelaire,* trois essais précédés d'un poème-dédicace et orné s d'un portrait de Baudelaire à 40 ans ; Nouv. libr. litt. Bâle. 7 »

Albert Lantoine : *La Lanterne du Cynique;* Edit. du livre mensuel. 5 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

A. Albert-Petit : *La France de la guerre.* Tome II : *Mars 1916-Septembre 1917;* Bossard. 9 »

Paul Bonnefon : *Le premier « as » Pégoud.* Préface du Colonel Aviateur Girod ; Berger-Levrault. 3 50

Jacques Boulenger : *En escadrille ;* Renaissance du livre. 3 50

Gaston Gaillard : *Amérique latine et Europe occidentale ;* Berger-Levrault. 3 50

André Schmitz : *Sous la rafale.* Préface de Pierre L'Ermite ; Bloud. 3 50

Georges Valois : *Le Cheval de Troie, réflexions sur la philosophie et sur la conduite de la guerre ;* Nouv. libr. Nat. 3 50

Poésie

Fernand Divoire : *Ames ;* Paris, 78, boul. Saint-Michel. 5 »

Georges Grandjean : *Imprécations ;* Maison art et Edition. » »

René Kerdyk : *Les Oiseaux tristes ;* La Sirène. » »

Francis Norgelet : *Portraits et Paysages ;* Rieder. » »

Questions religieuses

Abbé Ch. Marcault : *Le message de 1689 a-t-il été réellement abandonné* ; Sou de la Presse. 0,40

Roman

Louis Artus : *La maison du fou* ; Emile-Paul. 3 50

André Dollé : *Brin d'amour* ; Albin Michel. 4 50

Jeanne Landre : *Loin des balles* ; Albin Michel. 4 50

Maurice Level : *L'alouette* ; Flammarion. 3 50

A.J.-A. Lobry : *Une famille au XIXe siècle, 1870-1900* ; Berger-Levrault. 3 50

Jean Morgan : *Notre-Dame du faubourg* ; Plon. 4 50

Edouard Schneider : *L'Immaculée* ; Albin Michel. 4 50

Sociologie

Jacques Bainville : *Histoire de trois générations, 1815-1918 ;* Nouv. libr. Nationale. 3 50

Voyages

Jean des Cognets : *D'un vieux monde ;* Fasquelle. 3 50

Jean de Ligne : *Ypres.* Essai sur sa formation et sa reconstruction ; Payot. 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Annie de Pène. — Mort de Guillaume Apollinaire. — Une protestation de M. Paul Claudel. — Une lettre de M. Ernest Raynaud au sujet de Rimbaud. — Lille. — A propos des insignes pour camions. — Kant et la peine du Talion.

Mort d'Annie de Pène. — On a presque tout dit, maintenant, sur cette jeune femme morte victime de l'épidemie de grippe, ce nouveau danger succédant à celui des Bertha, des Gotha et paraissant bien plus redou-

table étant moins connu. Annie de Pène fut, paraît-il, comblée, car elle eut de son vivant le réconfort moral du succès dont beaucoup ne seront entourés qu'après leur fin, mais on n'a peut-être pas assez écrit qu'elle était bonne. Cette souple et gracieuse Normande possédait, parmi les ruses féminines, la suprême ressource de la bonté. Ce fut elle qui eut, la première, l'idée des *marraines de guerre*. Pour la propager, il lui fallait la grande publicité de *l'Œuvre* et l'appui populaire des projections du film. Annie de Pène a rendu service aux orphelins de l'armée française par l'entremise charmante d'une pensée qui prêtait à tous les développements de l'ingéniosité des Parisiennes. Les marraines de guerre ont sauvé du *cafard venimeux* les pauvres gosses trop loin de leurs mères pour pouvoir se souvenir de leurs recommandations. Elle ont donné la douceur dans l'amertume de l'isolement, la fantaisie dans la monotonie d'une existence cruelle, elles furent à la fois le bonbon de l'enfant sage et le fétiche des superstitieux. A supposer qu'Annie de Pène n'eût pas publié : *C'était deux petites filles* et les *Confidences de femme*, elle resterait dans toutes les mémoires pour cela seul qu'elle sut se mêler au torrent effroyable et empesté de la guerre en y jetant une goutte de parfum.

Toujours prête à rendre un service, aucun soldat, homme de lettres ou pauvre gars paysan ne l'a implorée, sans en obtenir une aide efficace. Intrépide, elle écoutait l'enthousiasme avant de se fier à sa raison. Ce fut elle qui, des fleurs dans les bras, s'en alla « *Vers la reine* » aux premiers jours du martyre de la Belgique. Ce fut elle qui traversa des frontières, mal défendues contre les espions, pour démontrer la possibilité des trahisons futures et, au chevet de ses enfants comme au chevet de ses amis, on la trouvait garde malade et dévouée compagne, sachant le secret des élixirs et des phrases simples qui reposent des complications mondaines.

Comme un jour quelqu'un lui parlait devant moi d'un neurasthénique dont on n'espérait plus la guérison et à qui on lisait des poèmes pour tâcher d'éveiller son cerveau dolent : « Ah ! s'écria-t-elle, comme vous feriez mieux d'essayer du bouillon de poulet ! » Cette sémillante femme de lettres, donnant le ton aux modes, à la tête bouclée de fillette malicieuse, était une femme d'intérieur et ne consentait pas à dissimuler une des plus grandes qualités de la Française : savoir s'utiliser. Mais il y avait en elle une certaine religiosité qu'elle cachait, cependant, par une pudeur inexplicable, car ce lui était un charme de plus. Oh ! les légendes qui enguirlandent nos femmes de lettres un peu comme des orchidées vénéneuses où l'on découvre toujours la méchante griffe de la jalousie distillant tout autre chose que du miel ! Comme on serait étonné de les voir se changer souvent en palme du martyre ! Annie de Pène avait tous les scrupules de la foi. Elle aurait refusé certains honneurs s'ils avaient été contraires à sa mystérieuse croyance. Elle me dit en me donnant un grand collier de ces perles de bois qui firent fureur avant la guerre : « Je vous le donne parce que c'est aussi un chapelet. Vous ne saurez pas le dire, puisque vous ne savez pas prier, mais je veux que vous le portiez en souvenir de moi, si... » et elle acheva par un brave éclat de rire. Je l'ai porté, Annie, votre collier, qui était aussi un chapelet, en vous suivant et en songeant que votre sort était après tout tout meilleur que celui des vivants sans espoir ni au delà. — RACHILDE.

§

Mort de Guillaume Apollinaire. — Une grande perte pour la jeune littérature française, disons pour toute la littérature. Il fut à la fois poète, romancier et esthéticien, et toujours avec une personnalité, un vouloir extraordinaires et une clairvoyance qui touchait à la prescience. Poète, il était, par sa sensibilité, d'un lyrisme exquis, et la riche fantaisie de son imagination; romancier il fut non moins, mais de la façon dont seul un poète peut l'être, alliant, dans ses récits de la vie, à ce qu'il savait respirer des choses et des âmes, une vision nette du pittoresque qu'offraient pour lui, comme à pas un, et les individus et la matière dans ses infinies combinaisons. Son intuition du devenir humain lui ouvrit tout grands les horizons de l'Art, et, comme esthéticien, il chanta surtout les règles qui s'élaborent présentement pour l'œuvre de demain, non toutefois sans s'arrêter avec complaisance aux œuvres du passé.

Le charme de ses poèmes, dont l'objectif était, semble-t-il, de suggérer (un vers de lui ne dit-il pas : « Mes chants tombent comme des graines »), se retouvait tout entier dans l'ami et causeur merveilleux qu'il ne cessait d'être, et ce charme était fait d'une ingénuité que les années n'auraient certes altérée en rien. L'expression joyeusement enfantine de son regard et de sa bouche suffisait pour faire tomber, chez celui que pouvait agacer son goût du *nouveau*, tout penchant à douter de sa sincérité. Nul plus que lui n'eut foi en sa vision du monde. Il était irrémédiablement poète...

Guillaume Apollinaire, de son vrai nom Guillaume-Apollinaire Albert Kostrowiecki, était né à Rome le 26 août 1880, de parents polonais. Il fut baptisé le 29 septembre suivant, en la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Il fit ses études dans un collège monégasque, où il eut pour condisciple le poète René Dalize, mort à la guerre, et au souvenir duquel il consacra, ici même, des pages émues. Il vint à Paris après sa vingtième année, je crois, et fonda peu après une revue littéraire : *le Festin d'Esope*. Il s'y fit remarquer par des poèmes recélant en puissance toutes les qualités qui devaient faire vite de lui l'écrivain pleuré aujourd'hui. Après quelques mois passés dans un établissement de banque où il rédigeait un journal financier, il put enfin s'adonner exclusivement à des travaux d'ordre littéraire. Son bagage serait considérable si l'on ajoutait à ses ouvrages connus, tous ceux — et ce sont surtout des publications de textes anciens — qu'il signa de pseudonymes divers. Car c'était un érudit et un curieux de toutes les littératures, de quelque époque ou race qu'elles fussent.

Voici les titres de ses principaux ouvrages : *L'Enchanteur pourrissant ; L'Hérésiarque et Cie; Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée; Alcools ; Case d'Armons; Le Poète assassiné; Vitam impendere amori; Calligrammes ; Les Mamelles de Tirésias*, drame surréaliste représenté au Conservatoire René Maubel. En 1912, il avait publié un essai sur les *Peintres Cubistes*, où il exposait les théories, siennes peut-être, auxquelles obéit la nouvelle école de peinture. En 1913, avec son ami le plus intime, Serge Jastrebzoff, il avait pris, des mains de M. André Billy, fondateur de la revue, la direction des *Soirées de Paris*. Il laisse un roman : *La Femme assise*, et le livret d'une opérette, écrit en vers classiques, dont il prit le sujet dans Casanova. Le 24 novembre prochain, le groupe « Art et Liberté » fera représenter une autre pièce de lui : *Couleur du temps*.

De nationalité polonaise, de cœur et d'esprit entièrement français, il ne tarda pas, la guerre déclarée, à s'engager dans notre armée. Parti simple artilleur, il devint vite brigadier, maréchal des logis, puis passa avec le grade de sous-lieutenant, au 96e d'infanterie. Il fut blessé à la tête, près de Berry-au-Bac, alors que, dans une tranchée, il lisait un numéro du *Mercure*, et dut subir l'opération du trépan. Il est mort le 9 de ce mois, après de courtes mais terribles souffrances. Ses obsèques ont eu lieu le 13 novembre, à l'église Saint-Thomas d'Aquin, et son corps a été inhumé au Cimetière du Père Lachaise. — PAUL MORISSE.

§

Une protestation de M. Paul Claudel.

Rio de Janeiro, le 12-9-18.

Mon cher Vallette,

Je vous serais vivement reconnaissant de publier dans le prochain numéro du *Mercure* la protestation suivante :

Je suis avisé que les journaux autrichiens et allemands annoncent la représentation de ma pièce *Partage de Midi*, pour laquelle j'aurais donné une « autorisation spéciale ».

Cette affirmation est un mensonge infâme.

Après avoir détruit ma maison natale, il est naturel d'ailleurs, je le reconnais, que les Boches détroussent mon œuvre. Le fusil ou la plume à la main, ce sont toujours les mêmes bandits à qui nous avons affaire.

PAUL CLAUDEL.

§

Une lettre de M. Ernest Raynaud au sujet de Rimbaud.

Paris, le 4 octobre 1918.

Mon cher Vallette,

M. Paterne Berrichon, obligé de s'incliner devant l'évidence, ne le fait pas sans mauvaise grâce ni sans me décocher quelques considérants d'une fantaisie inacceptable.

« Rimbaud, dit-il, modifiait ses poèmes à chaque transcription qu'il en faisait. » Je n'en disconviens pas, mais il ne lui est jamais arrivé de ma écrire.

Il ne s'agit pas ici d'une variante, mais d'une erreur, sur laquelle j'ai d'autant plus le devoir d'insister qu'elle m'est imputable. Ma rectification s'appuie sur la double autorité de Verlaine et du manuscrit de Rimbaud. A défaut de ces preuves irréfutables, il suffirait, pour nous éclairer, de la logique et du bon sens. Il n'y a que cet excellent Paterne pour trouver dans une « coquille » une « saveur d'expression » et un signe de la « densité rimbaldienne ». Il a entre les mains, au surplus, un moyen facile de liquider l'incident. Ce serait de nous dire sur quels textes il a colligé sa version.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

ERNEST RAYNAUD.

§

Lille. — La statue de Lille, place de la Concorde, a vu maint défilé et entendu maints discours célébrant la délivrance de la capitale des Flandres.

Ces manifestations furent certainement aussi sincères, mais peut-être moins pittoresques, que celle organisée après la levée du siège de 1793 par l'Assemblée générale de la Section des Quinze-Vingt, au faubourg Saint-Antoine. A la date du 28 avril, le régistre des délibérations de la Section porte :

Neuf heures du matin, en conséquence d'un arrêté pris ultérieurement (antérieurement), s'est assemblée au chef-lieu de ladite Section la Compagnie des Grenadiers gendarmes de la Convention nationale avec leur drapeau, un piquet de cavalerie, 2 pièces de canon, et toute la force armée de la Section, la Compagnie des Elèves, les pouvoirs civil et révolutionnaire ainsi que les fonctionnaires publics de la Section. Le cortège s'est avec le plus grand ordre porté en la place dite de l'Egalité, ci-devant Barrière du Trône, pour y prêter le serment civique de défendre le drapeau neuf qu'on venait de bénir après avoir chanté l'Hymne des Marseillais. Le cortège est allé à la maison commune pour y recevoir des mains du général une bombe et un morceau de métal de cloche fondue dans un incendie qui a eu lieu à Lille lors du siège où nos frères les Lillois ont acquis une gloire éternelle.

Ce précieux présent fut remis à la Section des Quinze-Vingt et porte en triomphe jusqu'au lieu des séances où les canonniers l'ont déposé sur le bureau du Président pour être vu de tous les citoyens, de leurs épouses et de leurs enfants. Le calme et l'admiration succédèrent bientôt aux vifs transports de satisfaction. Le Président au nom de l'Assemblée générale exprime ainsi ce qui suit, ces témoignages naturels d'une juste reconnaissance aux braves, aux courageux et intrépides Lillois : « Concitoyens, vous voyez dans le sein de l'Assemblée générale une parcelle des moyens barbares qu'une horde barbare et d'esclaves ont employés pour détruire la ville de Lille. Le fléau de la guerre est terrible mais il n'effraie pas ceux qui aiment leur patrie. Les Lillois, fiers de soutenir un siège glorieux, avaient juré comme nous de s'enterrer sous les ruines de leurs propriétés ou de chasser l'ennemi loin de leurs murs. C'est à leur persévérance qu'ils doivent leur succès. Ils ont contraint le farouche et barbare Autrichien à s'écarter d'une ville où la Liberté inspirait tous les cœurs, où l'amour de l'Egalité promulguait une valeur indomptable, et, chers concitoyens, si nous avons quelques regrets, c'est de n'avoir pas partage des dangers aussi grands qu'honorables. S'il manque quelque chose à notre satisfaction, c'est de ne pouvoir en ce moment serrer dans nos bras ces héros patriotes, et leur faire part de nos sentiments purs et naturels d'amitié et d'estime, mais consolons-nous, frères et amis, dans cette persuasion que ces généreux citoyens sont très constamment assurés de nos sentiments à cet égard, et que celui d'entre nous qui rencontrera l'un de ces zélés défenseurs lui donnera en notre nom de Baiser de Fraternité. »

Après une courte délibération, il fut arrêté que la bombe et le morceau de métal de cloche seraient suspendus dans le lieu ordinaire des séances de chaque côté du tableau des Droits de l'homme, qu'une plume serait plantée dans ladite bombe et une couronne de lauriers sur le morceau de métal, que chacun de ces monuments de gloire et d'amitié aurait son inscription :

Voici l'inscription de la bombe :

J'ai respecté la main hardie
Qui put me rendre sans effets ;
On sait défendre sa patrie
Quand on peut faire ces bienfaits.

Inscription du morceau de métal :

Le feu qui consumait l'asile des guerriers
N'égalait pas celui des défenseurs de Lille,
Tous brûlants de courage aux remparts de la ville ;
Ils méprisaient la mort pour cueillir les lauriers.

L'assemblée générale arrête que l'extrait du procès-verbal sera envoyé à la commune de Lille pour persuader nos frères de l'accueil favorable qu'elle a justement fait d'un présent qui lui devient aussi précieux qu'il lui fut agréable.

Les reliques de ce genre ne manquent pas par le temps qui court. —

HENRI MALO.

§

A propos des insignes pour camions. — Monsieur Pier Inézaur a beaucoup d'imagination et, certes, sa description de « la Liberté éclairant le monde » (1) qui a servi d'insigne *à mes camions* est fort intéressante, mais (hélas...) il y a erreur.

Cette progression du dessin par camion, transformant le défilé des voitures en film cinématographique, fut bien involontaire.

Le peintre Pelletier, pour réaliser cet insigne, fit un pochoir pour chacune des couleurs du dessin. Il put, en une fois, avec un premier pochoir, faire « le fond » sur tous les camions, lors d'une période de repos; mais la section s'étant mise à travailler très activement, il ne put continuer son travail que sur les rares camions qui restaient, pour cause d'accident, au cantonnement.

Au fur et à mesure que les camions passaient sous le pinceau de l'artiste, le dessin se complétait et il a pu se faire que M. Pier Inézaur, rencontrant un jour mon convoi, ait été frappé de la diversité de mes insignes; mais les camions vont vite et M. Pier Inézaur voyage lui-même en auto, son impression fut donc très fugitive... Voilà...

N'empêche que l'idée de Pier Inézaur ne soit à creuser, vu son ingéniosité : elle égaierait singulièrement les routes du front. A quand le camion-film!

Il ne faudrait pas cependant que les camions prissent exemple sur ceux de ma section qui affichait alors une déplorable anarchie en ne marchant pas par ordre de Numéros. Les nécessités du chargement dans les Parcs, les pannes de la route, les « malades à l'atelier » modifiaient obligatoirement l'ordre normal et le lever progressif de la Liberté dut en voir de cruelles...

A titre documentaire, j'ajoute que ma section (T. M. 526) faisait partie du Groupe Génin et que l'insigne en question, qui était aussi celui des autres section du groupe, fut choisi par le capitaine Génin lorsqu'il reçut à son Groupe les *premiers* conducteurs américains de poids lourds.

Les dates que M. Inézaur n'a pas retenues sont :

1776-1914

qui doivent lui rappeler tout de même quelque chose!... Mais puisque sa section porte un marteau comme insigne, qu'il se les enfonce bien dans la tête... sans trop se frapper, car je lui dis tout cela sans acrimonie, en plaisantant... — R. GOUBEAU.

§

Kant et la peine du talion. — Un grand journal du soir a publié récemment d'intéressantes citations de Kant sur le droit pénal qui est fondé, pour lui, sur l'application rigoureuse de la peine du talion. On nous signale que l'un des passages a été supprimé par le journal. Nous croyons devoir le reproduire pour la sauvegarde des bonnes méthodes d'érudition et pour la plus grande gloire du philosophe de Kœnigsberg :

Je tiens le *jus talionis* quant à la forme pour la seule idée qui puisse déterminer *a priori* le principe du droit pénal... Mais que faut-il faire dans les cas qui re

(1) Voy. *Mercure de France*, 16 octobre.

permettent pas l'application de la peine du talion, soit parce qu'il serait naturellement impossible, soit parce qu'il serait lui-même un punissable attentat à l'*humanité* en général, comme, par exemple, dans le cas de viol, de pédérastie ou de bestialité ? Les deux premiers devraient être punis par la castration, comme celle des eunuques blancs ou noirs dans les sérails ; le troisième, par l'expulsion à perpétuité de la société civile, car le coupable s'est lui-même rendu indigne de la société des hommes.

Est-ce que ce passage aurait réellement effrayé les lecteurs du journal? Il est en tout cas curieux de voir des textes du grand Puritain expurgés par un journal quotidien, pour cause d'indécence. N'est-ce pas un signe des *temps* ?

§

Metz. — La patrie de Sébastien Leclerc et de Verlaine sera bientôt française de nouveau.

Si Metz représente toujours la valeur que l'état-major prussien lui attribuait en 1870, c'est une belle proie que celle qui repose devant les troupes alliées, sur les bords de la Moselle.

Bismark insista sur l'annexion de Metz, il donna ses raisons un an plus tard au bourgmestre de Worms. Le chancelier ne tenait pas d'abord à gardé la cité lorraine, vu l'antipathie des habitants pour l'Allemagne. Mais les généraux le persuadèrent : « Il ne peut pas être question d'abandonner cette forteresse, dirent-ils. Metz vaut une armée de 120.000 hommes ; Belfort une de 8.000. »

« Comme il nous fallait une de ces deux places, déclare Bismarck, naturellement nous gardâmes Metz. »

Quant à la France, elle gardera l'une et l'autre.

Et les gourmets reverrons sur leurs tables les confitures de Metz si estimées au temps de l'ancienne France et particulièrement ces confitures suaves de framboises blanches que n'oublient pas ceux qui en ont goûté.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

La cote dans son ensemble est en reprise, depuis que l'Autriche, après la Bulgarie et la Turquie, s'est vue contrainte d'accepter les conditions que les Alliées lui ont imposées.

L'heure de la paix générale est proche, et ce nous est une raison, à nous gens de l'arrière, d'imiter nos admirables troupes qui ne songent pourtant pas, malgré l'excellente tournure prise par les événements, à ralentir leur effort.

Continuons donc à faire tout notre devoir, c'est-à-dire à mettre à profit les derniers jours qui nous séparent de la clôture de l'Emprunt pour apporter au pays toutes nos disponibilités.

Il faut que nos ennemis soient épouvantés par l'ampleur de nos offensives, aussi bien sur le front qu'aux guichets de nos banques. Nous servirons bien ainsi les intérêts de la France qui se confondent d'ailleurs entièrement avec ceux de chacun de nous.

Lorsque cette guerre sera terminée, on trouvera très difficilement à placer son argent à 5 fr. 65 o/o. Nous voulons dire exactement que si certaines valeurs seront susceptibles de rendements supérieurs, il ne faut pas oublier qu'elles seront grevées de lourds impôts et comporteront des aléas, dont la rente en cours d'émission est totalement dépourvue pendant une durée de vingt-cinq ans.

Cette dernière quinzaine, nos rentes ont donné lieu à des demandes suivies et demeurent fermement tenues.

Les fonds russes ont été plus négligés, tandis que les valeurs industrielles de ce groupe s'inscrivent en progrès.

L'attention s'est portée plus spécialement sur les valeurs ottomanes où de nouvelles plus-values sont enregistrées : Turc unifié 74 fr. 75; Douanes 335 fr.; Balia 445 francs.

Nos chemins de fer sont lourds et perdent encore du terrain à l'exception du Nord et de l'Est qui demeurent à leurs précédents niveaux.

L'activité de nos grandes banques s'est accentuée et la reprise est à peu près générale dans ce compartiment. La Banque de Paris ne gagne pas moins de cent francs à 1400 fr. Remarquons aussi la bonne tenue de l'Union parisienne à 815 fr. et celle du Crédit Lyonnais à 1290 francs.

Les cuprifères restent fermes sans toutefois de grands changement dans leurs cours.

Nos Chemins métropolitains dont on escompte un relèvement des prix de transports ont un peu moins ternes, le Métropolitains à 449 fr. 50 et le Nord-Sud à 148 francs.

Les entreprises qui sont plus ou moins intéressées à la libération de la Belgique ont montré beaucoup d'animation. La Tanganyika entre autres fait un bond considérable sur le fruit d'une prochaine et importante distribution de dividende.

Quant aux affaires dites d'après guerre, leur fermeté ne se dément pas. Les valeurs de nitrates et de phosphates sont toujours recherchées.

Les valeurs roumaines, telles celles de pétroles, ont encore fait un bond en avant.

Les entreprises métallurgiques plus calmes n'en restent pas moins bien tenues : Befiarroya 1340 fr.; Basse-Loire 330 fr.; Peugeot 900 francs.

Il est question pour cette dernière société d'une augmentation de capital en espèces, opération qui s'effectuerait en même temps qu'une répartition gratuite d'une partie des réserves.

LE MASQUE D'OR.

Souscrivez

à l'Emprunt

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini
Lettres espagnoles : Marcel Robin
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo